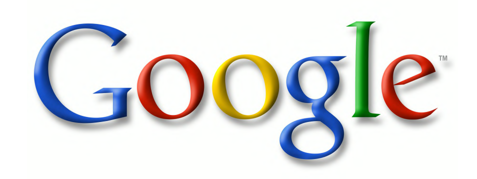
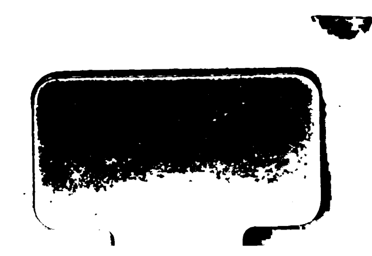
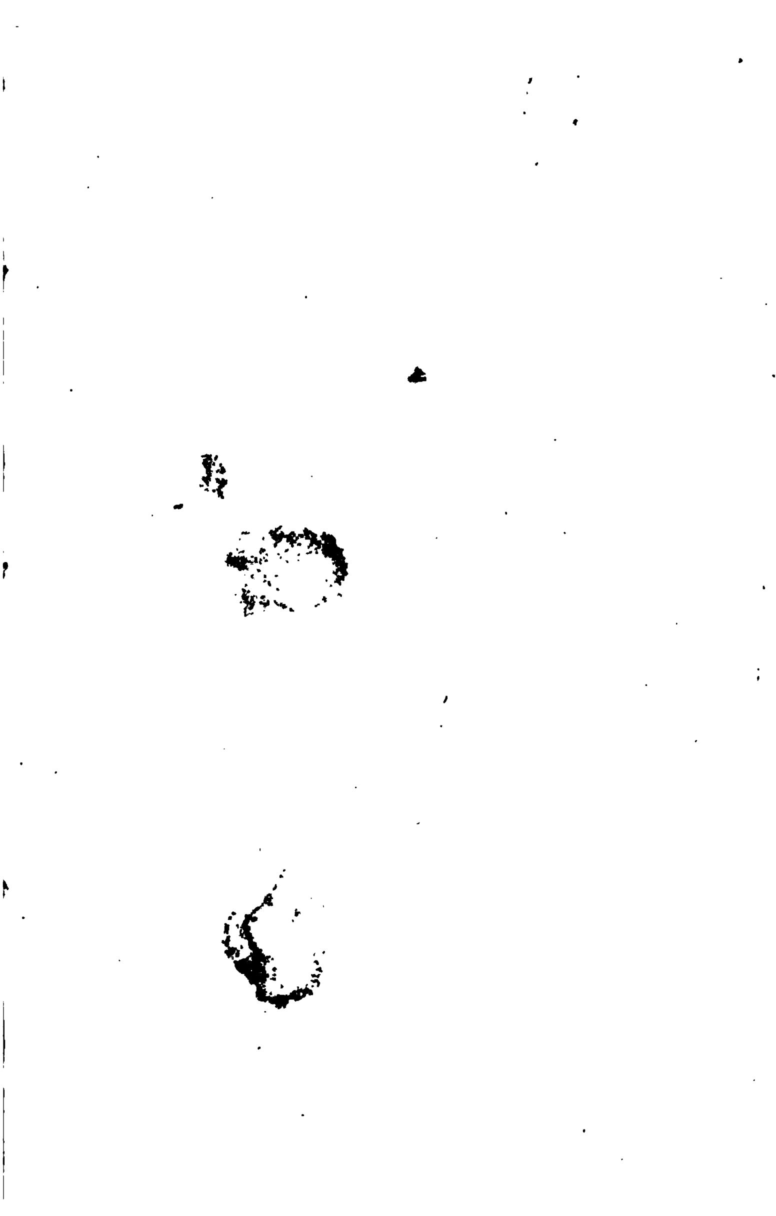

Google




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA





OEUVRES

DU

PHILOSOPHE



DE



SANS-SOUCI.



OEUVRES

DU

PHILOSOPHE

DE

SANS-SOUCI.



POTSDAM

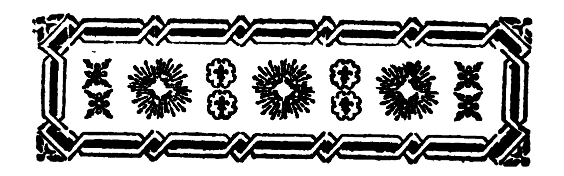
Et se trouve

A AMSTERDAM,

CHEZ J. H. SCHNEIDER.

MDCCLX.





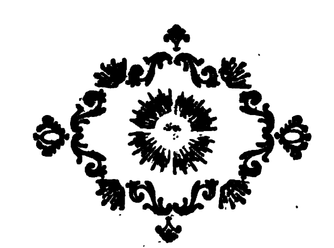
PRÉFACE.

C'EST à vous mes amis, que j'offre cet Ouvrage,
D'un cœur qui vous chérit c'est un lèger hommage;
Vous y verrez du sérieux
Entre-mêlé de badinage,
Des traits un peu facétieux,
Dont la morale au moins est sage.

Mais n'imaginez pas, que la morgue d'Auteur,
De l'amour propre en moi fortifiant l'erreur,
M'inspire dans cette Préface;
Ma passion m'a fait la loi,
Et les charmans accords d'Horace
M'ont fait Poëte malgré moi;
Ma Muse tudesque & bizarre,
Jargonnant un français barbare,
Dit les choses comme elle peut.

Et du compas parfait bravant la symmétrie,
Le purisme gênant & la pédanterie,
Exprime au moins ce qu'elle veut.

Libre de cette servitude,
Un trait d'imagination
Vaut mieux au gré de ma raison,
Que cette froide exactitude
Dont les Modernes font l'étude,
Et qu'on réprouve à l'Hélicon.



OEUVRES



OEUVRES
DU
PHILOSOPHE
DE
SANS-SOUCI.

❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋❋

ODE I.

A GRESSET.

DIVINITE' des vers & des êtres qui pensent,
Du Palais des esprits d'où partent tes éclairs,
Du brillant sanctuaire où les humains t'encensent,
Ecoute mes concerts.

Rien ne peut résister à ta force puissante,
Tu frappes les esprits, tu fais couler nos pleurs.
Ton éloquente voix flatteuse & foudroyante,
Est maîtresse des cœurs.

Tes rayons lumineux colorent la nature,
Ta main peupla la mer, l'air, la terre & les cieux,
Pallas te doit l'égide & Vénus sa ceinture;
Tu créas tous les Dieux.

Sous un masque enchanteur ta fiction hardie
Cacha de la vertu les préceptes charmans;
La vérité févere en parut embellie
Et toucha mieux nos sens.

Tu chantas les Héros, ton sublime génie
Dans son immensité bienfaisant & fécond,
Relevant leurs exploits, embellissant leur vie,
Les fit tout ce qu'ils sont.

Auguste doit sa gloire à la lyre d'Horace,
Virgile lui voüa ses nobles fictions;
Séduits par leurs beaux vers, les mortels lui font grace
De ses proscriptions.

Tandis qu'appesantis, vaincus par la matiere,
Les vulgaires humains abrutis, fainéans,
Végetent sans penser, & n'ouvrent la paupiere
Que par l'instinct des sens.

Tandis que des Auteurs l'éloquence déchue
Croasse dans la fange au pied de l'Hélicon,
Se déchire en serpent ou se traîne en tortue
Loin des pas d'Appollon.

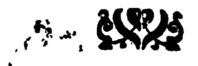
O toi, fils de ce Dieu, toi nourriſſon des graces,
Tu prens ton vol aux cieux qu'habitent les neuf ſœurs.
Et l'on voit tour à tour renaître ſur tes traces
Et des fruits & des fleurs.

Tes vers harmonieux, élégans ſans parure,
Loin de l'art pédanteſque en leur ſimplicité,
Enfans du Dieu du goût, enfans de la nature,
Prêchent la volupté.

Tes ſoins laborieux nous vantent la pareſſe,
Et chacun de tes vers paraît la démentir;
Non je ne connais point la peſante moleſſe
Dans ce qu'ils font ſentir.

Au centre du bon goût d'une nouvelle Athenes,
Tu moiſſonnes en paix la gloire des talens,
Tandis que l'Univers envieux de la Seine,
Applaudit à tes chants.

Berlin en eſt frappé, à ſa voix qui t'appelle,
Viens des Muſes de l'Elbe attendrir les ſoupirs,
Et chanter aux doux ſons de ta lyre immortelle,
L'amour & les plaiſirs.



ODE II.

LA FERMETÉ.

FUREUR aveugle du carnage,
Tyran destructeur des mortels,
Ce n'est point ton aveugle rage
A qui j'érige des autels;
C'est à cette vertu constante,
Ferme, héroïque, patiente,
Qui brave tous les coups du sort,
Insensible aux cris de l'envie,
Qui pleine d'amour pour la vie,
Par vertu méprise la mort.

Des Dieux la colere irritée
Contre l'ouvrage audacieux
Du téméraire Prométhée
Qui leur ravit le feu des cieux,
Du fatal présent de Pandore
Sur l'univers a fait éclore
Des maux l'assemblage infernal;
Mais par un reste de clémence,
Ces Dieux placerent l'espérance
Au fond de ce présent fatal.

Sur ce prodigieux théatre
Dont les humains font les acteurs,
La nature envers eux marâtre
Semble fe plaire à leurs malheurs:
Mérite, dignité, naiffance,
Rien n'exempte de la fouffrance,
Dans nos deftins le mal prévaut;
Je vois enchaîner Galilée,
Je vois Médicis exilée
Et Charles (*a*) fur un échafaut.

Ici ta fortune ravie
Anime ton reffentiment;
Là ce font les traits de l'envie
Qui perçent ton cœur innocent;
Ou fur ta fanté floriffante
La douleur aiguë & perçante
Répand fes cruelles horreurs;
Ou c'eft ta femme ou c'eft ta mere,
Ton fidele Achate ou ton frere
Dont la mort fait couler tes pleurs.

Tels fur une mer orageufe
Navigent de frêles vaiffeaux,
Malgré la fougue impétueufe
Des barbares tyrans des flots;
Par les vents les vagues émues,
Soudain les élancent aux nues,

Les

(*a*) *Charles I. Roi d'Angleterre.*

Les précipitent aux enfers;
Le Ciel annonce leur naufrage;
Mais rassurés par leur courage,
Ils bravent les fureurs des mers.

Ainsi dans ces jours pleins d'allarmes,
La constance & la fermeté
Sont le bouclier & les armes
Que j'oppose à l'adversité:
Que le destin me persécute,
Qu'il prépare ou hâte ma chute,
Le danger ne peut m'ébranler.
Quand le vulgaire est plein de crainte,
Que l'espérance semble éteinte,
L'homme fort doit se signaler.

Le Dieu du tems d'une aile prompte
S'envole & ne revient jamais;
Cet être en s'échappant nous compte
Sa fuite au rang de ses bienfaits;
Des maux qu'il fait & qu'il efface,
Il emporte jusqu'à la trace;
Il ne peut changer le destin:
Pourquoi dans un si court espace,
Du malheur d'un moment qui passe
Gémir & se plaindre sans fin?

Je ne reconnais plus Ovide;
Triste & rampant dans son exil,
De son tyran flatteur timide,
Son cœur n'a plus rien de viril;

A l'entendre, on dirait que l'homme,
Hors des murs ſuperbes de Rome,
Ne trouve plus d'eſpoir pour ſoi:
Heureux ſi pendant ſa diſgrace
Il eût pu dire comme Horace,
Je porte mon bonheur en moi!

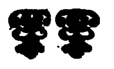
Puiſſans eſprits philoſophiques,
Terreſtres citoyens des cieux,
Flambeaux des écoles Stoïques,
Mortels vous devenez des Dieux;
Votre ſageſſe incomparable,
Votre courage inébranlable
Triomphent de l'humanité:
Que peut ſur un cœur inſenſible
Déterminé, ferme, impaſſible,
La douleur & l'adverſité?

Régulus ſe livre à Carthage,
Il quitte patrie & parens,
Pour aſſouvir dans l'eſclavage
La fureur de ſes fiers tyrans:
J'eſtime encor plus Béliſaire
Dans l'opprobre & dans la miſere,
Qu'au ſein de la proſpérité;
Si Louis paraît admirable,
C'eſt lorſque le malheur l'accable
Et qu'il perd ſa poſtérité.

Sans effort une ame commune
Se repoſe au ſein du bonheur;

L'homme jouît de la fortune
Dont le hasard seul est l'auteur.
Ce n'est point dans un sort prospere
Que brille un noble caractere;
Dans la foule il est confondu:
Mais si son cœur croît & s'éleve
Lorsque le destin se souleve,
C'est l'épreuve de la vertu.

L'aveugle sort est inflexible,
En vain voudrait-on l'appaiser;
A sa destinée invincible
Quel mortel pourroit s'opposer?
Non, toute la force d'Alcide
Contre un torrent d'un cours rapide,
N'aurait pu le faire nager:
Il nous faut d'une ame constante
Souffrir la fureur insolente
D'un mal qu'on ne saurait changer.



ODE III.

LA FLATTERIE.

QUELLE fureur ? Quel Dieu m'inſpire ?
Quel feu s'empare de mes ſens ?
Viens Muſe, reprenons la lyre,
Cédons à tes enchantemens ;
Soutiens-moi, vertueux Alcide,
Toi dont la valeur intrépide
Combattit des monſtres affreux ;
Comme toi vengeur de la terre,
Il faut que je porte la guerre
A des monſtres plus dangereux.

Les tempêtes dont le rivage
Briſe les vaiſſeaux aux rochers,
Et couvre les mers du naufrage
De cent audacieux nochers :
Les airs dont l'haleine empeſtée
Fait de la terre dévaſtée
L'affreux théatre d'Atropos,
Sont moins craints ſur cet hémiſphere
Que n'eſt le flatteur mercénaire
Qui corrompt le cœur des Héros.

L'inſinuante flatterie
Eſt la fille de l'intérêt,

L'ar-

L'artifice qui l'a nourrie,
Des vertus lui donna l'apprêt;
Elle est sans cesse au pied du Trône,
Son vain encens qui l'environne,
Enyvre les Rois & les Grands;
Le masque de la politesse
Couvre la rampante bassesse
De ses faux applaudissemens.

Tel un serpent caché sous l'herbe,
Serrant ses anneaux tortueux,
Dérobe sa tête superbe
A l'Africain audacieux:
Il rampe ainsi pour le surprendre;
Le piege qu'il a sû lui tendre
Est caché sous l'émail des fleurs;
Ou telle une vapeur légere
Egare à l'instant qu'elle éclaire
Les trop crédules Voyageurs.

Un Adulateur politique
Couvre par la feinte douceur
D'un éternel panégyrique,
L'apprêt d'un venin corrupteur;
Sa bouche est trompeuse & perfide,
Sa langue est un dard homicide
Qui frappe & perce sans effort,
Comme le chant de la Syrene
Dont la mélodie inhumaine
Par le plaisir donne la mort.

O Ciel! quelle métamrophose
En cedre change le roseau!
D'un vil chardon fait une rose,
Ou d'un ciron fait un taureau!
Mévius devient un Virgile,
Therfite est l'émule d'Achille;
Tous les objets sont confondus:
Rois, connaissez la flatterie,
C'est elle dont l'Idolâtrie
De vos vices fait des vertus.

Souvent son indigne bassesse
Adora d'infâmes Tyrans,
Approuva leur scélératesse
Et leur vendit cher son encens;
La fortune présomptueuse,
La *trahison*, l'audace heureuse,
Trouverent des adulateurs;
Cartouche orné d'une couronne,
Ou Catilina sur le Trône,
Auraient-ils manqué de flatteurs?

Lorsque pressé de veine en veine
Mon sang s'embrase en s'agitant,
Et porte sa flamme soudaine
Jusques dans mon cœur palpitant;
Que déjà mon ame obscurcie
M'abandonne à la frénésie;
En vain le flatteur effronté,
D'une éloquence décevante,

Van-

Vantera ma couleur brillante
Et l'embonpoint de ma fanté.

Loin que la baffe flatterie
Puiffe colorer nos défauts,
Cette coupable idolâtrie
Ternit la gloire des Héros;
Loués ou blâmés par les hommes,
Nous demeurons ce que nous fommes,
Malades, fains, difpos, perclus:
Non, ce n'eft point votre éloquence,
C'eft l'aveu de ma confcience
Qui décide de mes vertus.

Louis qui fit trembler la terre,
Ce Roi dont on craignait le bras;
Louis était grand à la guerre
Et très-petit aux Opéras.
Tous ces monumens de fa gloire,
Qu'un Roi confacre à fa mémoire,
Rendent fon triomphe odieux;
Et je méconnais fur le Trône
Le Conquérant de Babylone
Lorfqu'il fe dit le fils de Dieux.

Réveillez-vous de votre ivreffe,
Rois, Princes, Savans & Guerriers,
Et fubjuguez une faibleffe
Qui flétrit vos plus beaux lauriers:
Voyez l'océan du menfonge
Où votre aveugle amour vous plonge;

Vous

Vous vous noyez par vanité;
Que votre ame aux flatteurs rebelle,
Brise le miroir infidele
Qui lui cache la vérité.

O vérité pure & brillante!
O fille immortelle des Cieux,
De la demeure étincellante
Daignez descendre sur ces lieux;
La lumiere est votre partage,
Dissipez le sombre nuage
Dont l'orgueil couvre la raison,
Comme aux doux rayons de l'Aurore,
Le brouillard épais s'évapore,
Qui s'étendait sur l'horison.

Ministres, qui suivez l'exemple
Des Cinéas & des Mornay,
Vous seuls vous méritez un Temple
Aux plus grands hommes destiné;
Vous dont la critique sévere
En reprenant a l'art de plaire,
Vous êtes seuls de vrais amis;
Flatteurs, n'employez plus la ruse,
Ne croyez point qu'elle m'abuse,
Je connais vos traits ennemis.

Césarion ami fidele,
Plus tendre que Pirithoüs,
Je retrouve en toi le modele
De la premiere des vertus.

C'eſt par leurs ſoins que l'homme apprend à les con-
naître.
Ils éclairent la terre, ils liſent dans les cieux;
Les aſtres ſont décrits dans leur oblique courſe,
Les torrens découverts dans leur ſubtile ſource;
Ils ont ſuivi les vents, ils ont percé les airs,
Ils domtent la nature,
Ils fixent la figure
De ce vaſte Univers.

L'un par un priſme adroit & d'une main ſavante
Détache cet azur, cet or & ces rubis
Qu'aſſemble des rayons la gerbe étincelante
Dont Phébus de ſon trône éclaire le pourpris.
L'autre du corps humain que ſon art examine,
Décompoſe avec ſoin la fragile machine
Et les reſſorts cachés à l'œil d'un ignorant:
Et tel d'un bras magique
Vous touche & communique
L'électrique torrent.

Je vois ma Déité la ſublime éloquence,
Des beaux jours des Romains nous ramener les tems,
Reſſuſciter la voix du ſtupide ſilence,
Des flammes du Génie animer ſes enfans;
Ici coulent des Vers, là ſe dicte l'Hiſtoire,
Le bon goût reparaît, les filles de Mémoire
Diſpenſent de ces lieux leurs faveurs aux mortels,
N'écrivent dans leurs faſtes
De leurs mains toujours chaſtes
Que des noms immortels.

Tel

Tel au faîte brillant de la voûte azurée
On nous peint de cent Dieux l'assemblage divers;
La Nature est soumise à cette ame sacrée
Qui gouverne les cieux, la terre & les enfers;
Dans cette immensité chacun a son partage,
Aux antres de l'Etna Vulcain forge l'orage;
Eole excite en l'air des aquilons mutins,
Tandis que Polymnie
Par sa douce harmonie
Enchante les humains.

Telle brille en ces lieux cette auguste assemblée,
Ces sages Confidens, ces Ministres des Dieux,
Ces célestes flambeaux de la terre aveuglée,
Le préjugé lui-même est éclairé par eux;
Leurs soins ont partagé l'empire des Sciences,
Leur Sénat réunit toutes les connoissances;
Leur esprit a percé les sombres vérités,
Leurs jeux font des miracles,
Leurs livres des oracles
Par Apollon dictés.

Fleurissez Arts charmans, que les eaux du Pactole
Arrosent désormais vos lauriers immortels;
C'est à vous de régner sur le monde frivole,
C'est au peuple ignorant d'honorer vos Autels:
J'entens de vos concerts la divine harmonie,
Le chant de Melpomene & la voix d'Uranie;
Vous célébrez les Dieux, vous instruisez les Rois;
Une main souveraine,
Un goût puissant m'entraîne
Sous vos suprêmes loix.

ODE

ODE V.

LA GUERRE.

BELLONE, jusqu'à quand ta rage frénétique
Veut-elle désoler nos peuples malheureux?
Et pourquoi voyons-nous de leur sang héroïque
En tous lieux prodiguer les torrens généreux?
La terre infortunée est livrée au pillage,
Aux flammes, aux combats, aux meurtres, au carnage,
Et la mer n'apperçoit sur ses immenses bords
Que des naufrages & des morts.

Ce monstre au front d'airain, le Démon de la guerre,
Monstre avide & de sang & de destruction,
Ne s'est donc arrogé l'empire de la terre
Que pour l'abandonner à la proscription?
Jamais le vieux Caron n'a tant chargé sa barque;
De ses funestes mains la redoutable Parque
N'a jamais à la fois rompu tant de fuseaux
Où tenaient les jours des Héros.

La discorde barbare encor toute sanglante,
Secouant ses flambeaux, excitant ses serpens,
De l'antique chaos sombre & farouche amante,
Ebranle la Nature & poursuit les vivans;

Elle

Elle guide leurs pas d'abymes en abymes;
Le déſeſpoir, la mort, la trahiſon, les crimes
Complices & vengeurs de ces cruels forfaits,
Couvrent la terre de cyprès.

Quel tranſport inoui? Quel nouveau feu m'anime?
Un Dieu ſubitement s'empare de mes ſens,
Apollon me poſſéde & ſon eſprit ſublime
Va prêter à ma voix ſes immortels accens.
Que l'Univers ſe taiſe aux accords de ma lyre,
Rois, peuples, écoutez ce que je dois vous dire,
Appaiſez les tranſports de vos ſens agités
Pour recevoir ces vérités.

Vous, Juges des Humains, vous nés Dieux de la terre,
Oppreſſeurs orgueilleux de ce triſte Univers;
Si vos bras menaçans ſont armés du tonnerre,
Si vous tenez captifs ces peuples dans vos fers,
Modérez la rigueur d'un pouvoir arbitraire;
Ces humains ſont vos fils, ayez un cœur de pere:
Ces glaives enfoncés dans leur malheureux flanc,
Sont teints de votre propre ſang.

Tel qu'un paſteur prudent, à ſon devoir fidele,
Défend & garantit ſon troupeau bien-aimé,
Contre la dent du loup & la griffe cruelle
Du lion par la faim au carnage animé,
Quand le tyran des bois s'échappe & prend la fuite,
Son troupeau ſe repoſe & paît ſous ſa conduite,

 Et

Et s'il trait ses brebis, s'il les tond dans ses bras,
Sa main ne les égorge pas.

Tel est pour ses sujets un tendre & bon Monarque,
Humain dans ses conseils, humain dans ses projets,
Il rallonge pour eux la trame de la parque,
Il compte tous ses jours par autant de bienfaits,
Ce n'est point de leur sang qu'il achete la gloire,
Il laisse à ses vertus le soin de sa mémoire;
Tels furent ces Héros : Titus, Marc-Antonin,
Les délices du genre-humain.

Abhorrez à jamais ces guerres intestines,
L'ambition fatale allume ce flambeau,
De l'Univers entier vous faites des ruines,
Et la terre se change en un vaste tombeau;
Quelle scene tragique étale ce théâtre,
L'Europe à ses enfans trop cruelle marâtre,
De l'Asie étonnée arme le puissant bras,
Pour les dévouer au trépas.

La Sibérie enfante un essain de barbares,
Les froids glaçons du Nord mille fiers assassins,
Je les vois réunis, Caspiens & Tartares,
Marcher sous les drapeaux Bataves & Germains:
Quel démon excita votre farouche audace?
Oui, l'Europe pour vous n'a plus assez de place,
La fureur des combats vous guide sur les mers,
Pour troubler un autre Univers.

Quitte enfin le séjour de la voûte azurée,
Déesse dont dépend notre félicité,

O paix, aimable paix, si long-tems desirée,
Viens fermer de Janus le temple redouté;
Bannis de ces climats l'intérêt & l'envie
Rends la gloire aux talens, à tous les arts la vie:
Alors nous mêlerons à nos sanglans lauriers,
Tes myrtes & tes oliviers.

ODE VI.

LES TROUBLES DU NORD.

L'UNIVERS ébranlé, ne respire qu'à peine,
Tout le sang fume encor que la rage inhumaine
Avait fait ruisseler dans l'horreur des combats;
On ne voit sur la terre
Que traces de la guerre,
Et traces du trépas.

Tel, après que la flamme exerça sa furie,
Accablé des débris de sa triste patrie,
L'habitant malheureux voit dans l'abbattement
Ces monumens funestes,
Ces ruines, ces restes
D'un long embrasement.

Tels nos tristes regards nous découvrent nos pertes,
Du Danube & du Rhin les campagnes désertes;
De la fureur des Rois les vestiges sanglans,
Des murs réduits en poudre,
Des palais que la foudre
Laisse encor tous fumans.

Les cris des orphelins, les veuves éplorées
Demandent triſtement aux lointaines contrées,
Les auteurs de leurs jours ou leurs époux péris :
Ah ! familles trop tendres,
Il n'eſt plus que les cendres
De vos parens chéris.

Dans ſon épuiſement, l'Europe frénétique
Sentit de ſes tranſports la folie héroïque,
Et ſa faibleſſe enfin rallentit ſes fureurs,
Déſarma la vengeance,
Réprima l'inſolence
De ſes fiers oppreſſeurs.

La paix, du haut des Cieux de Bellone vengée,
Vint planter ſur ces bords l'olive négligée;
Sous cent verroux de bronze elle enferma Janus,
Ramenant ſur ces rives
Les Muſes fugitives,
Qu'on ne connaiſſait plus.

C'eſt toi, fille du Ciel, dont la douce puiſſance
Ramene les plaiſirs, les arts & l'abondance,
Qu'exilait loin de nous l'impitoyable Mars :
Le peuple qui reſpire
Sous ton heureux empire,
Ne craint plus les hazards.

Mais déjà ſous l'Etna, l'audacieux Typhée
Sent renaître en ſon ſein la fureur étouffée

Il veut rompre les fers qui causent son tourment;
De son terrible gouffre,
Le bitume & le souffre
Coulent comme un torrent.

Des froids antres du Nord s'élevent des tempêtes,
Un orage nouveau vient menacer nos têtes,
Le fer de l'étranger veut couper nos moissons;
Quelle est l'ardeur funeste,
Ou bien quel feu celeste
Embrasa ses glaçons ?

La nature épuisée, en ce climat sauvage,
Fit naître un peuple obscur dans un dur esclavage;
Rampant stupidement sous un cruel pouvoir,
Nourri dans la souffrance,
Et de qui la vaillance
N'est qu'un vrai désespoir.

Je les vois accourir à leur propre ruine,
Ces Hyperboréens, ces voisins de la Chine,
Ces peuples rassemblés des bords du Tanaïs;
Surpris qu'à la Baltique,
Un Tyran politique
Les ait tous réunis.

Voi de tous tes forfaits quel est le fruit sinistre,
Fléau de la Russie, exécrable Ministre,
Monstre que la discorde a vomi des Enfers;
C'est ton ame infidelle,
C'est ta fureur cruelle
Qui trouble l'Univers.

Mais de l'illuſion le brouillard ſe diſſipe,
Dans cet énigme obſcur je lis nouvel Oedipe,
Que l'aigle des Céſars par un dernier effort,
Tremblant, mais plein de rage;
Enhardit au carnage
Tous ces monſtres du Nord.

Sécouant ſes flambleaux, la diſcorde infernale
Répandant les venins de ſa bouche fatale,
D'une nouvelle Amate empoiſonna le cœur;
Elle trouble la terre,
Elle appelle la guerre
Pour ſervir ſa fureur.

Ah! quand reviendrez-vous, heureuſes deſtinées,
Qui ſous le vieux Saturne ourdites les années
Et les jours fortunés de l'Univers naiſſant?
Serait-ce que nos crimes
Nous rendent les victimes
D'un Vengeur tout-puiſſant?

Et quoiqu'en aboyant l'indiſcrete Satyre
Divulgue avec aigreur que l'Univers empire,
Que nous ſerons ſuivis de plus méchans neveux;
Mépriſons ces chimeres,
Oui; nous valons nos peres,
Ils valaient leurs aïeux.

Mais quel Dieu ſecourable a par ſa voix puiſſante
Arrêté dans ſon cours l'audace violente,

Dont

Dont étaient animés nos furieux Rivaux?
Il prolonge la treve
Il émousse le glaive
Qu'aiguisait Atropos.

Tel que le Dieu puissant qui domine sur l'onde,
D'un coup de son trident frappa la mer profonde,
Dont l'Amant d'Orithie excitait la fureur;
Les vagues s'appaiserent,
En grondant respecterent
Les Loix d'un Dieu vainqueur.

Ainsi lorsque Louis en Albion s'explique,
Que l'Univers entend de sa voix pacifique
Retentir en tout lieu les magnanimes loix;
Mars suspend les allarmes,
Et renferme ses armes
Qui menaçaient cent Rois.

Venez plaisirs charmans, venez graces naives,
Que vos jeux désormais embellissent nos rives,
Je consacre mon luth au beau Dieu des amours;
Je suis sous son empire,
Déjà ce Dieu m'inspire,
Adieu, Mars, pour toujours.

ODE VII.

AUX PRUSSIENS.

Peuples que la valeur conduisit à la gloire,
Héros ceints des lauriers que donne la victoire,
Enfans chéris de Mars, comblés de ses faveurs,
Craignez que la paresse,
L'orgueil & la molesse
Ne corrompent vos mœurs.

Par l'instinct passager d'une vertu commune
Un Etat sous ses loix asservit la fortune,
Il brave ses voisins, il brave le trépas;
Mais sa vertu s'efface,
Et son empire passe,
S'il ne le soutient pas.

Tels furent les vainqueurs de la fiere Ausonie;
Ennemis des Romains, rivaux de leur génie,
Ils imposaient leur joug à ces peuples guerriers;
Mais Carthage l'avoue,
Le séjour de Capoue
Flétrit tous ses lauriers.

Jadis tout l'Orient tremblait devant l'Attique;
Ses valeureux Guerriers, sa sage politique,

De ses puissans voisins arrêtait les progrès,
Quand la Grece opprimée
Défit l'immense armée
De l'orgueilleux Xercès.

A l'ombre des grandeurs elle enfanta les vices,
L'intérêt y trama ses noires injustices,
La lâcheté parut où régnait la valeur,
Et sa force épuisée
La rendit la risée
De son nouveau vainqueur.

Ainsi, lorsque la nuit répand ses voiles sombres,
L'éclair brille un moment au milieu de ses ombres,
Dans son rapide cours un éclat éblouit;
Mais dès qu'on l'a vu naître,
Trop promt à disparaître,
Son feu s'anéantit.

Le *Soleil plus* puissant, du haut de sa carriere,
Dans son cours éternel dispense sa lumiere,
Il dissout les glaçons des rigoureux hivers,
Son influence pure
Ranime la nature
Et maintient l'Univers.

Ce feu si lumineux dans son sein prend sa source,
Il en est le principe, il en est la ressource;
Quand la vermeille Aurore éclaire l'Orient,
Les astres qui palissent,
Bientôt s'ensévelissent
Au sein du Firmament.

Tel eſt, ô Pruſſiens, votre auguſte modéle,
Soutenez comme lui votre gloire nouvelle,
Et ſans vous arrêter à vos premiers travaux,
Sachez prouver au monde
Qu'une vertu féconde
En produit de nouveaux.

Des Empires fameux l'écroulement funeſte
N'eſt point l'effet frappant de la haine céleſte;
Rien n'était arrêté par l'ordre des Deſtins;
Où proſpere le ſage,
L'imprudent fait naufrage,
Le ſort eſt en nos mains.

Héros, vos grands exploits élevent cet Empire,
Soutenez votre ouvrage ou votre gloire expire;
D'un vol toujours rapide il faut vous élever,
Et monté près du faîte,
Tout mortel qui s'arrête
Eſt prêt à reculer.

Dans le cours triomphant de vos ſuccès proſperes,
Soyez humains & doux, généreux, débonnaires,
Et que tant d'ennemis ſous vos coups abattus,
Rendent un moindre hommage
A votre ardent courage,
Qu'à vos rares vertus.

ODE

ODE VIII.

A MAUPERTUIS.

La vie est un songe.

O MAUPERTUIS, cher MAUPERTUIS,
Que notre vie est peu de chose!
Cette fleur qui brille aujourd'hui,
Demain se fane à peine éclose:
Tout périt, tout est emporté
Par la dure fatalité
Des arrêts de la destinée;
Votre vertu, vos grands talens
Ne pourront obtenir du tems
Le seul délai d'une journée.

Mes beaux jours se sont écoulés,
Ainsi qu'une onde fugitive,
Mes plaisirs se sont envolés,
Aucun pouvoir ne les captive:
Déjà de la froide raison
Je suis la stoïque leçon,
Lorsque je baisse, elle s'éleve,
Le présent s'échappe sans fin,
L'avenir est très-incertain,
Et le passé est moins qu'un rêve,

Homme si fier, homme si vain
De ce que ton faible esprit pense,
Connais ton fragile destin,
Et réprime ton arrogance;
Ton terme est court, il est borné;
Le sort du jour où l'homme est né,
L'entraîne vers la nuit fatale;
Là dans la foule confondus,
Les Virgile, les Mévius
Ont une destinée égale.

Vous que séduit l'éclat trompeur
D'un bien passager & frivole,
Vous qui d'un métal suborneur
Avez fait votre unique idole,
Pour qui voulez-vous l'amasser ?
Vous que le monde voit passer
Comme une fleur qui naît & tombe,
Mortels, déplorez vos erreurs;
Vos richesses & vos grandeurs
Vous suivront-elles dans la tombe ?

Comment à tant de vains objets
Immole-t-on sa destinée ?
Comment tant de vastes projets
Pour une course aussi bornée ?
Héros, qui préparez des fers
A ce malheureux Univers;
Pour rétablir votre mémoire,
Rappellez-vous ces Conquérans

Inſcrits dans les faſtes du tems,
Pourrez-vous égaler leur gloire ?

Je veux que de vos grands exploits
La terre paroiſſe allarmée,
Et qu'au niveau du nom des Rois
Vous éleve la renommée ;
La paix termine vos combats,
Enfin victime du trépas,
On dit un mot de votre vie,
Bientôt les ſiecles deſtructeurs
Font périr toutes vos grandeurs,
L'homme meurt, le Héros s'oublie.

Tant de grands hommes ont été,
Les ſiecles groſſiront leur nombre ;
Elevez-vous à leur côté,
Vous ſerez caché dans leur ombre.
Si votre ignorante fureur
Prit l'ambition pour l'honneur,
Quel ſera votre ſort funeſte ?
Souvent un tyran furieux
Vante ſes exploits glorieux,
Quand tout l'Univers le déteſte.

Que de ſiecles ſont écoulés,
Depuis qu'une force féconde
Fixa les élémens troublés,
Et du chaos forma le monde !
Le tems ſoumet tout à ſa loi,

Le présent s'enfuit loin de moi,
L'avenir s'empresse à le suivre :
Homme, ton terme limité
N'est qu'un point dans l'éternité,
Etre un moment, s'appelle vivre.

Si l'homme pouvoit subsister
Au moins deux âges dans ce monde,
Peut-être oserait-on flatter
L'orgueil sur lequel il se fonde;
Vos vœux, mortels audacieux,
Vont à vous égaler aux Dieux,
Vous, nés pour ramper dans la fange,
Pour vivre un instant, pour périr,
Vous, nés pour vous anéantir,
Vous aspirez à la louange!

Pourquoi rechercher le bonheur?
Pourquoi craindre le bras céleste?
Le bien est un songe flatteur,
Et le mal un songe funeste;
Tous ces divers événemens
Sont des objets indifférens
Pour qui connaît notre durée,
Pertes, chagrins, plaisirs, amours,
Je vois la trame de mes jours
Dans la main d'Atropos livrée.

Biens, richesses, titres, honneurs,
Gloire, ambition, renommée,

Eclats faux, éclats imposteurs,
Vous n'êtes que de la fumée;
Un regard de la vérité
De votre fragile beauté
Fait évanouïr l'apparence;
Non, rien de solide ici-bas,
Tout jusqu'aux plus puissants Etats,
Est le jouet de l'inconstance.

Connaissons notre aveuglement,
Nos préjugés & nos faiblesses,
Tout ce qui nous paraît si grand
N'est qu'un amas de petitesses;
Transportons-nous au haut des Cieux,
De sa gloire jettons les yeux
Sur Paris, sur Pekin, sur Rome;
Leur grandeur disparaît de loin,
Toute la terre n'est qu'un point,
Ah! que sera-ce donc de l'homme?

Nous nageons pleins de vanité
Entre le tems qui nous précede,
Et l'absorbante éternité
De l'avenir qui nous succede,
Toujours occupés par des riens,
Les vrais Tantales des faux biens,
Sans cesse agités par l'envie,
Pleins de ce songe séduisant,
Nous nous perdons dans le néant,
Tel est le sort de notre vie.

ODE

ODE IX.

AU COMTE DE BRUHL.

Il ne faut pas s'inquiéter de l'avenir.

Esclave malheureux de ta haute fortune,
D'un Roi trop indolent Souverain abſolu,
Surchargé de travaux dont le ſoin t'importune,
Bruhl, quitte des grandeurs l'embarras ſuperflu:
Au ſein de ton opulence,
Je vois le Dieu des ennuis,
Et dans ta magnificence
Le repos fuit de tes nuits.

Deſcends de ce Palais dont le ſuperbe faîte
Domine ſur la Saxe en s'élévant aux Cieux,
D'où ton eſprit craintif conjure la tempête
Que ſouleve à la Cour un Peuple d'envieux;
Vois cette grandeur fragile,
Et ceſſe enfin d'admirer
L'éclat pompeux d'une Ville,
Où tout feint de l'adorer.

Laſſe d'un faſte égal qui toujours ſe répete,
Connaiſſant le beſoin du moment de loiſir,
Souvent la vanité chercha dans ſa retraite
La liberté naïve avec le doux plaiſir;

En

Et dans un féjour champêtre
Qu'ornoit la fimplicité,
L'opulence a vu renaître
Un rayon de fa gaieté.

Déjà le Printems fuit, l'aftre du jour nous brûle,
Le repos nous invite à vivre fous fes loix;
Déjà nous reffentons l'ardente Canicule,
Le paifible berger cherche l'ombre des bois;
Et fufpendant fon haleine,
L'Amant de Flore épuifé
Laiffe fécher dans la plaine
Le jafmin qu'il a brifé.

Tandis que la Nature au repos eft livrée,
Ton efprit inquiet veille fur les Saxons;
Tu crains déjà de voir la guerre déclarée,
Et la Pruffe liguée avec cent Nations,
Les Vagebonds de l'Euphrate
Ravager ces vaftes champs,
Qu'en efclave le Sarmate
Cultive pour fes Tyrans.

Les Dieux, par un effet de leur haute fageffe,
Ont couvert l'avenir de nuages épais;
Ils confondent toujours la vaine hardieffe
Qui nous porte à percer ces ténébreux fecrets:
Remplis de reconnaiffance,
Jouiffons de leurs bienfaits,
Et ployons fous leur puiffance
Sans nous en plaindre jamais.

L'hom-

L'homme régle auſſi peu le jeu de la fortune,
Qu'il peut régler du Rhin le cours majeſtueux;
Tantôt il porte en paix ſon tribut à Neptune,
Tantôt on voit groſſir ſes flots impétueux,
Gonflé des eaux des montagnes
Briſer ſes freins impuiſſans,
Et ravager les campagnes,
En noyant leurs habitans.

Que l'air ſoit dès demain chargé de noirs nuâges,
Ou qu'un ſoleil brillant embeliſſe les Cieux;
Qu'importe à ma vertu, le vain bruit des orages,
Et de l'aſtre du jour l'appareil radieux?
Dieu même n'eſt pas le maître
De réformer le paſſé,
Le tems promt à diſparaître,
L'a dans ſon vol effacé.

Connaiſſez la fortune inconſtante & légere,
La perfide ſe plaît aux plus cruels revers;
On la voit abuſer le ſage, le vulgaire,
Jouer inſolemment tout ce faible Univers;
Aujourd'hui c'eſt ſur ma tête
Qu'elle répand ſes faveurs,
Dès demain elle s'apprête
A les emporter ailleurs.

Fixe-t-elle ſur moi ſa bizarre inconſtance?
Mon cœur lui ſaura gré du bien qu'elle me fait;
Veut-elle en d'autres lieux marquer ſa bienveillance?
Je lui remets ſes dons ſans chagrin, ſans regret;

Plein

Plein d'une vertu plus forte,
J'épouse la pauvreté,
Si pour dot elle m'apporte
L'honneur & la probité.

ODE X.

A VOLTAIRE.

Qu'il prenne son parti sur les approches de la vieillesse & de la mort.

Soutien du goût, des arts, de l'éloquence,
Fils d'Apollon, Homere de la France,
Ne te plains point que l'âge à pas hâtifs,
Vers toi s'achemine,
Et sans cesse mine
Tes jours fugitifs.

La Providence égale toutes choses,
Le doux Printems se couronne de roses,
L'Eté de fruits, l'Automne de moissons,
L'Hiver, l'indolence
A la jouissance
Des autres saisons.

Voltaire, ainsi l'homme trouve en tout âge
Des dons nouveaux dont il tire avantage;

S'il

S'il a paſſé la fleur de ſes beaux jours,
La raiſon diſerte
Remplace la perte
Du jeu, des amours.

Quand il vieillit, ſa ſuperbe ſageſſe,
Avec dédain condamne la jeuneſſe,
Qui par inſtinct ſuit une aimable erreur;
L'ambition vaine
L'excite & l'entraîne
Aux champs de l'honneur.

Lorſque le tems qui jamais ne s'arrête,
De cheveux blancs a décoré ſa tête,
Par ſa vieilleſſe il ſe fait reſpecter;
L'intérêt l'amuſe
D'un bien qui l'abuſe,
Et qu'il faut quitter.

Toi, dont les Arts filent la deſtinée,
Dont la raiſon & la mémoire ornée
Font admirer tant de divers talens;
Se peut-il, VOLTAIRE,
Qu'avec l'art de plaire,
Tu craignes le tems?

Sur tes vertus ce tems n'a point de priſe,
Un bel eſprit nous charme à barbe griſe,
Lorſque ton corps chemine à ſon déclin;

Le Dieu du Permeſſe
Me remplit ſans ceſſe
De ſon feu divin.

Je vois briller la beauté rajeunie,
Des premiers ans de ce vaſte génie;
Et c'eſt ainſi que l'aſtre des ſaiſons,
Des bras d'Amphitrite
Laiſſe aux lieux qu'il quitte
Ses plus doux rayons.

Hélas! tandis que le faible vulgaire,
Qui, ſans penſer, languit dans la miſere,
Traîne ſes jours & ſon nom avili;
Sortant de ce ſonge,
Pour jamais ſe plonge
Dans un ſombre oubli.

Tu vois déjà ta mémoire eſtimée,
Et dans ſon vol la prompte Renommée
Ne publier que ta Proſe & tes Vers;
Tu reçois l'hommage,
(Qu'importe à quel âge?)
De tout l'Univers.

Ces vils Rivaux dont la cruelle envie
Avait verſé ſes poiſons ſur ta vie,
Que tes vertus ont ſi fort éclipſés;
Vrais pour ta mémoire,
A chanter ta gloire,
Se verront forcés.

Quel

Quel avenir t'attend, divin VOLTAIRE,
Lorſque ton ame aura quitté la terre !
A tes genoux vois la poſtérité;
Le tems qui s'élance,
Te promet d'avance
L'immortalité





ÉPITRES.

ÉPITRE I.

A MON FRERE DE PRUSSE.

O VOUS, à qui je dois le plus sincere amour,
En qui j'aime le sang qui nous donna le jour,
De mes plus chers Parens la ressemblante image;
Vous qui de leurs vertus possédez l'assemblage:
O Frere, en qui je vois briller avant les ans,
Toutes les qualités qu'ont les Héros naissans;
Recevez d'un cœur franc un hommage sincere,
La vérité vous parle, elle a droit de vous plaire.

Votre esprit par les Arts dès l'enfance éclairé,
De l'orgueil d'un grand nom ne s'est point enyvré,
De vos aïeux fameux que nous vante l'Histoire,
Vous ne prétendez point emprunter votre gloire;
Toute gloire étrangere est indigne à vos yeux:
La vertu, les talens ont-ils besoins d'aïeux?

Le

Le courage d'*Albert* qu'on furnomma l'Achille,
N'eft pour fes defcendans qu'une leçon utile;
Celui qui de *Neftor* mérita le furnom,
Et ce Prince éloquent qu'on nomma *Cicéron*,
Ont reçu pour eux feuls ce tribut légitime,
Qu'aux talens, aux vertus doit la publique eftime;
Mais il ne paffe point à la poftérité;
Qui veut avoir un nom, doit l'avoir mérité.

Ce Héros immortel dont l'ame magnanime
Dans la paix, dans la guerre également fublime,
Lui fit, par l'Univers, donner le nom de *Grand*,
Nous met comme des nains à côté d'un géant;
Il marqua nos devoirs, fa vie eft notre livre;
Plus l'exemple nous touche, & plus il faut le fuivre.

Si, malgré tous les foins & l'art du Jardinier,
Un chardon s'élevait à l'ombre d'un laurier,
Le fer retrancherait cette plante fauvage,
Placée indignement fous un fi noble ombrage.

Les fils de Jupiter, s'ils n'étaient pas des Dieux,
N'en ont pas moins paru des Héros dignes d'eux.

C'eft un roc élevé, que la haute naiffance;
On y découvre l'homme à travers l'apparence,
Malignement fuivi par des yeux attentifs,
On juge fes deffeins & leurs fecrets motifs,
Et fur fes actions le Public intraitable
Prononce impunément l'arrêt irrévocable;

Le

Le fard de la vertu ne le trompe qu'un tems;
Il lit au fond du cœur, ses regards sont perçans;
Ce Censeur sourcilleux, ce Précepteur sévere,
Condamne dans les Grands les défauts du Vulgaire;
Richesses, dignités, honneurs, rien ne nous sert,
Un défaut nous décrie, un seul faux pas nous perd:
De nos légers écarts la terre est informée,
Nous occupons tous seuls la promte Renommée,
Ses cent bouches prônant nos vertus, nos défauts,
Ou nous font des censeurs, ou nous font des rivaux.

Ainsi, plus votre rang vous éleve en ce monde,
Plus il faut que chez vous le vrai mérite abonde;
C'est lui seul qu'on estime, & vous devez savoir
Combien sur les humains l'exemple a de pouvoir.

L'exemple d'un Monarque impose & se fait suivre:
Lorsqu'*Auguste* buvait, la Pologne était yvre;
Lorsque le grand Louis brûla d'un tendre amour,
Paris devint Cythere, & tout suivit la Cour:
Quand il se fit dévot, ardent à la priere,
Le lâche Courtisan marmota son Bréviaire.

Tout Prince est entouré de vils adulateurs,
De ses goûts dépravés mercénaires flatteurs,
Qui remplis de mépris pour son ame commune,
N'adorent en effet que l'aveugle fortune.

Alexandre, dit-on, eut le torticoli,
De tous ses Courtisans le cortege poli,

Par art négligemment laiſſait pencher ſa tête.
Des Seigneurs de la Cour tel eſt l'uſage honnête;
Renverſez à la fois la coupe, le poiſon,
Qui corrompant vos mœurs, perdrait votre raiſon.

Quel que ſoit le pouvoir qui vous tombe en partage,
Que le bien des humains ſoit toujours votre ouvrage,
Et plus ils ſont ingrats, plus ſoyez généreux;
C'eſt un plaiſir divin de faire des heureux:
Sur-tout n'abuſez point d'une vaſte puiſſance,
Et n'écoutez jamais la voix de la vengeance;
Qui ne peut ſe domter, qui ne peut pardonner,
Eſt indigne du rang qui l'appelle à régner.

De nos conditions le deſtin fut le maître,
Et nous ſommes ici ce qu'il nous y fit naître;
Nos lots ont été faits quelquefois au hazard,
L'un guida la charrue, & l'autre fut Céſar:
C'eſt ainſi que d'un bloc un Ouvrier peut faire
Un uſtenſile abject, ou le Saint qu'on révere,
Sa matiere eſt égale, & c'eſt ſa volonté
Qui ſeule en fait l'uſage & forme ſa beauté.

Ainſi tous ces humains dont la terre fourmille,
Sont fils d'un même pere & font une famille,
Et malgré tout l'orgueil que donne votre rang,
Ils ſont nés vos égaux, ils ſont de votre ſang;
Ouvrez toujours le cœur à leur plainte importune,
Et couvrez leur miſere avec votre fortune;
Voulez-vous en effet paraître au-deſſus d'eux,
Montrez vous plus humain, plus doux, plus vertueux.

Tels

Tels ont été les Grands dont l'immortelle gloire
Se grave en lettres d'or au Temple de Mémoire;
Leur ame juste & pure & sur-tout leur bonté
Annoblit à mes yeux la faible humanité,
Mon cœur en les nommant est ému de tendresse.
On fait en leur faveur grace à toute l'espece,
Peres de leurs sujets, délices des humains,
Leur nom devient le nom des meilleurs Souverains.

Il est un monstre affreux, né dans la perfidie,
Cruel dans ses excès & calme en sa furie,
Son visage hideux se cache sous le fard,
Son souffle est venimeux, sa langue est un poignard,
La trahison l'arma de ses noirs artifices,
Il fut par Tisiphone endurci dans les vices;
Il respire le meurtre, il blesse en caressant,
Il défend le coupable, il poursuit l'innocent:
De ses traits empestés l'atteinte est incurable,
L'affreuse calomnie est son nom redoutable.

Craignez d'être surpris par ce monstre trompeur,
Fuyez de ses complots la cruelle noirceur;
Penchez vers l'accusé, tâchez de le défendre,
Et ne jugez personne avant que de l'entendre.

Si vous voulez pour l'âge amasser un trésor,
Plus cher, plus précieux que les bijoux & l'or,
Dévouez vos beaux jours & cette adolescence,
Aux Arts ingénieux, à l'auguste Science,
C'est l'école où se forme & le cœur & l'esprit,
La sagesse est le lait dont l'ame se nourrit,

L'erreur eſt ſon poiſon, l'antidote eſt l'étude;
D'un ſi noble travail contractez l'habitude.

L'étude embraſſe tout, tant elle a de grandeur,
L'air, la terre, les mers, le ciel & ſon auteur,
Les deſſeins du Très-Haut, ſes ouvrages immenſes;
Mais loin que votre eſprit fier de ſes connaiſſances,
Perde ſur l'infini ſon tems à méditer,
Au bord de cet abyme il faut vous arrêter.

Qu'avec votre ſavoir marche la modeſtie,
Ayez toujours pour but l'amour de la Patrie;
Qui s'inſtruit pour briller n'en devient pas meilleur,
C'eſt peu de s'éclairer, il faut régler ſon cœur.

Soyez l'ami des arts & des talens le pere,
Mais ſachez réunir par un choix néceſſaire
Les qualités du Sage à celle du Héros;
Quittez, lorſqu'il le faut, les arts pour les travaux:
Au ſein de ſes exploits, le Vainqueur de Carthage
Entre Apollon & Mars partageait ſon hommage:
Volez à ſon exemple, étonnez l'Univers,
La gloire a cent chemins, ils vous ſont tous ouverts.

Il eſt une beauté dont la fraîcheur naiſſante
Des plus vives couleurs paraît reſplendiſſante;
La ſanté ſur ſon front brille dans ſa vigueur,
La gaieté l'accompagne avec la belle humeur;
Tout en elle eſt tranſport, tout eſt rempli de vie,
Elle aime les plaiſirs & même la folie;

Sur

Sur un trône de fleurs elle embrasse Vénus,
Et le thyrse à la main folâtre avec Bacchus.
Ne connaissez-vous point cette aimable Déesse?
MON FRERE, elle est en vous, c'est la vive jeunesse;
Craignez de ses excès l'égarement fatal,
L'abus de ses plaisirs change le bien en mal.

La mollesse en tout tems fut contraire à la gloire
Sur elle remportez la premiere victoire;
Domtez vos passions, il en est encor tems,
Elles sont des humains esclaves ou tyrans;
Qui ne les asservit sous un sceptre stoïque,
Est contraint de plier sous leur bras despotique;
Rien de plus flétrissant pour un cœur généreux,
Que d'être subjugué par leur pouvoir honteux;
Mais sur-tout des Héros évitez la faiblesse,
Fuyez d'un tendre amour l'amorce enchanteresse;
On peut à tous ses goûts se prêter sagement,
Le plaisir est plus fin goûté modérément;
Je blâme comme vous cette misantropie
Qui veut nous séquestrer des biens de cette vie,
En nous interdisant tout genre de plaisirs.

Que feraient les humains sans vœux & sans desirs?
Des esprits engourdis, des êtres imbéciles,
De la société membres très-inutiles,
Qui n'étant animés par le bien ni le mal,
Seraient ensévelis dans un sommeil fatal:
Nos desirs sont des feux qui réchauffent notre ame,
C'est leur embrasement qu'on redoute & qu'on blâme.

Il eſt certain milieu qu'il faut ſavoir tenir,
La ſageſſe, MON FRERE, y fait enfin venir.

Mais c'eſt bien à mon âge à parler de ſageſſe!
De mes égaremens je ſens toute l'yvreſſe,
Je ſens en proférant le nom de la vertu,
De mon aveu ſecret mon orgueil confondu;
Sans traîner ce diſcours & trop long & trop ample,
Ah! je devrais plutôt vous prêcher par l'exemple.

ÉPITRE II.

A HERMOTHIME,

Sur l'avantage des Lettres.

ECOUTEZ, HERMOTHIME, une amitié ſincere
Remplit pour vous mon cœur des ſentimens d'un pere:
Votre bonheur a fait l'objet de tous mes vœux,
Ah! faut-il vous prier de vouloir être heureux?

Si j'ai hâté les fruits de votre tendre enfance,
Je vois plein de douleur dans votre adoleſcence
Le cours impétueux de vos égaremens,
Cet empire fatal qu'ont uſurpé vos ſens,
Le frein de la raiſon ſecoué dans un âge
Où d'horribles périls bordent votre paſſage,
Ces feux ſéditieux qui brulent votre cœur;
Tout ce que je prévois, hélas! tout me fait peur.

Vous

Vous entrez dans le monde encor jeune & novice.
Et marchant ſur les pas des compagnons d'Ulyſſe,
Je vous vois priſonnier dans ce palais honteux
Où Circé transforma ces captifs malheureux;
C'eſt-là que les plaiſirs ont la voix des Syrenes,
Leurs preſtiges charmans, l'or dont brillent vos
chaînes;
La licence, le bruit, la fauſſe liberté
Vous tiennent engourdis dans votre oiſiveté.

Je vous dois mes ſecours, je veux d'un bras ſtoïque
Vous tirer malgré vous de ce palais magique,
Rompre un charme fatal & faire évanouir.
Ce ſonge du bonheur dont vous croyez jouïr.

Si le vice abrutit & rend l'homme difforme,
Devez à vos vertus votre premiere forme;
Reprenez ces travaux qui relevent le cœur,
Qui nourriſſent l'eſprit qui menent à l'honneur.
Je pardonne vos goûts au vulgaire imbécile
Qui de ſes paſſions porte le joug ſervile,
Qui ne diſtingue point dans ſa brutalité
Le plaiſir crapuleux d'avec la volupté,
Les filles de Vénus d'avec les Propétides,
Et qui ne peut remplir des momens toujours vuides.

Suivez l'inſtinct du peuple, ou ſuivez la raiſon
Qui vous fait par ma bouche une utile leçon;
Préférez ſes conſeils, la raiſon ſalutaire
N'interdit point à l'homme un plaiſir néceſſaire;

Apprenez que c'eſt moi qui dois vous enſeigner
Les plaiſirs qui ſur vous ſont dignes de régner;
Qui bien loin d'amollir ou de corrompre l'ame,
Nourriſſent dans l'eſprit une divine flamme;
Qui charment la jeuneſſe & la caducité,
Brillans dans la fortune & dans l'adverſité;
Ces vrais biens au-deſſus de la viciſſitude
Nous ſuivent dans le monde & dans la ſollitude,
Malades comme ſains, de nuit comme de jour,
Dans nos champs, à la ville, en exil, à la Cour,
Ils font dans tous les tems le bonheur de la vie.

Les Dieux pour nous marquer leur clémence infinie
Ayant pitié des maux des fragiles humains,
Leur ont prêté l'appui de deux êtres divins;
L'un c'eſt le doux ſommeil, l'autre c'eſt l'eſpérance.

Mais de ces mêmes Dieux la puiſſante aſſiſtance
Pour les ſages exprès fit un conſolateur,
Pallas nous amena ce ſecours enchanteur,
C'eſt l'étude en un mot, beauté toujours nouvelle,
Plus on la voit de près, plus elle paraît belle;
Les hommes fortunés que ſon amour remplit
Négligent les faux biens & cultivent l'eſprit;
La ſcience eſt le don que ſa main diſtribue,
Mais ne préſumez point qu'elle ſe proſtitue;
Les Arts ſont comme Eglé dont le cœur n'eſt rendu
Qu'à l'Amant le plus tendre & le plus aſſidu.

Si vous ſavez l'aimer, prodigue en ſes largeſſes,
Elle ouvrira pour vous des ſources de richeſſes;
L'u-

L'usage qu'on en fait les augmente encor plus,
C'est le trésor sacré de toutes les vertus.

La vérité tenant la plume de l'Histoire,
Embrassant tous les tems présente à la mémoire
Ces Empires puissans que le Ciel fit fleurir,
Qu'on vit naître, monter, s'abaisser & mourir.

C'est-là qu'on apprend l'art de régner sans puissance,
En pliant les esprits au gré de l'éloquence;
Qu'on se connaît soi-même & que maître de soi,
En domtant ses desirs on est son propre Roi:
Qu'avançant pas à pas, l'expérience sûre,
A force de sonder devine la nature;
Qu'à l'aide du calcul dont l'esprit est muni,
L'homme peut pénétrer jusques dans l'infini,
Remonter des effets à leurs premieres causes
Et saisir les liens les plus secrets des choses.

Oui le Sage en effet, maître des élémens,
Rassemble tous les lieux, réunit tous les tems;
Il voit avec mépris sur ce triste hémisphere,
De la grandeur des Rois la splendeur passagere,
Et les riens importans que l'on croit ici-bas
Si dignes d'exciter la fureur des combats;
Jamais des passions le charme ne l'abuse.

Ainsi lorsque *Metelle* assiégea Syracuse,
Archimede ignorait dans un sage repos
Le succès des Romains dans leurs derniers assauts;

Avidemment épris d'une étude profonde,
Amant des vérités, il éclairait le monde;
Dans ſa ſublime extaſe il ne s'apperçut pas
Du monſtre dont le fer lui porta le trépas.
Ce citoyen des Cieux habitant ſur la terre,
Déplorait les humains qui ſe faiſaient la guerre;
Son eſprit affermi contre les coups du ſort,
Mépriſait les faux biens, les malheurs & la mort.

Mais ces antiques faits vous paraiſſent des fables,
Voyez donc de nos jours des exemples ſemblables
Voyez ce Philoſophe entouré de jaloux,
Toujours perſécuté, toujours modeſte & doux.

Lorſque *Bayle* entendit qu'un démon ſcholaſtique (*b*)
Animé contre lui d'un zele fanatique,
Avait à Rotterdam fait rayer les tributs
Que le Batave épris payait à ſes vertus;
Tout pauvre qu'il était, ſe mettant à ſourire,
Il plaignit ſon rival & pourſuivit d'écrire.

Malgré la noire envie & les Grands en courroux,
Les tréſors de l'eſprit reſtent toujours à nous;
Ils ſont.... Mais je vous vois ſombre, diſtrait & tiede,
Je lis ſur votre front l'ennui qui vous excede;
„ Obſervez, dites-vous, ſoixante bons quartiers
„ Qui diſtinguent mon nom de ceux des Roturiers;
„ On

(*b*) *Jurieu.*

„On connaît mes aïeux; mon antique nobleſſe
„M'allia dans l'Empire à mainte fiere Alteſſe;
„Je poſſede des biens, des talens, de l'eſprit,
„Et je plais, ſi j'en crois ce que le monde en dit;
„La Nature agiſſant comme une tendre mere,
„A ſi bien fait pour moi, que l'art n'a rien à faire.

J'en conviens, la Nature eut des égards pour vous;
Mais ſans vous courroucer, qu'il ſoit dit entre nous,
Elle eut autant de ſoin de cette pierre brute,
De ce cocon de ſoie au ver ſervant de hute,
De la vigne qui croît ſauvage dans les champs.

C'eſt l'Art qui les raffine, il taille les brillans,
Et ce cocon filé paſſant ſur des roulettes,
Artiſtement tiſſu par mille mains adroites,
Eblouit dans l'étoffe, & ſes riches couleurs
L'égalent à l'iris & ſurpaſſent les fleurs.

La vigne produirait ſans Jardiniers habiles,
Au lieu d'un doux nectar, des pampres inutiles;
Quand la Nature a fait, c'eſt à l'Art de polir,
Et le grand point conſiſte à ſavoir les unir.

Vous avez de grands biens, mais pouvez-vous donc croire
Qu'un peu de vil métal vous comblera de gloire?
Et que de vos aïeux les inſignes vertus
Honorent votre nom depuis qu'ils ne ſont plus?
Votre eſprit eſt imbu des préjugés vulgaires,
Vos parchemins uſés ne ſont que des chimeres,

Le mérite est en nous, non pas dans ces faux biens
Que le hasard réclame & reprend comme siens.
Quelle erreur d'y placer notre bonheur suprême!
Leur prix est idéal, ils ne sont rien d'eux-mêmes.

Vingt mille francs à Brieg font un homme opulent,
S'il les porte à Berlin, il n'est qu'un indigent;
Quand Berlin le méprise & que tout Brieg l'admire,
Ne faut-il pas conclure en plaignant son délire,
Que l'homme en tout ceci n'étant compté pour rien,
Le cas qu'on fit de lui retombait sur son bien?

Ce sujet me rappelle un conte assez grotesque
D'un certain vieux Bernard personnage burlesque,
Qui Seigneur suzerain de huit millions d'écus,
Sans graces, sans talens, mais fier d'être un Plutus,
Tenait les vendredis par grandeur table ouverte:
Et pour tout parasite également couverte;
Dans la maison logeait un aimable Bernard,
Qui nourri d'ambroisie, abreuvé de nectar,
Jeune écolier d'Ovide, imitateur d'Horace,
Sur le Pinde auprès d'eux avait choisi sa place.

Vint à cette maison un Duc des plus gourmets,
Qui sur ses doigts savait l'Apicius français.
Que voulez vous? lui dit un Suisse à bonne mine:
Celui des deux Bernards auprès duquel on dine;
Répondit le Seigneur d'un air déterminé,
Méprisant les Bernard, estimant le diné,
Trouvant à la maison, à la table peut être
Tout bon & rien de trop, exceptez-en le maître.

HER-

Hermothime, les biens ne sont que des jaloux,
Ils semblent nos amis, ils sont à nos genoux;
La fortune à leur gré d'un sot fait un Voltaire,
Sommes-nous malheureux? nous cessons de leur plaire;
Leur lâche dureté nous traite en inconnus,
La main qui les nourrit ne les retrouve plus;
S'ils vantent des vertus qu'en nous ne vit personne,
Ils blâment des défauts que leur haine nous donne.

Le mérite à la longue, à coup sûr est vengé
D'un Midas par le peuple en grand homme érigé;
Tout l'appareil pompeux de sa magnificence
En vain cachait d'un fat la sotte insuffisance;
C'est un ballon bouffi qui s'enfle par le vent;
Percez-le, l'air s'échappe, il s'affaisse à l'instant.

La fortune en ses dons n'en a point de solides,
Ses progrès sont subits, ses chûtes sont rapides;
Je méprise un faquin de titres revêtu,
Mon encens n'est offert qu'à la seule vertu,
Au jeune .... qui d'une ardeur active
Défriche son esprit, l'embellit, le cultive,
Au sceptique d'Argens, au sage Maupertuis,
A l'Homere Français, des arts le digne appui.
Voulez-vous être animé? voulez-vous être utile?
Soyez sage en vos mœurs & dans les arts habile;
On rit d'un ignorant, on fuit un débauché,
Le mérite à la longue est toujours recherché,
Le besoin le connaît, il l'implore, l'admire.

Le premier des plaisirs est celui de s'instruire;

C'est peut-être le seul qui souffre des excès,
Et que les noirs remords n'accompagnent jamais.
Mais vos plaisirs pervers qu'avec raison je blâme,
Laissent en nous quittant un vuide affreux dans l'ame,
Et le pesant ennui blazé sur tous les goûts,
L'air sombre, l'œil éteint, vient s'endormir chez nous.

Si l'appas de la gloire en secret vous attire,
Sachez que les talens ont le droit d'y conduire,
Et que la renommée eut les mêmes égards
Pour les fils d'Apollon, que pour les fils de Mars.

. . . . . .

Au mérite, à l'esprit, à la vertu du Sage.

Le Vainqueur de l'Asie en subjuguant cent Rois
Dans le rapide cours de ses brillants exploits,
Estimait Aristote & méditait son livre;
Heureux si son humeur plus docile à le suivre,
Réprimant un courroux trop fatal à Clitus,
N'eût par ce meurtre affreux obscurci ses vertus.
Mais ce même Alexandre arrêtant sa furie,
Dans Thebes, de Pindare épargna la Patrie.

La Gréce était alors le berceau des beaux arts,
La science y naquit sous les lauriers de Mars;
De la gloire des Rois, vains juges que nous sommes!
L'époque des beaux arts est celle des grands hommes.

Avant qu'on eût vu Rome au point de sa splendeur,
Le Sénat n'honorait que la seule valeur;

Mais

Mais le grand AFRICAIN destructeur de Numance,
Protecteur d'Ennius, ami de la science,
Apprit par son exemple à ses grossiers Rivaux,
Que les arts n'ont jamais dégradé les Héros.
César vint après lui, le Vainqueur de Pompée
Tint dans ses mains le sceptre & la plume & l'épée.

Depuis l'heureux Auguste appaisant l'Univers,
Dans un Temple pompeux plaça le Dieu des vers.
La muse de Virgile & la lyre d'Horace,
A la postérité pour lui demandant grace,
Par l'effet enchanteur de leurs illusions
Détournerent nos yeux de ses proscriptions.

Après les Antonins, Mars rempli de furie,
Ramena dans ces lieux l'antique barbarie;
Apollon prit son vol vers la céleste Cour,
Le Dieu du goût quitta ce terrestre séjour;
Le Tibre vit les Huns se disputer ses rives,
Et l'on n'entendit plus que muses fugitives
Attendrir l'Orient de leurs tristes récits.

Douze siecles après s'éleva *Médicis*,
A sa voix les beaux arts rappellés à la vie.
Pour la seconde fois ornerent l'Italie.

François premier en vain chez ses peuples grossiers;
Des Grecs & des Latins transplanta les lauriers;
Ces tems si fortunés n'étaient pas près d'éclore,
Richelieu par ses soins en prépara l'aurore;

LOUIS

Louis à ſa couronne ajouta ce fleuron,
Il eut tout à la fois, Térence, Cicéron,
Sophocle, Euclide, Horace, Anacréon, Salluſte,
Et l'on revit les jours d'Alexandre & d'Auguſte.

Ainſi tous ces Héros dans ces tems fortunés,
Ont été par les arts doublement couronnés :
L'exemple & le plaiſir guidaient à la ſcience,
Et la gloire en était l'illuſtre récompenſe;
Qu'heureux ſont les mortels avides de ſavoir!
Eclairer notre eſprit eſt pour nous un devoir.
La ſcience, Hermothime, eſt pour celui qui l'aime
Un organe nouveau de ſon bonheur ſuprême.

Eſprits anéantis, Automates péſans,
Imbéciles humains abſorbés dans vos ſens,
On voit revivre en vous ce Monarque ſuperbe,
Qui privé de raiſon dans les bois broutoit l'herbe,
Votre vie eſt un rêve; un ſtupide ſommeil,
Et vous aurez vécu ſans avoir de réveil.

Craignez ce ſort affreux, ô mon cher Hermothime,
Prêt à vous aſſoupir, que ma voix vous ranime;
Laiſſez, laiſſez périr des imprudens, des fous,
Plongés dans leurs plaiſirs, noyés dans leurs dégouts :
Opprobre des humains que le monde mépriſe.

La ſageſſe proſpere où périt la ſottiſe;
A tout être créé le Ciel accorde un don;
Aux animaux l'inſtinct, aux hommes la raiſon,

Qui

Qui vers les vérités ſent ſon ame élancée,
Animal par les ſens eſt Dieu par la penſée;
Pourriez-vous négliger ce préſent précieux
Qui rend l'homme mortel un citoyen des Cieux?

L'eſprit ſe perd enfin chez les Sardanapales,
Il eſt pareil au feu qu'attiſaient les Veſtales;
Il faut l'entretenir, l'étude le nourrit,
S'il ne s'accroît ſans ceſſe, il s'éteint & périt.

Voilà le ſeul parti que le ſage doit ſuivre,
Végéter c'eſt mourir, beaucoup penſer c'eſt vivre.





ÉPITRE III.

SUR LA GLOIRE, ET SUR L'INTÉRÊT.

SOIT dégoût, soit dépit, ou bien soit que tout s'use,
Je reviens de l'erreur dont le monde s'abuse;
Mon feu s'éteint, je touche à l'arriere-saison,
Il est tems d'écouter la tardive raison;
Tout plaît également à l'aveugle jeunesse;
D'autres tems, d'autres mœurs, à la fin la sagesse
Étouffe les transports de nos desirs ardens:
Ah! remplaçons l'erreur par l'utile bon sens,
Et la balance en main, pesons au poids du juste
Les cruautés d'Octave & les vertus d'Auguste.

Ce mot tant prodigué, le nom de vertueux,
Quel abus le fait prendre à tant d'ambitieux?
Pouvons-nous le donner à ce fier Insulaire,
Qui de son cabinet croit agiter la terre;
De ses propres sujets habile séducteur,
Qui des Grands & des Rois dangereux corrupteur,
Marchande au poids de l'or un secours mercénaire,
Et souscrit en riant cet arrêt sanguinaire;
Mortels égorgez-vous, tel est mon bon plaisir.

Com-

Comment ſans murmurer enfin peut-on ſouffrir
Qu'un lâche, un Harpagon, qu'un miſérable avare
Du nom de vertueux par vanité ſe pare?
Par quel droit oſe-t-il prétendre à cet honneur,
D'un titre glorieux il eſt l'uſurpateur,
Il n'a que des vertus les dehors hypocrites,
Quels ſont donc ſes hauts faits? Quels ſont ſes
grands mérites?

Son navire eſt frété, prêt à ſortir du port,
Un vent fâcheux l'arrête, il querelle le ſort,
Il brûle de partir & ſon eſpoir le flatte
D'acquérir les tréſors de l'Inde & de l'Euphrate,
D'enrichir ſes neveux dans ces climats lointains
Dont un fameux Génois découvrit les chemins.
Mais l'aquillon s'appaiſe, on l'appelle, il s'embarque,
On leve l'ancre, il part plus content qu'un Monarque,
Il brave les dangers, il brave les ſaiſons,
L'Eté n'a plus de feux, l'Hiver plus de glaçons;
Plus dur dans ſes travaux que ne le fut Alcide,
Il n'eſt plus de péril quand l'intérêt le guide.

Un nuage orageux vient obſcurcir les airs,
Les flots lanchés aux Cieux retombent aux Enfers,
Eole ſe déchaîne & pouſſe dans ſa rage
Le vaiſſeau démâté ſur le prochain rivage,
Et ſur des ais briſés Pilotes, Matelots,
Se ſauvent à la nage en abjurant les flots:
Notre avare maudit cet élément perfide;
A peine eſt-il ſauvé que l'intérêt avide,

Sans

Sans daigner lui donner le tems de se sécher,
L'entraîne en lui disant, „ Debout, il faut marcher,
„ Méprise des dangers la terreur importune;
„ Les chemins épineux sont ceux de la fortune.

Le péril qui n'est plus est bientôt oublié,
Ce malheureux avare à l'intérêt lié
N'hésite qu'un moment; sa funeste habitude,
L'ardente soif de l'or, l'espoir, l'inquiétude,
Chassent de son esprit tout desir de repos,
Le sommeil sur son front voit faner ses pavots,
Et notre forcené tout mouillé du naufrage,
Une seconde fois court affronter l'orage.

Pourra-t-il dévorer ses trésors amassés,
Ces barres, ces lingots dans sa cave entassés?
Des faux & des vrais biens vains juges que nous sommes!
Le sort plus qu'on ne pense égale tous les hommes;
A nos nécessités le Ciel avait pourvu,
Quel usage Midas fait-il du superflu?
Je vois de jour en jour accroître ses miseres
Par de nouveaux besoins devenus nécessaires,
Moins riche des trésors dont il sent l'embarras,
Que pauvre de tous ceux qu'il ne possede pas.

C'est bien pis si ce fou combiant le ridicule,
Sans jouïr de son bien sans cesse l'accumule,
Afin qu'un beau matin, la mort à l'œil hagard
De sa tranchante faux moissonnant le Richard,

Met-

Mette en poſſeſſion de cette immenſe proie
Un parent affamé qui s'en pâme de joie;
Qui ſans donner le tems d'enterrer le vilain,
Vuide ſon coffre fort & boit ſon meilleur vin;
Tel eſt d'un faux eſprit l'égarement extrême!

L'avare eſt l'ennemi le plus grand de lui-même;
Mais l'ambitieux l'eſt de tout le genre-humain,
Il marche à la grandeur le poignard à la main,
Ses deſſeins, ſes hauts faits ſont autant d'injuſtices
Tout juſqu'à ſes vertus devient en lui des vices;
Ces triſtes paſſions charment des cœurs pervers,
Renverſent les Etats & troublent l'Univers.

Je vais ſur ce ſujet vous conter une hiſtoire;
Le ſordide Interet & la ſuperbe Gloire
Voyageant par le monde enrôlaient ici-bas
Tous ces fous qu'on voit naître en différens climat;
Pâtres, Bourgeois, Guerriers, Prêtres, Seigneurs, Miniſtres,
Etaient bientôt ſéduits par leurs bienfaits ſiniſtres;
Ils virent en paſſant près d'un petit hameau
Un Berger peu connu qui guidait ſon troupeau,
Il ſe nommoit Damon, & malgré ſa naiſſance,
Des plus rares talens il avoit la ſemence,
De l'eſprit, un cœur tendre, & dans ſa pauvreté
Du goût pour le repos & pour la liberté,
Seul avec ſa Philis, ſes moutons, ſa houlette,
Il vivoit loin du monde, heureux dans ſa retraite.

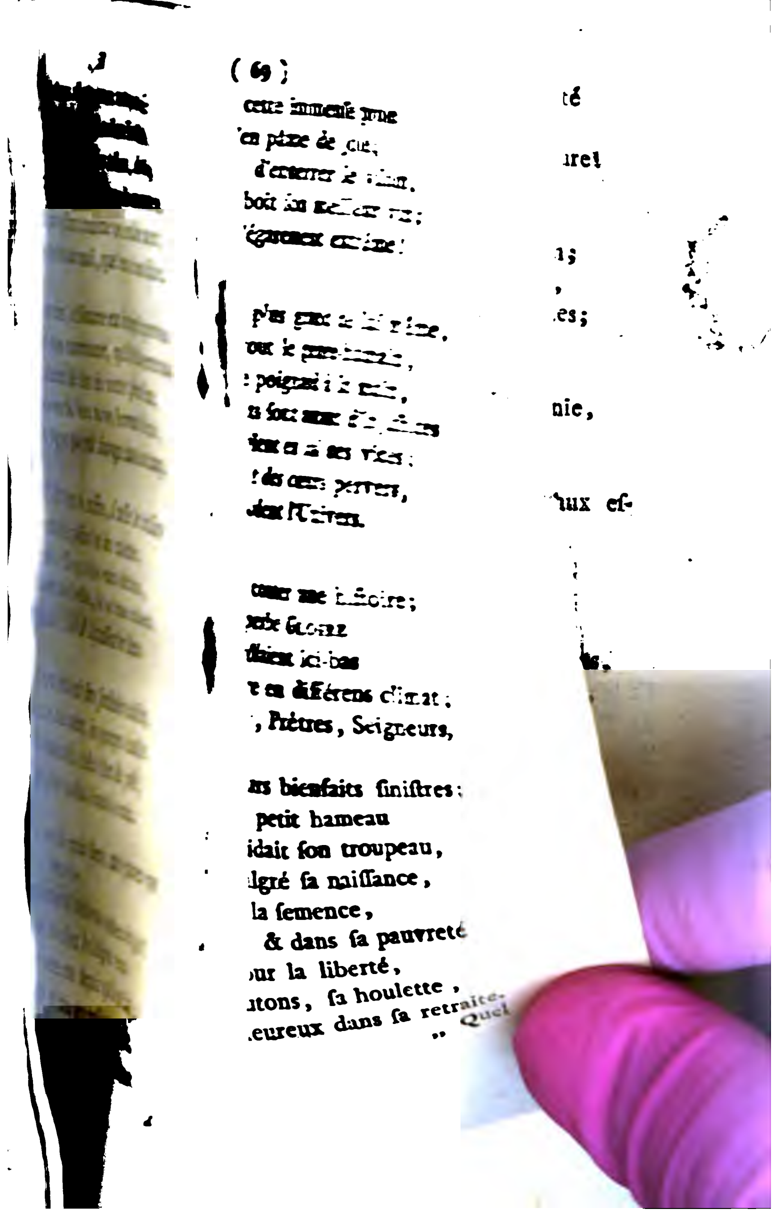
„ Quel

[illegible] lui donne le tems de se fâcher,
L'entraîne, en lui disant, „Debout, il faut marcher,
„ Méprise des dangers la terreur importune;
„ Les chemins épineux sont ceux de la fortune.

Le petit qui n'est pas si bientôt oublié,
De malheureux [illegible]
N'habile qu'en [illegible] à [illegible] habitude,
L'indolent [illegible] de [illegible], l'inquiétude,
[illegible] de son [illegible] le repos,
Le [illegible] sur [illegible] ses pavots.
Et [illegible] de courage,
Un [illegible] l'orage.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

C'est bien [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] le Riche [illegible]



cette immense [illegible]
'en place de [illegible],
d'enterrer le [illegible].
boit son [illegible];
égaremens [illegible]!

plus [illegible],
our le [illegible],
poignard [illegible],
ts font [illegible]
[illegible] ses vices;
des [illegible],
dent l'Univers.

conter une histoire;
[illegible]
[illegible] ici-bas
e en différens climats;
, Prêtres, Seigneurs,

urs bienfaits sinistres:
petit hameau
idait son troupeau,
lgré sa naissance,
la semence,
& dans sa pauvreté
our la liberté,
atons, sa houlette,
eureux dans sa retraite.
» Quel

té
are!
a;
,
es;
nie,
hux ef-

„ Quel Berger, dit la *Gloire*, Ah! verrons-nous tous deux
„ Qu'il nous fasse l'affront d'être heureux à nos yeux?
„ Nous avons égaré dans nos routes scabreuses,
„ Des plus sages humains les ames vertueuses;
„ Que de mortels sans nous dans le sein de la paix
„ Jouïraient d'un bonheur que nous n'avons jamais!
„ Aurons-nous vainement troublé toute la terre?
„ Allumé tant de fois le flambeau de la guerre?
„ Et nagé dans le sang des Guerriers expirans?
„ Quoi! tandis qu'ici-bas nous sommes tout puissans,
„ Mon frere, verrons-nous lâchement sans rien dire,
„ Que cet heureux Berger échappe à notre empire?
„ Ah! troublons son repos, égarons sa vertu,
„ Qu'il tombe dans le piege, à nos pieds abattu.

Alors pour mieux voiler leur funeste imposture,
Ils prennent d'un Berger l'habit & la figure,
Ils abordent Damon d'un air doux & flatteur;
La *Gloire* parle ainsi: „ Je te plains, cher Pasteur,
„ Faut-il que les talens dont ton esprit abonde
„ Restent ensévelis pour nous & pour le monde?
„ Quitte l'obscurité, connais-toi mieux Damon,
„ C'est une double mort que de mourir sans nom;
„ Il faut à tes vertus une illustre carriere,
„ Il est tems, viens, suis-moi, parais à la lumiere,
„ Cesse de te cacher ton mérite éminent,
„ La fortune t'appelle & la gloire t'attend.

„ J'annonce à ton génie une grandeur certaine,
„ Choisis, deviens Auteur, Ministre ou Capitaine,

„ De

„ De tes contemporains, applaudi, respecté,
„ Ton nom peut passer même à l'immortalité.
„ Vois-tu bien ces Bergers éblouis de ta gloire,
„ S'écrier tous surpris & ne pouvant le croire,
„ C'est donc là ce Damon que nous connumes tous!
„ Colin & Licidas en sont déjà jaloux,
„ Ah, qu'ils vont envier tes grandeurs sans pareilles.

Damon à ce discours nouveau pour ses oreilles
Sent un trouble secret; un charme suborneur
A porté son poison jusqu'au fond de son cœur,
L'ambition soudain de son esprit s'empare.

L'*Intérêt* attentif s'apperçoit qu'il s'égare,
Il saisit le moment qu'il est déjà troublé,
Afin de lui donner un assaut redoublé,
Et d'exciter encor dans le fond de son ame
L'insatiable soif de son métal infame:
„ Connais ton ignorance, ô rustique pasteur!
„ Apprens de moi, dit-il, quel est le vrai bonheur:
„ Tu n'es qu'un indigent & tu crois être sobre;
„ Va, ta simplicité dans le fond n'est qu'opprobre,
„ Quoi! Damon lâchement esclave d'un troupeau,
„ Abreuve ses brebis, les tond de son ciseau,
„ Tandis que tant d'humains vivant dans l'opulence,
„ Ont consacré leurs jours à la molle indolence?
„ Ah! quel luxe charmant s'étale chez les Grands!
„ Des Palais somptueux logent ces fainéans,
„ Leurs promenades sont des pompes triomphales,
„ Leurs repas des festins, leurs jeux des saturnales,

„ Les

„ Les humains ici-bas aux richeſſes ſoumis
„ Leur doivent leurs honneurs, leurs talens, leurs amis;
„ Sans argent il n'eſt rien que miſere & baſſeſſe,
„ On prône vainement la ſtérile ſageſſe;
„ Un eſprit merveilleux, un mérite divin,
„ Vous laiſſent ſans argent un vertueux faquin.
„ L'or a dans ces climats une entiere puiſſance,
„ Il donne à tous vos goûts une heureuſe influence;
„ Faut-il faire valoir des droits litigieux?
„ Votre cœur brûle-t-il d'un feu ſéditieux?
„ Frappez d'un marteau d'or, les portes ſont ouvertes,
„ Vos talens ſont prônés, vos ſottiſes ſouffertes;
„ De l'Univers entier ce précieux métal
„ Eſt le premier mobile & le nerf principal.

Le malheureux Damon que l'*Intérêt* aſſiege,
Ne peut plus réſiſter & tombe dans le piege.
Ses moutons & Philis objets de ſes plaiſirs,
Sont effacés ſoudain par de nouveaux deſirs,
Ce champêtre ſéjour lui devient inſipide;
Des grandeurs & des biens ſentant la ſoif avide,
Il abandonne enfin Philis & ſes brebis.

Dieux! Que devintes-vous, malheureuſe Philis?
Cette amante auſſi-tôt demi-morte & glacée,
Rappelle ſon amant d'une voix oppreſſée;
Ses larmes & ſes cris ne peuvent l'attendrir,
L'inconſtant de ſang froid part ſans la ſecourir;
L'intérêt l'endurcit & la gloire hautaine,
En mépriſant Damon avec elle l'entraîne.

Que

Que d'attraits séduisans n'a pas la nouveauté
Pour un jeune pasteur dont la simplicité
Sort novice & sans fard des mains de la nature!
Incertain sur le choix, il erre à l'aventure,
Le desir de briller & d'acquérir un nom,
Des neuf savantes sœurs le rend le nourrisson;
Sans cesse il se dépeint ses hautes destinées,
Il en veut par ses soins rapprocher les années;
Ses rapides travaux abregent son chemin,
Il passe promptement dans le Pays Latin,
Sans prendre ses degrés sur les bancs d'Uranie,
Sécondé dans son vol des ailes du Génie,
On le voit au grand jour publier ses écrits,
Se placer parmi vous, Messieurs les beaux esprits;
Mais la fureur des vers & la rage d'écrire
Font hurler contre lui la mordante satyre,
Il voit dans ses censeurs un peuple de jaloux,
De ce genre de gloire il ressent les dégoûts,
Et blâmant hautement son ardeur téméraire,
Fatigué de leurs cris il apprend à se taire.
Damon quitte le Pinde & des desseins plus hauts
L'élevent au Théatre où brillent les Héros,
Il vole sur les pas de Mars & de Bellonne,
Il venge sa patrie, il raffermit le trône,
Il brave les périls, il cherche les hazards,
Il conduit les assauts, il force les remparts,
Il reçoit ce bâton qui tourne tant de têtes,
Et ses combats nombreux son suivis de conquêtes;

Quelques membres de moins, quelques succès de plus,
Damon ferait l'égal du Vainqueur de Brutus.

Mais on brigue, on conſpire, & l'implacable envie
Répand avec fureur ſes poiſons ſur ſa vie;
Du front victorieux de ce jeune Guerrier
Elle vient arracher le ſuperbe laurier.

De ſes exploits, dit-on, il n'eſt point le mobile,
Des rivaux ignorans le font paraître habile;
Si l'Etat par ſon bras a pu ſe ſoutenir,
D'un auſſi grand ſervice il faudra le punir;
Ses vertus du Miniſtre ont allumé la haine,
Encore une victoire & ſa perte eſt certaine;
Qu'il répande pour nous ſon ſang dans les combats,
Ce ſang augmentera le nombre des ingrats;
On l'accuſe & ces bruits volent de bouche en bouche,
Le Courtiſan malin & le Guerrier farouche
Divulguent au hazard ces propos dangereux,
Et le peuple idiot eſt abuſé par eux.
Ah Damon! quelle épreuve! Ambition trompeuſe
Telle eſt de tes Héros la récompenſe affreuſe!
Quand même leurs exploits ſemblent ſe ſurpaſſer
Souvent un envieux les fait tous éclipſer:
Damon dont l'impoſture oſe obſcurcir la gloire,
Déchu de ſon pouvoir au ſein de la victoire,
Perdu par ſes jaloux lorſqu'il vengeait l'Etat,
Quitte plein de dépit le métier de ſoldat;
Mais dans ce déſeſpoir l'ambition altiere
Lui fait tourner ſes pas vers une autre carriere.

Il paraît tout-à-coup au fond d'un cabinet,
Griffonne des traités, met des projets au net;
Mais ce moderne Atlas croyant porter l'Europe,
Devient sombre, rêveur, défiant, misantrope;
Damon comme soldat fut simple dans ses mœurs,
Il se livra Ministre aux vices des Grandeurs.

Lorsque la Politique adoptant le Sophisme,
S'imbut des trahisons du Machiavélisme,
On ne vit que fripons, que fourbes, que menteurs,
Que Ministres trompés & Ministres trompeurs;
On proscrivit l'honneur par ces fausses maximes,
Et l'art de gouverner fut l'école des crimes;
Cette corruption qui l'infecte soudain,
Rend Damon soupçonneux, double, dur, inhumain.
Yvre de son pouvoir & plein de son systême,
Il ne voit, ne connaît & n'aime que lui-même.
Ce n'est plus ce Berger qui modéré, content,
Qu'un sort doux, mais uni, rendait compatissant;
C'est un Riche écrasé du poids de sa richesse,
Qui porte au fond du cœur le dégoût, la tristesse:
Il aime son aisance, il n'a que des travaux,
Il cherche des amis, il trouve des rivaux;
Il doit de l'avenir deviner le mystere,
L'événement douteux lui devient-il contraire?
Le public prévenu contre l'Infortuné
Par un arrêt cruel l'a soudain condamné.
Tandis qu'il se consume à supporter ses peines,
Le tems qui détruit tout déjà glace ses veines.

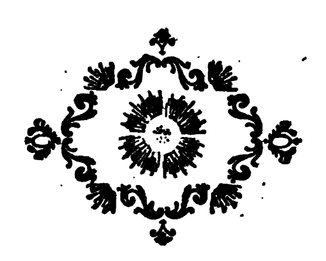
Comme l'on voit souvent de jeunes libertins
Aux bachiques excès consacrant leurs festins,
Quand un sommeil heureux a cuvé leur yvresse,
Récouvrer au réveil l'esprit & la sagesse;
Ainsi de son erreur rejettant le poison,
Damon retrouve enfin sa premiere raison,
Il maudit l'intérêt, la gloire & sa folie,
Et reprend ses moutons & sa premiere vie.
Philis à son retour, la constante Philis,
Embrassant son amant vit ses vœux accomplis:
Damon jouït en paix d'une heureuse vieillesse,
Et goûta des plaisirs que donne la sagesse.

Heureux qui du bon sens pratiquant les leçons,
N'abandonna jamais Philis & ses moutons!
Les frivoles faveurs que fait la Renommée
Sont quelques grains d'encens qui s'en vont en fumée;
Un corps sain, des amis, l'aisance, un peu d'amour,
Sont les uniques biens du terrestre sejour;
Ils sont autour de vous, mais semblable à Tantale,
L'onde en vain se présente à sa levre fatale,
Le vrai bonheur est fait pour les cœurs vertueux.

Allez donc maintenant, *Avare*, *Ambitieux*,
Follement vous bouffir de pompeuses chimeres;
Nos fortunes, Mortels, ne sont que passageres.
Tel possede aujourd'hui de superbes jardins,
Qui seront dès ce soir peut-être en d'autres mains.
Ces biens nous sont prêtés, rien n'est sûr, tout varie,
Et le monde pour nous n'est qu'une hôtellerie?

Le tems emporte tout, les Maîtres, les Sujets;
Pour des momens si courts pourquoi ces longs projets?
Pourquoi sans profiter des biens qu'on nous destine,
Nourrir en notre esprit une guerre intestine?
Ah! malheur à ce prix à qui veut s'élever!

Mais par tout ce discours qu'ai-je voulu prouver?
Que sur la mer du monde un Pilote bien sage
Doit préférer le port aux risques du naufrage.



EPITRE IV.

A ROTTEMBOURG.

Sur les Voyages.

J'En conviens, Rottembourg, quoique l'on en-
présume,
L'homme est un animal guidé par la coutume;
D'aveugles préjugés son esprit gouverné,
Est par un vieil usage aux abus enchaîné;
L'immortelle sottise allant de race en race,
Maîtrisera toujours la faible populace;
Le siecle la transmet aux siecles à venir,
Tout sot est son sujet né pour la soutenir,
Il pratique avec soin son ridicule Code.

Je ne vous peindrai point les travers de la mode,
Le bizarre pouvoir de ses frivoles droits,
Les fantasques décrets, ses tyranniques loix,
Ses caprices, ses goûts, son audace effrontée,
Ses changemens subits qui la font un Protée;
Je compterais plutôt les roses du Printems
Les épis de l'Eté, les grapes des sarmens,
Et de l'Hiver glacé.... Mais sans ce préambule,
Un exemple au grand jour mettra ce ridicule.

Remarquez, Rottembourg, que de peres chez nous,
Malgré leurs cheveux gris n'en étant que plus fous,
Pré-

Prévenus pour un fils que leur amour protege,
Lui font courir l'Europe au sortir du College;
Lors même que ce fils est dépourvu de sens,
Pleins de leurs préjugés, ces obstinés parens
Osent nous soutenir qu'ainsi le veut l'usage,
Et qu'ils ont décidé que leur cher fils voyage;
C'est un remede sûr & dès long-tems prescrit,
Qui guérit la cervelle & donne de l'esprit.

Qu'un Dieu fléau des sots puisse un jour les confondre!
L'air qu'on prend à Paris, ou qu'on respire à Londres,
Raffinerait-il plus que celui de Berlin,
Les fibres engourdis d'un cerveau né mal sain?
L'esprit est inhérent & propre à la personne,
Le climat n'y fait rien, la nature le donne;
Un organe bouché ne se formerait pas
Dans les serres où l'art mûrit les ananas.

Ah! verrai-je toujours l'Allemand imbécile
De ses opinions esclave trop docile,
Penser & raisonner si ridiculement?

Un jour je m'emportai & leur dis brusquement
„ Avez-vous résolu dans votre frénésie
„ De vous deshonorer vous & votre patrie,
„ En promenant par-tout, sans valable raison,
„ L'opprobre de la Prusse & de votre maison?
„ Et que diront de nous les nations polies?
„ Certes leur vanité rira de nos folies,

„ En voyant arriver ce vol de nos badauts,
„ Ils nous traiteront tous de Huns, de Visigots;
„ Je crois voir des Français qui secouant la tête
„ Diront avec dédain : ah ! que ce peuple est bête !
„ L'esprit est concentré chez les Parisiens,
„ Protégeons par pitié ces pauvres Prussiens.

Ainsi je leur parlai, les raillant sans scrupule,
Des plus fortes couleurs peignant leur ridicule;
De leur opinion rien ne les fit changer,
Et l'Univers entier en dût-il enrager,
Les nations verront promener par le monde
Ce fils où tout l'espoir de leur maison se fonde.

Soit, qu'il voyage donc, s'il le faut aujourd'hui,
Je l'attens de pied ferme à son retour chez lui:
Que sait-il ? qu'a-t-il vu pendant sa longue abscence ?
A-t-il l'esprit de *Stil* ? en a-t il la prudence ?
Point du tout, remarquez son plumet incarnat,
De stupide qu'il fut il est devenu fat;
Et jouant l'étourdi sans pouvoir jamais l'être,
C'est un lourdaut badin qui fait le petit maître.

Chrysippe, dites vous, est un homme prudent,
Son fils qui doit partir a l'esprit transcendant,
Son école est le monde, & son pere qui l'aime,
Assuré de ses mœurs l'abandonne à lui-même;
Avec son esprit vif joint à tant de talens,
Il ne fréquentera que les honnêtes gens.

Et

Et les bonnes maisons.... dites les dangereuses ;
Chez l'Abbesse *Paris* & ses Religieuses,
Votre phénix de fils décemment introduit,
De son zele dans peu recueillera le fruit ;
Au pieux exercice ardemment Catholique,
Il en emportera Dieu sait quelle relique ;
Qui macérant sa chair, lui fera ressentir
D'un plaisir passager le cuisant repentir.

S'il passe chez l'Anglais, citoyen de taverne,
Impudent, crapuleux, ce Cynique moderne
Prendra tous les défauts de cette nation,
Bizarre & singulier par affectation,
Il fera vanité d'étaler sa folie ;
Dieu vous garde sur-tout pour comble de manie,
Qu'il ne s'avise un jour d'avoir le splin par goût,
Et poussant l'Anglicisme insensément à bout,
Pour marque des progrés qu'il fit dans son voyage,
Il ne se pende un jour à la fleur de son âge.

Si Paris le retient dans un Hôtel garni,
Voyez son char superbe artistement verni,
Ses laquais chamarrés, ses festins, sa dépense,
Au Cours, à l'Opéra sa folle extravagance,
Et pour prix de ses soins son bien en moins d'un an
Fricassé par Manon, perdu dans un brelan ;
Après tant de plaisirs, tant de galanterie,
Qu'ira-t-il faire enfin dans sa triste patrie ?

Ce Seigneur opulent qui prodiguait son bien,
Puni de ses excès doit par-tout & n'a rien,

Et pour lui la fortune ayant tourné sa roue,
Sans laquais, sans carosse il trotte dans la boue;
Ses créanciers brutaux par un arrêt fatal
L'enverront dès demain crever à l'Hôpital.

Mais Posthume, dit-on, doit vous charmer sans doute,
Ce pere prévoyant choisit une autre route:
Son fils doit voyager en sage citoyen,
Il a pour conducteur un Théologien;
Cet austere Mentor guidant ce Télémaque
Saura le ramener innocent vers Ithaque,
Et des séductions garantissant son cœur....

Suffit, je vous entens, ce dévot Gouverneur
Brutalement savant, sans monde, sans manieres,
Déplacé dans le siecle & manquant de lumieres,
Aurait besoin lui-même afin qu'on le souffrit,
D'un maître qui daignât raboter son esprit.

Que peut-il résulter de ce choix ridicule?
Le pupile encloîtré tenu sous la férule
Par ce cuistre ombrageux de ce dépôt jaloux
Gardé dans sa maison sous de doubles verroux,
De prisons en prisons voyageant par le monde,
De l'Univers entier pourrait faire la ronde,
Il verrait tout au plus les dehors des Cités,
Des enseignes, des murs & des antiquités,
Il n'aura fréquenté, grace au cuistre incommode,
Qu'un nombre d'artisans ministres de la mode,

Et si son plat dévot n'en est point allarmé,
Il verra de ballets un maître renommé,
Qui jusqu'à l'entrechat portant sa connaissance,
Fera couler ses pas au gré de la cadence;
Le beau monde sur-tout qu'on recherche avec soin
Sera fui du bourru qui ne le connaît point,
Qui prend Londre & Paris pour des lieux exécrables
Où le Ciel doit lancer ses foudres redoutables.

Posthume, je vous plains, il valait mieux, je crois,
Elever votre fils sous vos séveres loix;
Voyez comme il paraît sombre, craintif, sauvage,
La honte & l'embarras se lit sur son visage,
Viendrait-il de Paris cet asyle des jeux?
Non, vous m'en imposez, ce fils sort des Chartreux.
Ah l'utile projet! Ah la belle dépense!
Pour le tenir reclus, qu'alla-t-il faire en France?
Que sait-il? qu'a-t-il vu? qu'en fit son Directeur?

Mais voyez ses habits, ils sont du bon Tailleur,
De ses cheveux tappés l'élégante frisure
D'un toupet arrangé releve la parure;
Il met du grand *Passot* le génie aux abois,
Ses manchettes d'un pied débordent ses longs doigts.

Eh! quoi pour s'ajuster fit-il ce long voyage?
Qu'on aurait épargné de longueur & d'ouvrage,
Si l'on eût fait venir par le plus court chemin
Cordonnier & Friseur & Tailleur à Berlin!

Un jour leur eût suffit pour orner sa figure;
Croyez vous que ce fils pourra par sa parure,
Malgré son esprit sec & son cerveau perclus,
Nous faire illusion sur son peu de vertus?

Interrogeons pourtant quelques-uns de ces peres,
De leurs desseins secrets pénétrons les mysteres,
Ils ont sans doute un but, & ces sages parens
Auront pensé sur-tout au bien de leurs enfans.
Dites, lorsque vos fils de leurs coûteux voyages
Reviendront étrangers par l'air & les usages,
Qu'ils seront plus Français, plus Anglais que Germains;
Quels utiles emplois leur préparent vos soins?
S'il faut juger des faits par notre expérience,
Le hazard en décide & non votre prudence.

Je vois vos voyageurs s'empresser chaque jour;
L'un Juge postulant se présente à la Cour,
Il a pris ses degrès & soutenu ses theses
A l'Université des coulisses Françaises;
De crainte que Cujas ne gâtât son cerveau,
Il ne lut que Mouhi, Moncrif & Marivaux;
Il n'est aucun discours que son esprit fertile
N'embellisse d'un trait cité d'un Vaudeville.
O le Juge excellent! Heureux sont les plaideurs
Dont le sort dépendra de pareils Rapporteurs!

Le flasque Dameret, fils chéri de sa mere,
Jeune athlete énervé des combats de Cythere,

De-

Desire de couvrir ses membres délicats
Du fer & de l'acier dont s'arment les soldats;
Il n'a jamais connu Vauban, Folard, Feuquiere;
Mais l'art d'aimer d'Ovide est son cours militaire.

Cet autre à son retour va se mettre à l'écart,
Imite ses aïeux & se fait campagnard;
C'était bien employé d'aller en Angleterre,
Pour s'enterrer tout vif dans le fond d'une terre.

Voilà comme ces fous ont usé de leur tems;
Mais que dirai-je enfin de tant de jeunes gens
Errans comme ce Juif qu'on dit courir le monde,
Qui livrés aux travers dont leur esprit abonde,
Prirent en voyageant un goût si vagebond,
Que ne pouvant depuis rester à la maison,
Se dévouant par choix aux grandes avantures,
Finirent en frippons tout chargés d'impostures?

L'Allemagne féconde en plats originaux,
En compte chez les grands des plus fous, des plus sots,
Leur impuissant orgueil plein de la Cour de France,
Imite les Louis par leur magnificence,
Des Princes dont l'Etat contient six mille arpens,
Réduisent en jardins la moitié de leurs champs,
Et pour avoir chez eux Marly, Meudon, Versailles,
Oppressent leurs sujets gémissans sous les tailles,
Dans leurs vastes palais on chercherait un jour,
Avant que d'y trouver le Prince avec sa Cour.

Dix hourets font leur meute & cent gueux leur armée ;
Ils sont nourris d'encens, ils vivent de fumée,
C'est le faste des Rois gravé dans leurs cerveaux
Qui hâte leur ruine au fond de leurs châteaux.
Hélas! pour gouverner leurs petites Provinces,
Fallait-il voyager & voir tant d'autres Princes
Enfler leur vanité, se rendre malheureux?
Qu'on eût fait sagement de les garder chez eux!

Ces exemples récens ne corrigent personne,
La coutume se suit, soit mauvaise, soit bonne,
L'homme est imitateur sans penser, sans juger,
Comme il voit qu'on voyage, il s'en va voyager.

Une meute dépeint les gens de cette classe,
Elle suit Farfillau qui la mene & qui chasse,
S'il aboie, aussi-tôt tout aboie après lui,
Sans connaître le cerf qui devant elle fuit,
Sans savoir où ce chien par sa course les mene,
En jappant après lui ne le suivent qu'à peine.

Nos gothiques Aïeux dans leur grossiéreté,
Ignoraient les douceurs de la société;
Les Arts qui fleurissaient en France, en Italie,
N'avaient point réchauffé la froide Germanie;
De la Seine & du Tibre ils décoraient les bords,
Le besoin demandait qu'on voyageât alors:
L'Allemagne depuis quittant sa barbarie,
Par les Arts à son tour à la fin fut polie;
L'urbanité Romaine orna toutes les Cours,
Mais sans autre dessein on voyagea toujours;

Cet abus en croissant allant à la sottise,
Infecta nos vertus des mœurs de la Tamise.

Mais malgré la coutume & tous ses sectateurs,
Il est des gens sensés au dessus des erreurs,
Qui présageant de loin & calculant d'avance,
Pesent leurs actions au poids de la prudence.

Oui, Varus a raison, il prétend que son fils
Augmente ses talens par des talens acquis,
Et des pays lointains rapporte en sa patrie,
De la capacité, du goût, de l'industrie,
Afin que plus utile à soi-même, à l'Etat,
Dans l'emploi qui l'attend il serve avec éclat.

C'est ainsi que l'on voit sur des troncs ordinaires
Enter soigneusement des branches étrangeres,
Pour recueillir un fruit plus doux, plus excellent.

Ainsi l'heureux Jason revint en Conquérant
Rapporter la toison dans Argos sa patrie,
Il faut au Voyageur un but & du génie.

Tandis que dans mes vers je vous tiens ce discours
Je vois de chez Vincent partir de jeunes ours;
Coutume, opinion, vous gouvernez le monde,
Le sage vainement vous attaque & vous fronde.
Il n'est que trop certain, les écarts des aïeux
N'ont jamais corrigé leurs indiscrets neveux.
J'abandonne le monde en proie à sa bétise,
Maudit soit qui prétend réformer sa sottise.

Qu'on

Qu'on s'abandonne au mal, qu'on s'abandonne au
bien,
Voyage qui voudra, je n'en dirai plus rien.

Qu'on ſuive votre exemple, on aura mon ſuffrage;
Je condamne l'abus en approuvant l'uſage;
Si tous nos jeunes gens profitaient comme vous,
Je voudrais, ROTTEMBOURG, qu'ils voyageaſſent tous.

EPITRE V.

A D'ARGENS.

Sur la faibleſſe de l'Eſprit humain.

OUI, je doute avec vous, j'adopte cher d'ARGENS,
La raiſon qui retient votre eſprit en ſuſpens,
Qui loin de décider légérement des choſes,
Vous fait modeſtement examiner les cauſes;
Vous connaiſſez l'erreur de nos opinions,
L'aveuglement honteux des ſuperſtitions:
Je vois entre les mains d'un Philoſophe libre,
Sa balance en flottant reſpecter l'équilibre.

Satisfait de douter, mais craignant d'affirmer,
Les Fureurs des partis n'ont pu vous animer,
Fier & préſomptueux dans ma tendre jeuneſſe
J'aimais à décider, c'était une faibleſſe;
Dans un âge plus mûr j'ai connu mes erreurs,
Mon ignorance extrême & l'orgueil des Docteurs.

En

En ſonge je volais aux pleines immortelles;
Ouvrant les yeux j'ai vu que je n'avais point d'ailes,
Je ſus me défier d'un eſprit inventif,
Curieux mais léger, promt mais ſpéculatif,
Qui créant des erreurs, adorait ſon ouvrage.

Il me ſemble, D'ARGENS, tout étant pour l'uſage,
Que nous avons reçu certain degré d'eſprit,
Qui bien que limité pour nos beſoins ſuffit.
Cet eſprit fut pour nous un préſent néceſſaire,
Et le Ciel le devait à l'humaine miſere;
Inférieur en force à tous les animaux,
L'homme aurait ſuccombé ſous le nombre des maux;
Imbécile en naiſſant, expoſé ſans défenſe,
La mort l'eût moiſſonné dès ſa plus tendre enfance:
Un tiſſu délié, de fragiles reſſorts
Artiſtement unis compoſent notre corps;
Contre les aquilons & la biſe perçante,
Rien ne nous garantit qu'une peau tranſparente;
Il fallait en tout tems combattre les ſaiſons,
Tondre, filer, ourdir & tramer les toiſons,
Charpenter dans les bois, creuſer dans les carrieres,
Et ſur des chars tremblans mener de lourdes pierres.

Mais ſur tout autre ſoin il fallait ſe nourrir,
Expliquer ſes beſoins, s'aider, ſe ſecourir,
Par des ſons variés interpretes de l'ame,
Du feu qui la nourrit communiquer la flamme,
Pour notre ſûreté créer des Arts nouveaux,
Rendre le fer tranchant, domter les animaux;

Ain-

Ainsi sur nos dangers la nature attendrie,
A la faiblesse humaine accorda l'industrie.
Mais lorsque notre orgueil sur le bon sens prévaut,
Que notre esprit trop vain veut s'élever trop haut,
Que l'homme veut percer de ses yeux téméraires
La nuit dont la nature a voilé ses mystères,
Son audace frivole, au lieu d'embrasser tout,
De son étroite sphere apprend à voir le bout.
Non, l'esprit hors de sens n'a plus d'intelligence,
Nos organes grossiers font toute sa puissance,
Notre raison sans eux comme un esquif léger,
Sans boussole & sans mâts flotte au gré de la mer;
Jouet des aquilons, perdant le port de vue,
Elle échoue aux écueils d'une terre inconnue;
A des absurdités tout système conduit,
En évitant Scylla, Charybde m'engloutit.

Serait-ce donc à l'homme à décider en maître
Sur tant de profondeur qu'il ne sauroit connaître?

Par le rapport des sens & leurs illusions
Il reçoit des objets quelques impressions;
A l'entendre on dirait que le maître du monde,
Quand il forma les Cieux, quand il abaissa l'onde,
Daigna le consulter sur ses profonds desseins,
Qui reglent la nature & fixent les destins;
Et l'orgueilleuse Athene & la savante Rome
Définissaient les Dieux lorsqu'ils ignoraient l'homme.

Est-ce à toi, vil mortel, à l'esprit limité,
D'asservir sous tes loix l'immense éternité?

Par-

Parle, insecte orgueilleux, qui régis l'empyrée,
Voi l'abîme des tems & ta courte durée:
Aurais-tu précédé ces siecles si nombreux?
Toi qui ne vis qu'un jour, qui t'engloutis dans eux,
Ton œil qui peut à peine endurer la lumiere,
Prétend percer des Cieux la brillante carriere?

Plutôt des humbles champs où s'éleve Berlin,
L'on pourroit découvrir le superbe Apennin,
Que de connaître à fond tous les premiers principes,
Et pour les deviner fussions-nous tous Oedipes,
De cent difficultés cet énigme muni,
En petit comme en grand présente l'infini.

Demande à ce Docteur ce qu'est la cohérence
S'il connoît la matiere & sa pure substance?
Il avouera que non, mais sans cesse il écrit
En mots alambiqués un roman sur l'esprit;
Par un obscur jargon il veut expliquer l'ame,
C'est un souffle, une essence, une divine flamme;
Il invente des mots au lieu de définir,
Et se perd dans sa route au lieu de l'applanir.
Sur des sujets abstraits sa raison trop stérile,
Voulant être profonde est tout au plus subtile.
Sait-il donc s'il est libre, ou si sa volonté
Obéït en esclave à la fatalité?
Il ne se connoît pas, mais son esprit devine
Que ce vaste Univers n'eut jamais d'origine,
Ou prétend expliquer comment Dieu par trois mots
Tira l'ordre du sein de l'antique chaos;

Et

Et ce juge éclairé décidant ſans connaître,
Dira comme de rien ſe peut former un être?
Sait-il ce qu'eſt le vuide? A-t-il pu concevoir
Comment tout étant plein, tout a pu ſe mouvoir?

Laiſſons à cet Anglais digne de notre eſtime,
L'honneur d'avoir trouvé par un calcul ſublime
Les effets merveilleux nés de l'attraction;
Qu'il daigne m'expliquer ce qu'eſt l'impulſion,
Et quel eſt ce pouvoir dont l'effet peut produire
Qu'un corps peſant ſur l'autre également l'attire?
Le grand Newton l'ignore & ſon art n'en dit rien.
Qui pouſſera plus loin ſon calcul que le ſien?
Dans une région de ténebres couverte,
Qui de ces grands ſecrets fera la découverte,
Si cet eſprit puiſſant fait pour y réuſſir,
Malgré tous ſes efforts n'a pu les éclaircir?

Lorſqu'un enfant d'Euclide avec exactitude
Veut marquer ſur un plan les lieux, leur latitude,
Niveler des valons ou meſurer des champs,
Il éprouve d'abord ſes divers inſtrumens,
Son opération dépend de leur juſteſſe.

Cet uſage en effet eſt rempli de ſageſſe,
Si l'on veut raiſonner n'eſt-il pas de ſaiſon
De connaître avant tout quelle eſt notre raiſon?
Mais l'homme qui s'ignore, au haſard s'abandonne,
Il rejette, il approuve, il décide, il ordonne,

Reſ-

Resserré dans lui-même un desir curieux
Egare sa pensée & la perd dans les Cieux.
Sait-il si la raison est frivole ou solide?
Si son esprit ardent peut se tenir en bride?
Ou si malgré ce frein par des écarts fréquens,
L'imagination emporte le bon sens?
Mais l'orgueil dans son cœur respecte sa folie,
Il craint un examen qui toujours l'humilie.

On dirait en effet que notre esprit trompeur
Froid pour la vérité s'échauffe pour l'erreur,
Dans cent absurdités sa faiblesse nous plonge,
Du brillant merveilleux le séduisant mensonge,
S'imprimant dans l'esprit avec facilité,
Nourrit de fictions notre crédulité.

Il est comme un miroir dont la glace infidele,
Loin de peindre à nos yeux une image réelle,
Des rayons qu'il reçoit confondant les clartés,
Défigure les traits qui lui sont présentés.

L'homme ne connaît pas jusqu'où va sa faiblesse,
Au sein de la folie il vante sa sagesse;
Enyvré d'amour propre il chérit ses talens,
Et de sa propre main se parfume d'encens.

Ce n'est pas sans raison que mon chagrin l'accuse,
Du matin jusqu'au soir voyez comme il s'abuse;
Qu'un Adepte paraisse & promette son or,
Cent dupes du grand œuvre en attendront leur sort;
Leur

Leur erreur ne voit pas du gain trop animée,
Que leur bien au creuſet ſe diſſipe en fumée.
Qu'un Aſtrologue vienne, & liſant dans les Cieux,
Annonce par ſon art un avenir fâcheux,
Le peuple plein d'effroi, rêveur & taciturne,
Tremble pour les malheurs que lui prédit Saturne,
Et croit pour avertir des grands événemens
Que Dieu daigne troubler l'ordre des élémens.
Quoi! ces aſtres muets ſont-ils donc des Prophetes?
Quoi! tout eſt-il perdu quand on voit des Cometes?

J'en ſais dont les cerveaux ſont vivement frappés
D'eſprits & de vampirs autour d'eux attroupés;
Les ombres dans la nuit leur ſemblent des fantômes,
Sans ceſſe en frénéſie ils en ont les ſymptômes,
Et toujours allarmés de ſpectres effrayans,
Ils accuſent les morts des crimes des vivans.

Les ſuperſtitieux encor plus ridicules,
Sur les abſurdités n'ont jamais de ſcrupules;
Combien n'a-t-on pas vu d'habiles impoſteurs
Du ſtupide public cimenter les erreurs?
Sous des mots captieux proférer des oracles?
Par des preſtiges vains fabriquer des miracles?

Raſſemblons tous les tems, voyons tous les pays
De Lisbonne à Pékin, d'Archangel à Memphis,
S'en trouve-t-il un ſeul, je conſens qu'on le nomme,
Dont le culte inſenſé n'ait pas dégrade l'homme?

Oui,

Oui, l'homme de tout tems fut le jouet honteux
Des grossieres erreurs des Prêtres frauduleux,
Il a tout adoré jusqu'à la plante vile (c),
L'encens fuma jadis devant le Crocodile.
O comble de forfaits! nos antiques Germains
Prodiguaient leur encens à des Dieux inhumains,
L'erreur leur immolait pour appaiser leurs haines
Sur des autels sanglans des victimes humaines.

Du moins le monde en paix suivant ses visions,
N'avoit point combattu pour ses opinions,
Mais depuis les Chrétiens dans leur sang se plongerent,
Pour des dogmes nouveaux par fureur s'égorgerent;
Défenseurs d'une Foi qu'ils ne comprenaient pas,
Ces dévots assassins se portaient le trépas,
Et le monde changea pour des erreurs nouvelles
Ses antiques erreurs sans rien gagner par elles;
Tant dans l'aveuglement le vulgaire plongé
Ou doute par faiblesse ou croit par préjugé!

Mais que devient au fond cette raison si vaine,
Reine des animaux qui fait tant la hautaine?
Je n'y vois que faiblesse & qu'imbécilité,
Le bon sens est captif de la crédulité;
Une erreur singuliere est sûre de séduire,
Folard à saint Médard a pu nous en instruire,
Le bon sens est voisin du transport insensé,
L'entre-deux par malheur est bien peu nuancé;
Oui, l'ame la plus forte est pleine de faiblesse,
Ce n'est qu'un bon esprit qui voit sa petitesse.

Les

(c) *L'Oignon.*

Les hommes doivent tout aux organes des ſens,
Leur miniſtere inſtruit leurs eſprits impuiſſans,
Par eux en combinant s'acquiert l'expérience,
C'eſt le ſeul point d'appui de leur intelligence;
Mais ne jugeant de tout que par comparaiſon,
Dès qu'ils ſortent des ſens ils perdent leur raiſon;
De leur eſprit borné la petite étendue
Ne peut ſaiſir ni rendre une choſe inconnue;
De tant de mots nouveaux les ſons articulés
Enveloppent des riens en termes empoulés.

De ce vaſte Univers atome imperceptible,
Crois-tu que l'infini devait t'être acceſſible?
Dans tes projets hautains il n'eſt point de milieu,
Tes deſtins ſont d'un homme & tes vœux ſont d'un
Dieu.

Tandis que l'Aigle atteint le ſéjour du tonnerre,
La timide Progné vole en raſant la terre;
Ni trop haut, ni trop bas prenons un vol moyen,
La prudence le régle & lui ſert de ſoutien.
Non, ne condamnons point cet amour des ſciences
Qui remplit notre eſprit d'utiles connoiſſances;
Qu'un ſage ſoit ſavant; mais loin de s'entêter,
Qu'apprenant à connaître il apprenne à douter,
Et que de ſa raiſon gouvernant la faibleſſe,
Dans ſon propre néant il puiſe la ſageſſe.
Un peu d'or pour un pauvre eſt un immenſe bien,
C'eſt apprendre beaucoup de voir qu'on ne ſait rien.
De tous les animaux que l'Univers enferme,
Chaque eſpece a ſes loix, ſes limites, ſon terme;

La

La Nature fixa par ses arrangemens,
Leurs domaines bornés à certains élémens.
L'homme est ainsi qu'Antée illustré par la fable,
Sur terre ce géant fut toujours indomtable,
Mais par Hercule un jour dans les airs élevé,
Perdant son élément il périt étouffé.
Il faut, sage d'ARGENS, s'enfermer dans sa sphere:
Qui pourrait respirer hors de son atmosphere,
Dans l'orbe de Mercure ou bien de Jupiter?
Le paon périt sous l'eau, le dauphin meurt en l'air.

De même notre esprit sans tenter l'impossible,
Ne doit jamais sortir hors du monde sensible;
C'est l'orgueil en un mot qu'il nous faut étouffer,
L'homme est fait pour agir, non pour philosopher.
Nos organes, D'ARGENS, seraient d'autre fabrique,
Si l'homme eût été fait pour la Métaphysique,
Notre esprit dégagé des terrestres liens,
Pourrait en s'élevant aux champs aériens
Y voir ce qu'il suppose & tout ce qu'il ignore,
Ces esprits immortels, ce Dieu que l'on adore;
Nos yeux seraient perçans, nos desirs satisfaits,
On n'auroit plus besoin du microscope anglais,
Point de problême alors, tout serait axiome,
On pourrait disséquer la monade & l'atome,
Et prenant la Nature à l'instant que tout naît,
Décomposer chaque être & savoir ce qu'il est.

L'Eternel nous cacha ces objets des Sciences,
Il nous rendit heureux sans tant de connaissances;

Ployons modeſtement nos vœux à ſes arrêts,
Du lot qui nous échut ſoyons tous ſatisfaits,
Qu'à notre eſprit débile & prudemment timide
La modération ſerve toujours de guide;
Ce fut dans ſon école où fleurit autrefois
Ce Philoſophe Grec (*d*) dont nous ſuivons les loix;
Ce ſage de l'erreur craignant le bras magique,
Contr'elle ſe couvrit de l'égide ſceptique;
De notre faible eſprit il connaiſſait l'orgueil,
Et d'un ſyſtême adroit le dangereux écueil.

Cicéron ſon diſciple au fond de l'Auſonie,
Tranſporta ſon école & ſon Académie;
Philoſophe prudent, généreux Sénateur,
Pere de la Patrie & fléau de l'erreur.

O ſage *Cicéron*, préſidez à ma verve,
Soyez mon Uranie & ſoyez ma Minerve,
Vous de qui l'éloquence en plein Barreau domta
Le rapace Verrès, l'affreux Catilina;
Qui retiré depuis dans les champs de Tuſcule
Apprîtes à douter au monde trop crédule,
Et peignant la vertu dans toute ſa beauté,
Montrâtes le chemin de la félicité.

Oui, laiſſons dans les cieux la ſcience ſublime,
Travaillons dans le monde à détruire le crime;
Que ſert-il après tout à l'eſprit curieux
De deſcendre aux enfers, d'eſcalader les cieux?

Loin

(*d*) *Carnéade.*

Loin de nous égarer dans ce sombre dédale,
Appliquons notre esprit à l'utile Morale;
C'est elle qui sondant tous les replis des cœurs,
Sans fard ose aux mortels reprocher leurs noirceurs,
Dévoiler leurs défauts, attaquer leurs caprices,
Distinguer hardiment leurs vertus & leurs vices,
Domter des passions tous les transports outrés,
Changer des furieux en humains modérés,
Nous apprendre à connaître au fond ce que nous
sommes;
Et rabaisser les Rois jusqu'au niveau des hommes.
C'est elle qui nous fait triompher des revers.

O céleste Morale, épurez tous mes vers,
Accordez Epicure avec l'âpre Stoïque,
Rendez l'un plus nerveux, l'autre moins tyrannique,
Préparez le chemin qui mene à la vertu,
Plus on l'adoucira, plus il sera battu.

Tant que la destinée & la vicissitude
Prolongeront mes jours, j'en ferai mon étude,
Et sans perdre à connaître un tems fait pour jouir,
Descartes ni Leibnitz ne pourront m'éblouir?



ÉPITRE VI.

AU COMTE GOTTER.

Combien de travaux il faut pour satisfaire des Epicuriens.

O Comte fortuné, qui dans l'indépendance
Jouïssez en repos des fruits de l'opulence,
Fils chéri de Bacchus & de la volupté,
Nourri dans le berceau de la prospérité;
L'instinct vaut à vos yeux toute philosophie,
Vous mettez à profit les douceurs de la vie;
Dans les bras des plaisirs sans vous charger de soins,
Vous laissez aux mortels pour vos nombreux besoins
Epuiser leurs talens, les arts & l'industrie.

Dans la pourpre des Rois votre grandeur nourrie
Ignore les détails qui vous rendent heureux;
Si vous y descendez, c'est d'un air dédaigneux,
Ou c'est pour mépriser un ouvrier vulgaire,
De vos différens goûts esclave mercénaire;
Vous prétendez sans peine avoir tous les plaisirs,
Ordonner & d'abord contenter vos desirs:
Trop promptement lassé par un luxe ordinaire,
Il vous faut du nouveau dont l'attrait vous fait plaire,
Par des raffinemens ressusciter vos goûts,
Recourir à la mode, invention des fous.

Quel

Quel terrible embarras de ſervir votre table!
Souvent votre *Joyard* veut ſe donner au Diable,
Pour inventer des mets dignes dons de Comus,
Sous leurs déguiſemens à peine encor connus;
Et vous n'appercevez ſous tant de maſcarades
Que pâtés, hachis fins, farces & marinades,
Vous ne connaiſſez plus la chair qui vous nourrit
Satisfait d'aſſouvir votre avide appétit;
Mais promptement puni d'un excès qui vous flatte,
Il faut avoir recours aux enfans d'Hippocrate
Et réduire à la caſſe, à la manne, au ſéné
D'un appétit glouton le goût déſordonné.

Tels ſont tous ces repas goûtés dans l'indolence,
Où l'ennui compagnon de la magnificence,
Souvent jette au haſard ſes languiſſans pavots,
Fait bailler l'enjouement & glace les bons mots.

Tandis que les feſtins, le luxe & la pareſſe
De vos ſens émouſſés ſéduiſent la molleſſe;
Qu'il en coûte aux humains pour contenter vos goûts!
Que de bras occupés à travailler pour vous!
Regardez ce ſpectacle & ſouffrez que ma Muſe
De leurs nombreux travaux un moment vous amuſe,
Ces objets ne ſont bas que pour des ignorans.

Cet immenſe Univers, ces divers élémens
Fourniſſent vos repas, la féconde Nature
Réſerve ſes faveurs aux enfans d'Epicure;
Nos ruiſſeaux, nos étangs vous donnent leurs poiſſons;
L'air donne ſes oiſeaux, la terre ſes moiſſons,

Dont les flots de rubis colorent votre verre ;
Et ce brillant cristal que vous jettez par terre,
Ce vase transparent que vous n'estimez plus
Dans les bruyans transports des plaisirs de Bacchus,
Vous le devez encore à l'industrie humaine.

La cendre, la fougere & le sable d'arene
Préparés par les mains d'un habile artisan,
Changent de forme & d'être en un brasier ardent ;
Leur composition de dure & de solide,
Par la vertu du feu soudain devient fluide,
L'ouvrier en soufflant par un tube de fer
Dilate cette masse & la gonfle par l'air ;
Souple au gré du ciseau dont elle est arrondie,
Elle devient cristal dès qu'elle est refroidie,
Et permet aux rayons d'oser la traverser.

Ainsi s'est fait ce verre où l'on vous voit verser
Cette boisson des Dieux, cette liqueur riante,
Qui vous fait savourer sa mousse pétillante.

Avec plus d'art encor se font ces grands trumeaux
Dont la glace polie, égale & sans défauts,
Vous rend exactement comme un portrait fidele
Les différens objets qui sont vis-à-vis d'elle.
C'est-là tous les matins après votre réveil,
Sur le choix des atours que vous prenez conseil ;
Ce miroir toujours vrai regle votre parure,
Il vous fait arranger la fausse chevelure
Qu'on emprunta d'autrui, qu'on boucla tout exprès,
Pour que votre front chauve eût de nouveaux attraits.

Et

Et cet habit ſuperbe avorton de la mode,
Qui plus il paraît beau, plus il eſt incommode,
Vous dérobe ſous l'or le drap & ſa couleur,
Savez-vous qui l'a fait? Ce n'eſt pas le Tailleur,
Qui toiſant votre corps ſur ſon moule façonne
Le drap auné, coupé, recouſu qu'il galonne.

Examinez ces champs, ces boſquets, ces vallons:
Voyez-vous ce Berger qui conduit ſes moutons?
Il les tond deux fois l'an, leur utile dépouille
Se convertit en fil paſſant ſur la quenouille;
Pour en faire une étoffe on monte des métiers,
Minerve dans cet art forma les ouvriers;
Que d'hommes occupés, & que de mains adroites
Sur la trame avec bruit font rouler les navettes!
Un nouvel Univers nous fournit la couleur
Qui fait perdre à ce drap ſa mal propre blancheur,
Des couleurs de l'Iris on a l'art de le teindre,
Pour lui donner du luſtre on employe un cylindre,
Qui de ſon poids égal en roulant l'applatit;
Par ces travaux s'eſt fait le drap qui vous vêtit.

O triomphe de l'art & de l'adreſſe humaine!
Ces tableaux ſont tiſſus d'or, de ſoie & de laine,
Un eleve d'Appelle en donna le deſſein,
Correge & Raphaël conduiſirent ſa main;
Ces contours, ces couleurs animent la teinture,
La haute-liſſe exacte égale la peinture,
Oui, *Mercier* (*e*) ton aiguille à l'aide du fuſeau,
Peut concourir au prix qu'on deſtine au pinceau;

Tout

(*e*) *Le premier qui ait fait des tapiſſeries à Berlin.*

Tout personnage a vie, il agit, il s'élance
Le lointain fuit des yeux aidé par la nuance;
Ces ouvrages parfaits poussés au clair obscur
Couvrent dans les palais na nudité du mur;
Vos yeux pour leurs beautés sont pleines d'indifférence
A quoi servent ses biens sans goût, sans connaissance?
Il faut avoir sur eux quelque érudition,
Ou bien point de plaisir dans leur possession.

Ah! si dans vos grands biens vous voulez vous complaire,
Qu'un sentiment plus fin sur les arts vous éclaire;
Ajoutez au bonheur un goût plus raffiné,
Apprenez à connaître, ô mortel fortuné,
De quel prix est pour vous l'industrie & l'ouvrage,
Du moins à ces travaux, donnez votre suffrage.

Mais je parle des Arts du ton d'un amateur,
La moindre attention lasse votre Grandeur,
Vos sens sont engourdis, vous sortez d'une fête,
Les vapeurs du dîné vous montent à la tête;
Vous allez digérer dans un profond repos:
La molesse déjà vous couvre de pavots;
Vous allez vous livrer fatigué de la table,
Sur un sopha commode au sommeil délectable;
Ou bien sans y penser je vous vois parcourir
Des obscenes Romans ennuyeux à mourir,
Oeuvres qui de nos tems dénotent les miseres
Et partagent le sort d'insectes éphémeres;

Vous

Vous lisez ces écrits de votre propre aveu,
Pour tuer les momens jusqu'à l'heure du jeu ;
Cette heure sonne, enfin votre carillon chante.
Savez-vous comme on rend cette montre agissante ?
Par quels moyens secrets ses ressorts différens
Travaillent de concert à mesurer le tems ?
Comment sur son cadran en tournant en silence,
L'aiguille en vous marquant le moment qui s'élance,
Aidé du carillon dont ce bruit retentit,
Du matin jusqu'au soir, COMTE, vous avertit
De la fin de vos jours dont le terme s'avance,
Et de ce tems perdu par votre nonchalance ?

Mais tout est préparé, votre jeu vous attend,
Votre front s'éclaircit, votre cœur est content ;
En vain l'obscure nuit baisse ses sombres voiles,
L'industrie a pour vous inventé des étoiles,
Qui de votre salon chassent l'obscurité,
Et ravissent les yeux par leur vive clarté ;
Ici d'un jeu nouveau l'amusement s'apprête,
Vous comptez sur le sort qui regne à la comete.

Ces cartons par *Muller* (*f*) timbrés, bariolés
Sont par vos doigts adroits rapidement mêlés,
Et leurs combinaisons que le hazard amene,
Reglent de votre jeu la fortune incertaine ;
Ces *Louis*, ces *Ducats*, entassés en monceaux
Vont passer tour à tour à des maîtres nouveaux.

Mais

(*f*) *Chargé du timbre des cartes à Berlin.*

Mais d'où vous vient cet or, ce métal pur & rare?
Qu'importe, dites-vous, quel climat le prépare?

On ne l'a point tiré de ces monts sourcilleux
Qui non loin de Goslar s'élevent jusqu'aux Cieux;
Leur stérile tribut dont on se glorifie,
N'enrichira jamais la vuide Westphalie.

Ah, cher Comte, apprenez à votre étonnement,
Les prodiges qu'on doit au pouvoir de l'aimant;
De ses propriétés la vertu découverte
Aux Sciences montra plus d'une route ouverte;
L'art à ces vérités joignit l'invention,
Le fer obéissant connut l'attraction,
Frottée par l'aimant, on vit l'aiguille habile
Vers le Pole tourner sur son pivot mobile;
Un Génois partagé d'un esprit créateur,
Amant des vérités & rempli de valeur,
Assuré des efforts du pouvoir magnétique
Fonda sur ses vertus son projet héroïque.

Il fit sur des chantiers construire ses vaisseaux,
Les peuples de Lusus furent ses matelots,
Ses mâts vinrent d'ici, ses voiles du Batave,
Son goudron des climats où naît le Russe esclave,
Et ce nouveau Jason s'embarqua sur les mers,
Résolu de trouver un nouvel Univers;
On leve l'ancre, il part guidé par sa boussole,
Il brave tous les vents déchaînés par Eole,

Tous

Tous les flots élevés du fougueux Océan,
Sa proue en fendant l'eau s'approche du couchant,
Et baloté long-tems entre le ciel & l'onde,
Après un long voyage il trouve un autre monde.

Ferdinand attentif à d'aussi grands travaux
Fit du port de Cadix partir d'autres vaisseaux,
De Dieu dans l'Amérique il veut venger la cause,
Les Saints sont énichés sur les bords du Potose,
Les Incas detrônés sont livrés à la mort.

Ainsi l'espoir du gain, l'ardente soif de l'or
Apprit aux Espagnols secourus par Neptune,
Sur des bords étrangers à chercher la fortune;
Cortès, le fier Cortès avec peu de soldats
Domta Montezuma, subjugua ses Etats.
L'Afriquain consterné voit rempli d'épouvante
Approcher de ses bords une ville flottante,
Et huit cens Espagnols lui paraissent des Dieux,
Ils portent le tonnere, ils lui lancent leurs feux,
Des monstres inconnus, des Centaures rapides
L'atteignent en courant de leurs traits homicides;
Tout se soumet, tout plie, on enchaîne le Roi,
Cortès aux Mexicains fait respecter sa loi:
Ces cruels conquérans dans ces champs de leur gloire
Par des meurtres affreux ternissent leur victoire;
Les Caciques, les Rois sont livrés au trépas.

Depuis l'astre brûlant de ces riches climats,

En dardant ses rayons sur cette ardente Zone
Ne vit plus de Cacique ou de Roi sur le Trône;
Le peuple avait péri comme ses Souverains,
Les fleuves regorgaient du sang des Mexicains;
Parmi tant de fureurs & tant de funérailles
On fouillait dans les monts, du sein de leurs entrailles
L'Espagnol retirait ce dangereux métal,
Du vice des humains mobile principal;
Les riches minéraux que recelait l'Afrique,
La dépouille des Rois, les trésors du Mexique
Et tous ces biens acquis par des crimes hardis,
Pour enrichir Madrid passerent à Cadix;
On timbra les lingots, la piece eut son poids juste,
De Charles (g) à chacune on imprima le buste;
Ces signes de valeur reçurent divers noms,
On vit Piastres, Ducats, Pistoles, Patagons;
Par les ressorts nombreux qui meuvent le commerce,
Ce métal en Europe à pleine main se verse.

Voyez-vous de bateaux ces grands fleuves couverts?
Ils portent nos moissons dans de lointaines mers;
L'Espagnol les reçoit, il nous rend des especes,
Et de ce troc heureux dérivent nos richesses;
Les trésors du Mexique en Prusse transportés,
Entretiennent les arts dans les grandes Cités;
Ils font naître le luxe enfant de l'opulence,
Des villes aux hameaux circuler la dépense;

Le

(g) *Charles-Quint.*

Le Laboureur qui vend le fruit de sa sueur,
Du prix qu'il en reçoit va payer son Seigneur;
C'est lui qui vous fournit à force de fatigue
Ces ducats dont au jeu vous êtes si prodigue.
Jugez, Comte, jugez par ces faibles desseins
Des travaux étonnans qu'embrassent les humains;
Je n'ai pas tout dépeint, la matiere est immense,
Et je laisse à *Bernis* sa stérile abondance.

Mais ceci vous suffit, vous voyez les liens
Dont l'avantage égal unit les citoyens,
L'industrie en tous lieux qui s'accroît & s'exerce,
L'ouvrage encouragé par l'appas du commerce;
L'Asie & l'Amérique ont contenté nos goûts,
Nous travaillons pour eux, ils travaillent pour nous.

Méprisez-vous encore ces artisans habiles,
A vous, à leur patrie au genre humain utiles?
Leurs occupations les rendent vertueux,
Comte, de leur bonheur devenez envieux;
Vos jours semblent plus longs que chez eux les semaines,
Les vrais plaisirs sont ceux qu'ont acheté les peines;
La paresse offre à l'homme une fausse douceur,
Le travail est pour lui la source du bonheur.

EPI-

ÉPITRE VII.

A MAUPERTUIS.

La Providence ne s'intéresse point à l'individu, mais à l'espece.

Non, ne présumez point, sublime Maupertuis,
Que Dieu regle un détail trop au-dessous de lui,
De nos frêles destins, de notre petitesse,
Le Ciel n'occupe point sa suprême sagesse;
Quoi notre individu, quoi nos nombreux besoins
Méritent-ils sur eux de distraire ses soins?

Ce moteur inconnu, cette cause premiere
En donnant une forme à l'antique matiere,
Aux êtres imposa ses immuables loix:
Vers un centre commun gravitent tous les poids,
Le feu dans l'air éleve une flamme ondoyante,
L'eau sans rétrograder suit le cours de sa pente,
Tout genre est limité dans son petit circuit;
D'un pepin de pomier l'arbre se reproduit,
Mais jamais ce pepin ne produira des roses,
Les effets sont toujours les esclaves des causes.

Ainsi l'homme en naissant reçut les passions,
Ces tyrans de son cœur & de ses actions;

Leur empire eſt connu par des effets ſemblables
La trahiſon nâquit des haines implacables;
L'amour à ſes douceurs mêle un cruel poiſon,
Il égare l'eſprit & ſéduit la raiſon;
Inquiet, ſoupçonneux, rempli de jalouſie,
Il produit la fureur ou la mélancolie.
La colere eſt ſubite, aveugle & ſans accès,
Et pouſſe les humains au comble des forfaits;
Nous ſommes tous marqués d'un de ces caracteres,
Ils ont, vous le voyez, des ſuites néceſſaires:
Un Héraclite pleure, un Démocrite rit,
L'atrabilaire eſt dur & l'humain s'attendrit.

Dieu fit ces paſſions, une main inconnue
Dans un ordre ignoré par-tout les diſtribue;
Tant de variétés, tant de diſtins divers,
Par leurs combinaiſons décorent l'Univers,
Et d'un ſpectacle uſé renouvellent la ſcene.

Mais l'Etre tout-puiſſant ne ſe met point en peine
Du rôle que je joue & du ſort qui m'attend,
Mon principe m'entraîne & je ſuis ſon torrent
Si du faîte des Cieux il abaiſſe ſa vuë,
Il voit d'un œil égal la roſe & la ciguë;
Le grand eſt ſon ouvrage & dans l'immenſité
Il fait manifeſter toute ſa majeſté;
Dans de vaſtes deſſeins ce Dieu peut ſe complaire,
Mais il eſt ſourd aux cris du ſtupide vulgaire;
Sans ſoins, ſans embarras, ſans peine, ſans tourment,
Il fait que la Nature exécutant ſon plan

Obéit

Obéit à ſes loix ſans leur donner d'atteinte,
Et garde les vertus dont il l'avait empreinte.

Tel ſûr de ſon ouvrage un Horloger expert
Agence des reſſorts pour agir de concert,
Et donne au mouvement ſon allure conſtante;
Au principe moteur la montre obéiſſante,
Dans l'abſence du maître accomplit ſes deſſeins.

Et tel ayant poſé des principes certains,
Dieu ſoumit les effets à leurs premieres cauſes,
Sûr des événemens il laiſſe aller les choſes;
Ce qui nous paraît bien, ce qui nous paraît mal,
Tout concourt en effet à ſon plan général.

Les loix qu'à la matiere impoſa ſa ſageſſe
Se bornent au devoir de conſerver l'eſpece;
Tout ce qui ſe détruit doit être remplacé.

Ainſi le tems préſent répare le paſſé,
Ainſi nous occupons les places de nos peres,
Les aigles, les vautours engendrent dans leurs aires,
Le Rhin fournit la mer du tribut de ſes eaux,
Là naiſſent des forêts, ici des végétaux;
Leur ſemence diverſe également féconde,
Alors qu'il dépérit renouvelle le monde,
Mais leur force inhérente & leur fécondité
Ne produit qu'un ſeul genre à jamais limité.

Connaiſſez la Nature, attentive à l'eſpece,
Nos pertes par les ſoins ſe réparent ſans ceſſe;

Par

Par sa fécondité le monde est maintenu,
Et son sein abondant fournit au superflu:
Elle fait que le gland peut reproduire un chêne,
Mais de ces glands perdus elle n'est point en peine
Qui tombent les hyvers, abattus par les vents,
Et sans multiplier pourrissent dans les champs:
Qu'un déluge en Eté détruise la semence,
Le grain en d'autres lieux revient en abondance,
Que l'Afrique fournisse aux besoins des Français,
Que les champs des Germains nourrissent les Anglais,
Ces objets grands pour nous, petits pour la Nature,
N'importent point au monde, il poursuit son allure.

Voyez quand le Printems vient déchaîner les eaux,
Que les torrens Saxons font enfler nos ruisseaux,
Dans son cours orgueilleux l'Elbe majesteuse
Etendre sur les prés sa fange limoneuse,
Changer en serpentant la forme de son lit,
Couvrir un de ses bords de son onde qui fuit;
Sans égard au terrein, qu'il soit le mien, le vôtre,
Ce qu'elle prend à l'un, elle le rend à l'autre.

Ainsi pour l'Univers il n'est rien de perdu,
Mais Dieu ne descend point jusqu'à l'individu;
Il rit de l'homme vain qui rempli de lui-même,
Mécontent de son sort blâme l'Etre suprême.

Eh quoi! la taupe aveugle en son vil souterrein,
Doit-elle critiquer les palais de Berlin?
Peut-elle appercevoir leur immense étendue?
A sa motte de terre elle borne sa vue;

MAU-

MAUPERTUIS, l'homme eſt taupe, étroitement borné
Par l'inſtinct de ſes ſens il ſe trouve enchaîné,
Ses jugemens ſont faux, ſes lumieres trompeuſes.

Ce Campagnard ſe plaint que des ſources bourbeuſes
Coulent par le gagnage à travers ſes vallons,
Il accuſe les Dieux; connait-il leurs raiſons?
Ce marais deſſéché qui forme ſa prairie,
A l'utile ruiſſeau doit ſon herbe fleurie,
Et ſes eaux ſerpentant par des détours divers,
Par les bouches d'un fleuve enrichiſſent les mers.

Tels ſont nos préjugés! l'homme d'un regard louche
Voit & ſent vivement le malheur qui le touche,
Mais il n'apperçoit point dans la totalité
Le bien que ſon mal fait à la ſociété.

Atome imperceptible, inſecte qui murmure,
De quel tort te plains-tu? Que te doit la Nature?
T'avait-elle promis de troubler l'Univers
Pour t'épargner des ſoins, des peines, des revers?
Etouffe ton orgueil qui te rend miſérable,
Et ſouviens-toi toujours du ciron de la fable.

Dans l'ordre général par le Ciel arrêté,
Un homme, un Etat même eſt à peine compté;
Un Empire n'eſt rien, il diſparaît dans l'ombre
De ce vaſte Univers, de ces mondes ſans nombre
Qui nagent dans le vuide autour de leurs ſoleils
Supérieurs au nôtre ou du moins ſes pareils.

Des

Des plus puiſſans Etats examinons l'hiſtoire,
Je vois de grands revers à côté de leur gloire;
La Grece jadis libre, eſclave des Romains,
La maîtreſſe des mers & des champs Afriquains,
Par Scipion conquiſe, abattue & raſée,
Par les Huns, par les Goths je vois Rome embraſée;
Ici tout un pays ſubmergé par les flots,
Là Marſeille livrée aux fureurs d'Atropos,
Tant de vaſtes Etats; tant d'immenſes Coloſſes
Ebranlés & détruits par des peuples féroces,
De la viciſſitude ils ſe reſſentent tous;
Vous voyez donc que Dieu ne deſcend point à nous,
Inſenſible au fléau qui ravage le monde,
Nous n'occupons jamais ſa ſageſſe profonde;
Il voit tout dans le grand où l'homme eſt englouti.

Oui, dans l'immenſité l'homme eſt anéanti,
Oui, cette vérité qui bleſſe une ame vaine,
Par les événemens paraît claire & certaine.

Lorſque l'aſtre des jours qui regle les ſaiſons
De ſes rayons ardens vient brûler nos moiſſons,
Et que les Cieux d'airain qu'à grands cris on implore,
Refuſent aux mortels juſqu'aux pleurs de l'aurore,
L'Etat prévoit ſa perte, il va manquer de pain;
Le beſoin, la pâleur, la miſere, la faim,
L'horreur, le déſeſpoir & la mort implacable
Font dans tout le Royaume un ravage effroyable.

Si Dieu daignait veiller ſur nos faibles deſtins,
A ces calamités donnerait-il les mains?

Verrait-il de ſang froid le démon de la guerre
Voler d'un pole à l'autre en détruiſant la terre.
Ces crimes, ces fureurs, ces pays ravagés,
Ces maſſacres affreux de mortels égorgés,
Tous ces combats ſanglans qui nous enſéveliſſent,
Ces générations qui par le fer periſſent,

Malgré tant de fléaux cruels au genre humain,
L'eſpece fiérement triomphe du deſtin.

Qu'un Monarque abſolu par des Arrêts très-ſages
Proſcrive les moineaux qui pillent les villages,
Le mal qu'ils ſouffriront de ſa rigidité,
N'approchera jamais de leur fécondité.

Les animaux privés aux humains ſerviables,
Ont pour multiplier des reſſources ſemblables;
Notre voracité de leur chair ſe nourrit,
Mais il en naît par-tout bien plus qu'il n'en périt.

Ce mal contagieux eſt préſent à ma vue
Qui ravit la geniſſe au joug de la charrue;
Nos prés ſemblent deſerts, ſur nos troupeaux nombreux
La mort appeſantit ſon glaive rigoureux;
Tous les ſecours de l'art leur furent inutiles,
Nos champs ſans leurs travaux vont demeurer ſtériles;
Le triſte Laboureur, penſif, déſeſpéré,
Sans toucher ſon rateau demeure déſœuvré;
Les Français, les Bretons, la vaſte Germanie,
La Pruſſe, tout le Nord & la froide Scythie
Eprouvent de ces maux les cruelles rigueurs.

Mais

Mais la mort vainement exerce ſes fureurs,
Voici d'autres troupeaux parés de leur jeuneſſe,
La Nature par eux reparera l'eſpece.

Cette calamité rappelle à mon eſprit
Les funeſtes fléaux dont la Pruſſe ſouffrit;
Citoyens malheureux! ô ma chere Patrie!
De votre triſte ſort mon ame eſt attendrie,
Le trépas n'épargnait le peuple ni les grands,
Et le Royaume en deuil déplorait ſes enfans.

Du mal contagieux l'attaque était ſubite,
De ceux qu'il atteignait la vie était proſcrite;
Une chaleur ardente à l'inſtant les brûlait,
L'haleine leur manquait, la ſoif les accablait,
Ils buvaient, mais hélas! nos fleuves dans leurs courſes
Sans éteindre leur ſoif auraient tari leurs ſources;
Pareils à la fournaiſe où l'on verſe de l'eau,
Leurs entrailles ſentaient accroître un feu nouveau,
Leurs yeux étincelaient, leur gorge était aride,
Leur langue deſſéchée & leur couleur livide;
L'un vers l'autre en tremblant ils étendaient les bras,
Ils portaient ſur leur front l'arrêt de leur trépas;
Ces cadavres vivans dans des douleurs affreuſes
Sentaient couvrir leurs corps de taches venimeuſes,
De ces charbons crevés ſortait un poiſon noir,
Ils mouraient dans les cris & dans le déſeſpoir.

O tems infortunés, ô tems vraiment funeſtes!
Il n'était plus alors de Niſus ni d'Oreſtes;

Les

Les nœuds de l'amitié, ceux de la parenté,
Rien ne pouvait lier le peuple épouvanté.
Faut-il le rapporter ? ô comble de nos crimes !
On fuyait lâchement ces plaintives victimes
Qui sentaient les fureurs de la contagion ;
On les laissait mourir sans consolation ;
La faim à tant de maux vint joindre sa souffrance,
Alors de tous les cœurs disparut l'espérance.

Peignez-vous, s'il se peut, les horreurs de ces
tems,
Les places, les maisons pleines de nos mourans,
Là le frere expirant sur le corps de son frere,
Le cadavre du fils couvrant celui du pere ;
Là les tristes sanglots & les cris douloureux
Des lamentables voix qui s'élevaient aux Cieux ;
Voyez ce tendre enfant qui tette à la mammelle,
Il prend sans le savoir une boisson mortelle ;
Sa mere défaillante & manquant de secours
Veut même en expirant lui prolonger ses jours.
Figurez-vous ces morts privés de sépulture,
Et représentez-vous l'odeur infecte, impure
Qu'exhalaient dans les airs tant de corps empestés,
Ces passans par l'odeur à l'instant infectés.

Nos sens n'étaient frappés que d'objets lamentables,
O jours trop désastreux ! spectacles effroyables !
A la sombre lueur d'un funeste flambeau,
Une famille entiere est conduite au tombeau,
Et tous ceux qui lui font cette faveur derniere
Dans peu sont tous portés au même cimetiere :

LA

Là des monceaux de morts on détournait ſes pas;
Où fuir? hélas! par-tout on trouvait le trépas;
La mort juſqu'aux ſaints lieux inſultant tout aſyle
Fit un ſpectacle affreux de cette triſte ville; (*h*)
La peſte avait juré la mort des Pruſſiens,
Il nous reſtait ſi peu des anciens Citoyens,
Par les meurtres nombreux qu'avait commis ſa rage,
Que ce pays déſert semblait un champ ſauvage.

Soit que la peſte alors laſſe de ſes fureurs,
Terminât de nos maux les funeſtes horreurs,
Ou ſoit qu'elle perdit par ce ravage inſigne
De ſon poiſon mortel l'influence maligne,
Le mal finit enfin, & ſous un regne heureux (*i*)
La Pruſſe répara ſon deſtin malheureux;
Le peu de Citoyens qui des maux échaperent
Secondés par le tems depuis la repeuplerent;
La nature attendrie attentive à nos jours,
Sous le nom de l'amour vint à notre ſecours;
Tout le peuple nouveau dont la Pruſſe eſt remplie,
Au pouvoir de ce Dieu doit compte de ſa vie,
Et l'on n'apperçoit plus dans ces heureux Etats
Les traces qu'imprimait la fureur du trépas.

Si ces calamités troublaient l'ordre des choſes,
La main du *Tout-puiſſant* arrêterait leurs cauſes;
Mais ce qui nous paraît un malheur capital,
N'eſt rien quand on le voit d'un coup d'œil général.

Que

(*h*) *Konigsberg.*
(*i*) *Celui du feu Roi.*

Que cette vérité, quoique dure & févere,
Ne nous éloigne point du plaifir néceffaire;
Le fage gagne à tout, l'école du malheur
Lui fert à mieux fentir le vrai prix du bonheur;
Il fait à quels dangers l'expofe fa nature,
Dans des jours fortunés difciple d'Epicure,
Dans des jours défaftreux difciple de Zénon,
Pour tous les cas prévus il arme fa raifon.

Oui, tels font nos devoirs, refpectons en filence
Ces loix qu'à l'Univers donna la Providence,
De notre efprit borné redoutons les erreurs,
Craignons de décider fur tant de profondeurs,
Et foyons affurés malgré nos cataftrophes,
Que le Ciel en fait plus que tous les Philofophes.

ÉPITRE VIII.

A MON FRERE FERDINAND.

Sur les vœux des Humains.

Tous les hommes font fous, Platon dans fon erreur
Leur donna la raifon & leur fit trop d'honneur;
Un trifte inftinct les porte à la viciffitude.
Leur vie eft un tableau de leur inquiétude.
Empreffés d'obtenir, laffés de pofféder,
Leurs vœux & leurs deftins ne fauraient s'accorder.

J'ai-

J'aime à voir tel qu'il eſt l'homme & ſon caractere,
Et l'exemple d'autrui ſur mes défauts m'éclaire;
Oui, le cœur des humains ce fidele miroir
Nous peind tous dans le vrai ſi nous voulons nous
voir.

Un jour en raiſonnant je traverſais la ville,
L'eſprit tout occupé, ſuivi de Théophile,
Le haſard me mena du côté du jardin;
Un peuple d'importuns rempliſſait le chemin,
De mille voix en l'air le diſcordant mêlange
Nous annonçait de loin la multitude étrange,
Qu'aſſemblait en ces lieux l'eſprit d'oiſiveté:
Auſſi déſœuvré qu'eux, ma curioſité
Nous entraîna tous deux vers la foule bruyante;
Les fous ſont pour un ſage une leçon puiſſante;
Nous pénétrons ces flots l'un par l'autre preſſés,
Se heurtant, ſe fuyant, pouſſés & repouſſés,
Et portés par la foule au fort de la mêlée
Nous voilà des ſecrets de l'abſurde aſſemblée.

Un fou diſait, parlant vivement & très-haut,
„ Puiſſe t-il plaire au Ciel d'allumer au plutôt,
„ (Qu'importe au Sud, au Nord, en quel lieu de la
terre?)
„ Pour exaucer mes vœux une ſanglante guerre!
„ On connaîtrait alors le prix que nous valons;
„ Loin de nous conſommer, ainſi que nous faiſons,
„ Dans les honneurs obſcurs des grades ſubalternes,
„ On connaîtrait en nous des Eugenes modernes...

Deux jeunes Officiers ſe parlaient ſur ce ton,
Un poil folet à peine ombrageait leur menton.

Au même inſtant arrive une foule nouvelle
Dont l'épais tourbillon nous entraîne avec elle,
Vingt perſonnes au moins croyant ſe réjouïr,
Se parlaient à la fois ſans penſer, ſans ouïr;
Ce flux impétueux qui vient & nous inonde,
Se diſſipe à l'inſtant & ſe perd comme l'onde;
Tout change & nos voiſins ſont d'autres inconnus,
Alors tout fraîchement dans la foule venus;
Un ſquelette ambulant me paſſe & me coudoie,
Diſant à ſon ami, „ Dieu! que j'aurais de joie
„ Si le Ciel bienfaiſant renouvellant ſes dons
„ Daignait me départir deux vigoureux poulmons!
„ Un ſiecle tout au moins j'aurais deſſein de vivre.
La toux en l'étouffant l'empêcha de pourſuivre.

Bientôt d'autres paſſans s'approcherent de nous,
Un perſonnage âgé ſe diſtinguait d'eux tous;
Il diſait d'un ton ſec à l'un de ſes confreres,
„ Il vous plaît de louer l'ordre de mes affaires,
„ Mais ne préſumez pas que je me trouve heureux,
„ Tant que les Dieux cruels n'exaucent pas mes vœux;
„ Je les ai conjurés que ma ſtérile flamme
„ Pût encor procurer un ſeul fils à ma femme;
„ Mes avides neveux deſirent mon trépas,
„ Mes biens accumulés ſeront pour des ingrats.
Quelques collatéraux qui près de lui paſſerent,
Bras deſſus, bras deſſous, vivement l'embraſſerent;

Et de mille fâcheux qui difcouraient fans choix,
Le bruyant carillon fit étouffer fa voix.

Nous entendons chanter, on éclatait de rire,
Tous ceux qui de l'amour fentaient le doux empire,
Charmés de leurs beautés faifaient les doucereux;
Un homme très-rêveur était tout auprès d'eux,
Il fe promenait feul d'un pas grave & ftoïque
En fe frottant le front d'un air mélancolique;
Ses yeux fixés fur terre exprimaient fa douleur,
Touché de fes foupirs, ému de fon malheur,
Lui promettant mes foins & ma faible affiftance,
Je le priai fur-tout de rompre le filence;
„ Ah! puiffe *Beftuchef* périr tragiquement!
Reprit-il & foudain me quitte brufquement.

Théophile à la fin brûlant d'impatience
S'écria, „ Dieu, quels gens! ah, quelle extravagance!
„ Partons, & dès demain revenons tous les deux;
„ Puiffe le jufte Ciel écarter les fâcheux,
„ Et nous favorifer d'un tems doux & propice!

Appercevez du moins quelle eft votre injuftice,
Vous, dis-je, qui frondez tous les gens à projets,
Vous en formez ici pour de moindres fujets,
Au lieu de relever les faibleffes des autres,
Il ferait plus fenfé de corriger les vôtres;
Jouïffons dès ce foir de ce charmant jardin,
Le préfent eft plus fûr que n'eft le lendemain;

Souvent un Ciel ferein se couvre de nuages,
Aux charmes des beaux jours fuccedent les orages.

MON FRERE, je vous fais le tableau de nos mœurs,
Voyez ces infenfés en proie à leurs erreurs,
Dévorés de defirs & nourris de chimeres
S'élever follement au-deffus de leurs fpheres,
Attriftés du paffé, dégoûtés du préfent.
Fonder fur l'avenir leur efpoir inconftant;
D'un bonheur idéal foigneux de fe repaître,
Ils vivent dans les tems qui doivent encor naître,
Et vont en étourdis importuner les Dieux
De frivoles projets, de vœux audacieux;
Rempliffez leurs fouhaits, la colere célefte
Ne put jamais leur faire un préfent plus funefte.

Mais ouvrons à leurs yeux le palais des deftins;
Obfervez ce concours de malheureux humains,
Qui paffent tour à tour de l'efpoir à la crainte,
Mécontens de leur fort au Dieu portent leur plainte.

Il leur répond à tous: „ Tremblez faibles mortels,
„ Renoncez à changer mes décrets éternels,
„ Connaiffez l'avenir, la liaifon des chofes,
„ L'enchaînement des faits affujettis aux caufes,
„ Tout obéit aux loix de la néceffité;
„ Voyez, voilà le tems, voilà la vérité,
„ Ils vont hâter pour vous l'ordre des deftinées,
„ Préfenter à chacun le cours de fes années;
„ Dans l'immenfe avenir quel eft l'événement,
„ Qui peut remplir les vœux de votre égarement?

„ Quit-

„ Quittez les vains projets où votre espoir se fonde,
„ Vos vœux dans le chaos replongeraient le monde ;
„ C'est par mes sages loix que je l'ai maintenu,
„ Rien ne doit se changer lorsque tout est prévu ;
„ Les sorts sont tous jettés, soyez contens des vôtres,
„ Ceux que vous desirez sont les destins des autres ;
„ Et si j'avais été flexible à vos soupirs,
„ Vous seriez tous punis par vos propres desirs.

„ Toi, guerrier imprudent, un autre tient ta place,
„ Vois sa funeste fin, frémis de son audace,
„ Il aimait les dangers, il cherchait les combats,
„ Le voilà moissonné par la faulx du trépas.

„ Toi, qui du vieux Nestor desires les années,
„ Peinds-toi dans ce vieillard les tristes destinées..
„ Qu'en t'accordant ses jours le Ciel te préparait ;
. . . .
„ Il vit dans ses dégoûts, l'âge, sa maladie
„ Ronge insensiblement la trame de sa vie,
„ De sa faible raison consume le flambeau,
„ Et par de longs tourmens le conduit au tombeau.

„ Approche, vieux Crésus, mécontent imbécile,
„ Possesseur malheureux d'une femme stérile,
„ Vois tu chez ton voisin ce fils tant desiré ?
„ C'est un lâche, un ingrat, un fils dénaturé.
„ Misantrope absorbé dans tes frayeurs sinistres,
„ Au lieu d'un *Bestuchef* vois deux nouveaux Mi-
„ nistres
„ Plus fier, plus corrompus & plus entreprenans !

„ Ah! modérez, mortels, vos desirs violens ;

„ Un ciel toujours ſerein, un bonheur ſans mélange
„ Etaient-ils faits pour vous qui rampez dans la fange ?
„ Rien ne vous était dû, j'ai beaucoup fait pour vous,
„ Ingrats à mes bienfaits redoutez mon courroux.

Il dit, & dans l'inſtant à ces accens terribles,
Le palais & le Dieu devinrent inviſibles,
Et ce peuple à projet détrompé de ſes vœux
Dit en ſe réſignant, laiſſons agir les Cieux.

Qu'eſt-ce que nos ſouhaits ? des plaintes inſenſées,
D'inutiles regrets, de frivoles penſées,
Des ſonges turbulens d'un ſommeil agité,
Et l'éternel dégoût d'un bien qu'on a goûté.

Notre ſort eſt marqué, l'homme déraiſonnable
Veut changer à ſon gré ſon arrêt immuable;
Tandis que Jupiter de deux vaſes égaux
Verſa ſur les humains & les biens & les maux.

Mortel extravagant, fragile créature,
Prétends-tu renverſer l'ordre de la nature,
Et jouir d'un bonheur toujours purs & parfait ?
Dis-moi qui t'a promis cet étrange bienfait ?
Réponds pour quels humains les trois Parques ſéveres
Ont-elles donc ſans fin filé de jours proſperes ?
Conſultons, s'il le faut, ces poudreux monumens,
Ces faſtes échappés à l'injure des tems,
Fouillons l'antiquité, rappellons la mémoire
De ces illuſtres morts qui vivent dans l'Hiſtoire;

J'en

J'en vois comblés d'honneurs, j'en vois chargés de fers,
Et tous ont dans leur vie essuyé des revers.

Crésus se crut heureux, une foule importune
De courtisans flatteurs adorait sa fortune;
Il apprit de Solon qui lui prédit son sort,
Qu'on ne peut dire un homme heureux avant sa mort.

Cyrus qui le vainquit & qui domta l'Asie,
Perdit bientôt aprés sa fortune & sa vie,
Une femme (*k*) mit fin à ses destins heureux.

Le vainqueur de Pharsale entouré d'envieux
Au sein de la fortune, au sein de la victoire,
Comblé de biens, d'honneur, de pouvoir & de gloire.
Arbitre des humains & maître du Sénat,
Est à Rome immolé par les mains d'un ingrat.
Je pourrais vous citer l'exil de *Bélisaire*,
Un *Fréderic* second errant dans la misere,
Ce Roi neuf ans heureux & neuf ans fugitif
Que *Pierre* à Pultawa vit presque son captif.

Oui, tel est notre sort, nos courtes destinées
Sont tristes dans un tems, dans d'autres fortunées;
Faut-il pour le prouver échauffant mes poulmons,
D'exemples entassés renforcer mes raisons?
Cette instabilité du monde fait l'essence,
N'en faisons-nous pas tous la triste expérience?

Mais

(*k*) *Tomiris.*

Mais un cœur ulcéré plein d'orgueil & de fiel
Se révolte tout haut contre l'arrêt du Ciel;
Les choſes à ſes yeux ſemblent changer de formes;
Il prend des accidens pour des malheurs énormes.

„ Paſſe que le Vulgaire éprouve des hazards,
„ Mais les gens tels que moi méritent des égards,
Diſait un certain homme ennuyé de l'attente
Du bien qu'il eſpérait par la mort de ſa tante.

Varus eſt mécontent, il ne ſait pas pourquoi,
Mais ſon chagrin le ronge & lui donne la loi.

Si Plancus fait des vœux: c'eſt que Plancus s'ennuie,
Il veut des nouveautés qui diſſipent ſa vie.

Galba, devenu Prince eſt las de ſon bonheur,
Il n'a plus de repos qu'il ne ſoit Electeur;
Mais à peine l'eſt-il, que ſa folie extrême
Veut décorer ſon front du ſacré diadême,
Et mécontent bientôt de cette dignité
Il envie aux Céſars leur vaine Majeſté;
Ses vœux vont en croiſſant, il eſt incorrigible;
Oui, rendre heureux un fou c'eſt une œuvre impoſ-
ſible.

O le ſage diſcours que le vieux Cinéas
Fit au bouillant Pyrrhus qui ne l'écouta pas!
„ Quittez ces vains projets dont votre eſprit s'enyvre,
„ Apprenez à jouïr, c'eſt apprendre à bien vivre.

Je

Je suis de son avis, ici bas tout mortel
Doit jouir du présent, c'est le seul bien réel;
Le tems qui fut toujours emporte nos années,
En dévorant sans fin nos frêles destinées,
Il s'échappe, il s'envole, & ne revient jamais;
Et notre esprit chagrin dans ses sombres accès,
Quand le bonheur présent lui pese & l'importune
De l'avenir qu'il craint se fait une infortune.

Mais ce triste avenir que l'on veut pénétrer,
Les favorables Dieux nous le font ignorer.

Si l'homme était instruit au jour de sa naissance
De desseins qu'a sur lui la sage Providence,
L'un prévoyant ses maux deviendrait furieux,
L'autre sûr de ses biens serait trop tôt las d'eux,
Et l'ennui, le dégoût, la tristesse ennemie
Armant leur désespoir, abrégeraient leur vie.

Oui, laissons l'avenir dans son obscurité,
Le Ciel l'a de nos yeux prudemment écarté,
Sans murmurer en vain contre la Providence,
Supprimons de nos vœux l'orgueilleuse imprudence,
Que le Ciel à son gré dispose des humains,
C'est à nous d'obéir à l'ordre des destins.



ÉPITRE IX.

A STIL.

Sur l'emploi du courage & sur le vrai point d'honneur.

STIL, fur le point d'honneur peu de gens font d'accord,
L'un penfe qu'il fuffit d'ofer braver la mort,
Il pouffe un fanatique à faire un crime atroce,
L'ambitieux le croit une valeur féroce,
S'emportant fur des riens, facile à s'embrafer,
Que la feule vengeance a le droit d'appaifer;
Ce fier reffentiment d'un chimérique outrage,
Reffemble à la fureur beaucoup plus qu'au courage,
Rien n'eft plus éloigné du véritable honneur.

Nous admirons l'effet d'une utile valeur,
Lorfque dans les combats fon ardeur aguerrie
Affronte les dangers pour fervir la patrie;
Qui manque à fes devoirs obfcurcit fes vertus,
Et fes plus beaux lauriers font bientôt abattus.

La Suede a de nos jours fouffert cette infamie,
Elle qui fubjugua la fiere Germanie,
A vu de fes guerriers les cœurs abatardis;

. . . .

La Finlande témoin de leur honteufe fuite,
Sous un joug étranger naguere fut réduite.

Par un destin pareil ces fiers Républicains,
Dont la valeur brisa les fers de leurs Tarquins,
Et noya dans le sang l'idole politique
Qu'élevait dans leurs murs un maître tyrannique,
Virent dégénérer leurs indignes neveux
Et souiller les vertus qui paraient leurs aïeux;
De leurs lâches soldats la déroute fut prompte,
Laufeld & Fontenoy sont témoins de leur honte,
Le Batave à la peur indignement livré,
Cherchait dans ses roseaux un asile assuré;
Telle est la lâcheté d'un cœur pusillanime,
La faiblesse est sa honte & la peur est son crime.

Le véritable honneur tient un milieu prudent,
Il n'a point de faiblesse & n'est jamais ardent;
Assuré de son cœur & maître de lui-même,
Ce n'est pas un vain nom mais la vertu qu'il aime.

Mais si le point d'honneur cause d'autres effets,
S'il produit des débats, des meurtres, des forfaits,
Sa vertu disparaît & c'est scélératesse.

Cet excès perd souvent l'indocile jeunesse,
Au violent courroux prompte à s'abandonner,
Elle est sur un seul mot prête à s'assassiner;
L'honneur est dans sa bouche, & pleine d'arrogance,
De ce nom respecté décorant sa vengeance,
Et ne distinguant point dans son aveuglement
L'ennemi de l'ami, l'étranger du parent,
Elle court s'égorger sans avoir l'ame noire,
Et pense par le crime arriver à la gloire.

Les premiers mouvemens doivent se pardonner,
L'impétueux courroux ne peut se gouverner;
Mais lorsque de sang froid, sans haine, sans colere,
Un préjugé cruel que le monde révere,
Pour sauver leur honneur oblige deux amis
De combattre en champ clos comme des ennemis;
Qui ne déplorerait qu'un caprice bizarre
Impose à l'honneur même une loi si barbare?

Sont-ce des insensés, sont-ce des furieux
Que ces vengeurs cruels d'un honneur odieux?
Non, c'est un peuple doux, généreux, magnanime
Qu'un préjugé funeste entraîne dans le crime,
Qui du ciel partagé d'une rare valeur,
En pervertit l'usage & la change en fureur.

Arrêtez, malheureux! Ayez l'ame attendrie,
Votre sang est trop pur, trop cher à la patrie,
N'en couvrez point la terre où vous vites le jour:
Ah! qu'avide de sang l'implacable vautour
Tombe sur la colombe ou sur la tourterelle,
En déchirant leur sein de sa serre cruelle,
Disperse dans les bois leurs membres palpitans,
Tous les vautours sont nés pour être des tyrans:
Mais vous, ô Prussiens! Vous êtes tous des freres,
Respectez vos foyers, vos pénates, vos peres
Ces intérêts sacrés qui sont communs à tous;
Arrêtez vos fureurs & suspendez vos coups;
Cette terre, inhumains, qui vous sert de patrie,
Se voit avec horreur de votre sang rougie.

„Ver-

„ Verrai-je, ô Ciel, dit-elle, égorger mes enfans,
„ Leurs parricides mains leur déchirer les flancs?
„ Quel monſtre des enfers, quelle affreuſe Euménide
„ Ramene les forfaits que vit la Thébaïde?
„ Parlez, êtes-vous nés des dents de ce dragon
„ Abattu par Cadmus près du mont Cythéron,
„ Dont le venin ſemé produiſit ſur la terre
„ Un peuple qui périt en ſe faiſant la guerre?
„ Ne vous ai-je nourris que pour m'abandonner
„ Pour trahir votre mere & vous exterminer?
„ Barbares aſſaſſins! Si j'ai pu vous produire,
„ C'était pour vous aimer & non pour vous détruire;
„ Epargnez ce beau ſang, que mes rivaux jaloux
„ Vaincus par vos exploits périſſent ſous vos coups,
„ Oui, ſignalez contre eux le vertueux courage
„ Qui tourné contre vous n'eſt qu'une aveugle rage,
„ Vos duels à mes yeux vous font des meurtriers,
„ Des mains de la victoire attendez vos lauriers;
„ Le courage rend-il les humains ſanguinaires?
„ Quel pouvoir avez-vous ſur les jours de vos freres?
„ Quittez de vos fureurs l'affreuſe illuſion.

J'applaudis de bon cœur à notre nation,
Lorſque de ſes ſuccès préſents à ma mémoire
Je me rappelle ici la grandeur & la gloire.

Manes que je révere, invincibles Héros
Dont la haute valeur terraſſa nos rivaux,
Souffrez que j'oſe orner mes poëmes funebres
Des noms que vos vertus ont rendu ſi célébres.

Si

Si ma lyre eut jamais des ſons harmonieux,
Qu'elle m'aide à chanter vos exploits glorieux,
Tant d'ennemis vaincus, tant de traits de clémence;
Les pleurs de la patrie & ma reconnaiſſance,
Ces faits que publiera l'auguſte vérité,
Seront l'exemple un jour de la poſtérité;
Elle apprendra de vous comment s'éleve l'ame,
Lorſque l'amour du bien & la gloire l'enflamme;
Que l'immortalité me prête ſon burin,
Je vais graver vos noms ſur le durable airain.

J'atteſterai comment votre ardeur généreuſe
Confondit des Céſars l'aigle préſomptueuſe,
Dans combien de combats ſous vos efforts ſoumis,
J'ai vu plier l'orgueil de nos fiers ennemis.

Illuſtres fils d'*Albert*, l'ennemi de ſon foudre
Tous les deux, juſte Ciel! vous a réduits en poudre;
Mais ſi vous périſſez, c'eſt ſur le champ d'honneur,
Très-dignes rejettons de ce grand Electeur,
Qui jadis comme vous riſqua cent fois ſa vie
Pour défendre l'Etat, pour ſauver la patrie.
Cher *Finck*, ah *Schulembourg*! que je plains votre ſort!
Toi, brave *Fitzerald*, ſpectateur de ta mort
Etait-ce donc à moi de fermer ta paupiere?
Que ne promettait pas ton illuſtre carriere,
Si le Dieu des combats de tes exploits jaloux
N'eût trompé notre eſpoir en t'arrachant à nous?
Tous ces vaillans guerriers au trépas ſe dévouent,
Les Anglais ſont ſurpris & les Hongrois les louent;

Dans

Dans ce fameux combat si long-tems disputé,
L'amour de la patrie & l'intrépidité
Les firent triompher à force de constance
Des vieilles légions fieres de leur vaillance,
Qu'Eugene avait sû rendre invincibles sous lui.
Et l'Autriche contr'eu[illegible]n vain cherche un appui.

Que dirai-je de [illegible]s, Héros couverts de gloire,
A qui la Prusse doit [illegible]a seconde victoire?
Rien ne vous ébranla, ces perfides Saxons
Méditant en secret d'infames trahisons,
Rompaient les nœuds sacrés d'une triple alliance;
Ils quittaient la Baviere, & la Prusse & la France,
Jaloux de nos succès qu'ils ne pouvaient ternir,
Ils fuyaient & par crainte & pour nous affaiblir;
Le Lorrain s'avançait vers l'Elbe épouvantée,
Mais par votre valeur son onde ensanglantée
Apprit à l'Océan vos immortels exploits.

Hélas! cher *Rottembourg*, est-ce vous que je vois?
Victime de la mort, Dieux! quel sanglant spectacle!
Aux Dieux mon amitié demandait un miracle,
Et Mars vous rappella des portes du trépas;
L'Autrichien sentit le poids de votre bras,
Et vos regards mourans jouirent de sa fuite;
Werdeck & *Buddembrock* ardens à la poursuite,
Dans ces funebres champs terminerent leurs jours.

Bientôt la politique appellant des secours,
Ligua cent Nations qui jurasent notre perte,
De leurs soldats nombreux la terre fut couverte,

Et

Et l'on voyait marcher ſous l'aigle des Romains
Croates & Saxons, Barbares & Germains;
Trop fiers de leurs projets, pleins d'une ardeur extrême,
Ils deſcendaient déjà des monts de la Boheme,
Un préſage trompeur, un chimérique eſpoir
Et leur préſomption leur faiſaient entrevoir
De la Pruſſe aux abois la facile conquête,
Sans ſonger aux combats, ils réglaient dans leur tête
Le partage des lieux qu'ils croyaient ſubjuguer;
Que de ſang généreux ce jour vit prodiguer!
Schwerin, *Truchſes*, *During*, vous perdites la vie,
Votre ſort glorieux eſt digne qu'on l'envie.

Quoi, ſont-ce des dragons? Sont-ce des demi-Dieux,
Qui renverſent par-tout l'ennemi devant eux?
Quel nombre de captifs & de drapeaux ſignale,
De leurs brillans exploits la pompe triomphale!
Ainſi lorſque les vents déchaînés ſur les eaux
Vers le prochain rivage amoncelent les flots,
D'un choc impétueux les digues ſont percées,
Les bois déracinés, les maiſons renverſées,
Et la mer en fureur s'élançant ſur les champs,
Dans leur fuite engloutit leurs pâles habitans.
Invincibles Héros, oui, dans ce jour de gloire
Votre inſigne valeur nous donna la victoire:
Que de ſang précieux, ô généreux Guerriers,
Dans ce jour de carnage arroſa vos lauriers!
Pruſſe, de tes Héros la race eſt immortelle,

Ce

Ce phénix dans tes camps sans fin se renouvelle,
Il naît dans tes périls de nouveaux défenseurs.

Nos ennemis vaincus raniment leurs fureurs,
Sur les monts sourcilleux de la sombre Boheme
Aux complots meurtriers joignant le stratagême,
Ils formaient des projets dictés par le courroux,
Le nombre était pour eux, la valeur fut pour nous;
Héros, qui confondez leur funeste artifice,
O *Wedel*, notre Achille, & vous *Goltz* notre Ulysse,
A vos bras généreux nous devons nos succès,
Les larmes des vainqueurs arrosent vos cyprès;
Que d'obstacles vaincus par vos cœurs magnanimes!
Les tonnerres d'airain, des rochers, des abymes,
Des volcans infernaux, des dangers imprévus,
Vingt peuples réunis, tout cede à vos vertus.

Mais quels sont ces Héros dont la brillante audace
Affronte dans nos camps les frimats & la glace?
Le Lorrain qui s'armait au milieu de l'Hyver,
Nous portait dans ses mains & la flamme & le fer.
„ Qu'à nos embrasemens Berlin serve de proie;
„ Faisons de ses palais une seconde Troie,
„ Tous leurs fiers défenseurs dans leurs sanglants combats,
„ Ont été moissonnés par la faulx du trépas,
„ Le plus pur de leur sang acheta leur victoire,
„ Tombeaux de leurs Héros, vous l'êtes de leur gloire!
„ Le succès nous appelle, il est tems, vengeons-nous.

Leurs grands noms dureront jusqu'à la fin des tems,
Autant que l'Univers aura des habitans,
Et que l'astre des jours du haut de sa carriere
Dispensera sur eux sa brillante lumiere.

ÉPITRE X.

AU GÉNÉRAL BREDOW.

Sur la Réputation.

Bredow, l'homme est aux yeux d'un censeur équitable,
Un être raisonneur plutôt que raisonnable;
Son esprit inquiet, vain, superficiel
Embrasse l'apparence & manque le réel;
Sa faiblesse entrevoit & son orgueil décide.

Est-il rien de plus faux & de plus stupide
Que la frivolité de tant de jugemens,
Que ces décisions d'ineptes suffisans,
Que tant de Tribunaux qui sans regles ni titres.
Des réputations se rendent les arbitres?
C'est là que la sottise a d'ardens zélateurs,
J'ai vu discret témoin de leurs propos moqueurs.
Le mérite modeste attaqué sans scrupule,
La folie en crédit, le bon sens ridicule.

Quand pour les intérêts du Kan son Souverain,
Mustapha d'Oczakoff se rendit à Berlin,

Sa barbe, fon cafftan exciterent à rire;
Le courtifan moqueur enclin à la fatire,
Rempli de préjugés contre les Mufulmans,
Epiloguait leurs mœurs & leurs ajuftemens;
Les plus polis difaient, peut-on être Tartare?
Pas un d'eux ne favait que ce peuple barbare,
Quoique de nos habits les fiens foient différens,
Avait conquis la Chine & foumis les Perfans.

Mais la réflexion les effraye & les gêne,
L'efprit d'un mot plaifant peut accoucher fans peine;
Affectons cet air haut & ce ton fuffifant
Dont l'idiot public refpecte l'afcendant,
Et nous fubjuguerons notre abfurde auditoire;
Un fot trouve toujours un plus fot pour le croire,
Une voix impofante, un maintien effronté
Sont de forts argumens pour le peuple hébêté.

Dès qu'un livre nouveau s'étale chez *Néaulme*,
Nos beaux efprits manqués, fur le titre du tome
Jugent févérement l'ouvrage & fon auteur;
Tout quartier de Berlin a certain connaiffeur
Qui fur ces nouveautés raifonne, dogmatife,
Du vulgaire à fon gré gouverne la bêtife.

L'un foutient que Voltaire eft dépourvu d'efprit,
Mais que Baehr doit charmer tout Lecteur qui le lit,
Qu'Euler en vains calculs met fa Philofophie,
Que Maupertuis des Dieux parle comme un impie,
Que Sack eft amufant & Montefquieu diffus.

Les

Les graces, dit un autre, inſpirent Henius,
Haller à ſon avis l'emporte ſur Horace,
Et Gottſched doit tenir le ſceptre du Parnaſſe;
Midas jugeait ainſi ſur le ſacré vallon
Des pipaux du Satyre & du luth d'Apollon:
Qu'heureux feraient nos jours ſi tout Juge profane
Portait comme ce Roi la coëffure d'une âne!
Ah! quel plaiſir de voir ces cenſeurs refrognés,
Dans toute leur folie en public déſignés!

Mais nous voyons par-tout fourmiller dans le monde
De ces louches eſprits dont ma patrie abonde;
Virgile avec Segrais s'eſt trouvé comparé,
Auguſte aux Antonins fut ſouvent préféré;
Des impoſteurs mitrés qu'on nomme les ſaints Peres
Nous ont peint Julien ſous les traits des Tiberes;
Tout l'Univers reçut ces menſonges pieux,
Et Julien paſſa pour un monſtre odieux;
Un ſage (*l*) après mille ans débrouilla ſon Hiſtoire,
La vérité parut & lui rendit ſa gloire.
Tout Paris condamna l'Auteur (*m*) laborieux,
Qui dans un parallele exact, ingénieux,
D'Homere & de Zeuxis compara la ſcience;
Des Lettrés étrangers forcerent ceux de France
A priſer cet ouvrage approuvé d'Apollon.

Londres ne connut point la muſe de Milton;
Long-

(*l*) *L'Abbé de la Bletterie.*
(*m*) *L'Abbé du Bos.*

Long-tems après sa mort l'Anglais mélancolique
Apperçut les beautés de son poëme épique;
Si l'ouvrage était bon, il le fut de tout tems,
Mais il faut de bons yeux pour juger des talens.

Je vois que ces écrits & ces pieces nouvelles
Vous semblent dans le fond d'aimables bagatelles;
Vous pensez qu'en payant l'ouvrage à l'éditeur,
Le droit de le juger appartient au lecteur,
Que l'un aime le simple & l'autre le sublime,
Que soutenir son choix n'est pas un si grand crime;
Mais que tous les humains pensent profondément,
Lorsqu'il faut décider d'un sujet important,
D'un sujet dont dépend leur fortune & leur vie.

Ah! c'est là, cher BREDOW, que paraît leur folie;
Erreur, sur notre esprit jusqu'où va ton pouvoir?
Dans ce siecle éclairé plein d'un profond savoir,
De nos bons Berlinois la cervelle insensée
Prend la poudre d'Aillot pour une panacée;
Aucun d'eux ne connaît l'empyrique Docteur
Du remede nouveau téméraire inventeur;
Sans un long examen qui leur est incommode,
Eblouis par l'espoir, attirés par la mode
Ils éprouvent sur eux quels seront les effets.

Ne vous souvient-il plus du regne des sachets,
Fameux préservatif d'un mal qu'on appréhende,
Aussi sûr que les os d'un Saint de la Légende?

J'ai vu, BREDOW, j'ai vu, mes chers Concitoyens
Chargeant de ces sachets leurs cous Luthériens,
Dans leur crédulité braver la léthargie,
Et ne plus redouter les coups d'apoplexie;
Faut-il approfondir si le remede est bon,
Si c'est un antidote ou si c'est un poison?
Toinon s'en applaudit, Marthe s'en est servie,
Suffit, il faut en prendre au risque de sa vie.

Sur la fortune enfin on ne voit pas plus clair,
Tant l'ésprit des humains ést frivole & léger!
Rappellez-vous les tems de Law & du Systême,
Jadis les bons Chrétiens couraient moins au Baptême,
Que le peuple Français dans ses transports outrés
S'empressait de gagner de ces papiers timbrés;
La triste vérité dissipant leur chimere,
Au sein de leurs trésors étala leur misere.

Quoi, BREDOW, vous riez de mes raisonnemens?
Vous pensez, je le vois, que ces beaux argumens
Ne sont qu'un jeu d'esprit d'une Muse badine,
Qui plaisante des sots & de la Médecine;
Ces portraits, dites vous, malignement tracés
Ne représentent point des Citoyens sensés;
Et mes pinceaux trempés aux couleurs de Tenieres
Peignent d'un peuple obscur les sottises grossieres.

Soit, mais ce peuple vil que vous m'abandonnez,
C'est lui qui fait le nombre, & du moins convenez
Que les trois quarts du monde ignorant & stupide,
Ignorent dans leurs choix quel motif les décide.

Hé

Hé bien puisqu'il le faut, plaçons-nous sur les bancs,
Examinons tous deux la raison des Savans;
Ces esprits pénétrans amateurs des Sciences,
Sans doute auront acquis de vastes connaissances.

Prenons ce fameux Sack, ce suppôt de Calvin,
Ce zélateur couru du sexe féminin,
Qui deux fois par semaine en stile de Sophiste,
Fulmine l'anathême & proscrit le Déiste;
Si le hazard caché qui préside au destin,
Au lieu d'avoir formé sa cervelle à Berlin,
L'avait fait naître à Rome, il serait Catholique,
A Péra Musulman, & Païen en Afrique;
Nourri dès le berceau d'autres opinions,
Il aurait combattu pour ces Religions;
De puissans préjugés sucés dès son enfance
Offusquant sa raison font toute sa science,
Par de sombres terreurs ses esprits égarés
Adorent en tremblant des énigmes sacrés;
Ce Docteur à son gré gouverne le vulgaire,
Une foule stupide environne sa chaire,
Avec un saint respect l'écoute en sommeillant,
Le croit sans le comprendre & l'admire en bâillant.

Qu'au sortir du Sermon l'auditeur imbécile,
Entende un libertin glossant sur l'Evangile,
Il dévore aussi-tôt ces plaisantes leçons,
Il prend quelques bons mots pour autant de raisons;
Dévot sans examen, libertin sans scrupule,
De Chrétien qu'il était, il devient incrédule,

Son esprit inconstant est dépourvu d'appui,
De fragiles roseaux sont plus fermes que lui;
Le peuple veut juger, le Docte croit connaître,
Raisonner sans raison c'est le fond de notre être.

Ne m'allez point citer le sublime Newton,
Qui s'élevant plus haut qu'Archimede & Platon,
Dit qu'autour du Soleil nous faisons une ellipse,
Newton, le grand Newton fit son Apocalypse,
Quoique par son Algebre il calculât les Cieux,
Sur saint Jean comme nous cet Anglais rêva creux.

Peu m'importe après tout que des Savans célebres
Egarent leur raison au sein de ces ténebres;
Mais ce qui doit toucher tout homme de bon sens,
C'est la funeste yvresse & les écarts fréquens
D'un peuple mesuré, timide, flegmatique,
Républicain zélé, Commerçant pacifique,
Qui suivant les conseils d'un fripon d'écrivain
Fit la guerre à la France & Nassau souverain.

A Cologne vivait un Fripier de nouvelles,
Singe de l'Aretin, grand faiseur de libelles,
Sa plume était vendue, & ses écrits mordans
Lançaient contre Louis leurs traits impertinents;
Deux fois tous les sept jours pour lui roulait la presse,
Et ses feuillets notés par la scélératesse,
Décorés des vains noms de foi, de liberté,
Etaient lus du Batave avec avidité;
De ce poison grossier le succès fut rapide,
Le peuple & les Regens suivant leur nouveau guide,

Ces

Ces bons Marchands heureux dans le ſein de la paix
Publierent la guerre en haîne des Français,
Si GEORGE de leur bras fortifia ſa ligue,
Il ne dut ce ſecours qu'au pouvoir de Rodrigue.

Ainſi d'un ſcélérat le vain raiſonnement
Devint l'opinion du vulgaire ignorant;
Plein de ſes préjugés il donne ſon ſuffrage,
Il approuve, il condamne, il loue, il vous outrage,
Il veut apprécier les Grands & les Héros,
Sans les avoir connus il reprend leurs défauts.

Quand Mars au front ſanglant par ſa funeſte eſcorte,
Du palais de Janus a fait ouvrir la porte,
Dès qu'on voit dans les champs déploïer les drapeaux,
Les glaives meurtriers ſortir de leurs fourreaux,
Sans ſavoir la raiſon de leur haine cruelle,
D'un des Rois le vulgaire embraſſe la querelle.

J'ai vu de nos Germains le bon ſens perverti,
Plein d'un inſtinct aveugle embraſſer un parti,
De l'Autriche oublier l'inſolent deſpotiſme,
En faveur de THERESE outrer le fanatiſme,
Déteſter Charles ſept, Pruſſiens, Bavarois,
Et du Lorrain vaincu prôner les grands exploits.

O le plaiſant projet de ce peuple cauſtique,
Qui reprend un Héros ſur l'art de la Tactique,
Qui veut juger d'un camp, n'en ayant jamais vu,
Et diſpoſe un combat ſans avoir combattu!
Chacun juſqu'au beau ſexe en ces graves matieres
Croit pouvoir décider par ſes propres lumieres;

Devant ſon tribunal Miniſtres, Généraux,
Et les Rois aggreſſeurs & les Rois leurs rivaux
Reçoivent leur arrêt en moins d'une minute,
Et la navette en main l'on juge de leur chute;
Dans cet Aréopage on décide des noms,
On éleve, on détruit les réputations;
La vertu, les talens, le ſceptre, la tiare,
Il n'eſt rien qu'on épargne en ce ſiecle bizarre.

Ce digne Protecteur des arts & des talens,
A qui la France a dû ſes deſtins floriſſans,
Colbert de l'induſtrie & le moteur & l'ame,
Souffrit après ſa mort un traitement infame.

Louis qui dans l'Europe étala ſa grandeur,
Bienfaiſant dans ſa Cour, terrible à l'Empereur,
Louis, que les travaux, les Arts & la Victoire,
D'un pas toujours égal élevaient à la gloire,
Dès qu'une fois la mort retrancha ſes deſtins,
Son tombeau fut couvert par des couplets malins,
Et le Français léger enyvré de folie,
Du plus grand de ſes Rois oſa flétrir la vie.

Bredow, tel eſt le peuple & l'idiot public,
Rien ne peut échaper à ſa langue d'aſpic;
C'eſt cet étrange oiſeau rempli d'yeux & d'oreilles,
De Climats en climats publiant des merveilles,
Qui ne peut aſſouvir ſa curioſité,
Qui confond le menſonge avec la vérité;
L'inquiéte cabale & la perfide envie,
La haine, la fureur, l'infame calomnie,

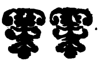
L'in-

L'instruisent en passant de faits remplis d'horreurs.
Et bientôt l'Univers répete ces noirceurs;
Etre blessé du monstre est un mal incurable.

Hé bien! que pensez-vous? l'homme est il raisonnable.
D'employer tant de soins, de peines, de travaux,
D'immoler ses plaisirs, ses jours & son repos,
Pour attirer sur lui les yeux & le suffrage
De ce peuple ignorant, téméraire & volage,
Rempli de préjugés, esclave de l'erreur,
Et du nom des mortels très-faux dispensateur?

O gloire, illusion cesse de nous séduire,
L'Amour de la vertu doit tout seul nous conduire,
Mon cœur doit me juger, s'il m'approuve, suffit,
J'arrache ces lauriers qu'on me prête à crédit.

Quoi! je voudrais devoir mon nom & mon mérite
Au caprice inconstant d'une foule séduite,
Et n'être vertueux que pour me voir louer!
Que le monde me blâme ou daigne m'avouer,
Je ris de son encens qui s'envole en fumée,
Et du peuple insensé qui fait la Renommée.



EPITRE XI.

A MA SOEUR DE SUEDE.

QUELLE gloire en ce jour, MA SOEUR, vous environne!
Vos premiers pas en Suede en approchant du Trône,
Vous ont déjà conduite à l'immortalité.

Ce Royaume autrefois si fier, si redouté,
Terreur du Danemarck, fléau de la Russie,
Arbitre du Sarmate & maître en Germanie,
Etait enfin réduit à force de malheurs,
A la nécessité d'implorer ses Vainqueurs;
Au milieu du Sénat une guerre intestine
Lui déchirait le sein & comblait sa ruine;
La discorde ordonnait, & le peuple animé
Tournait contre l'Etat son courage enflammé;
Tout paraissait perdu, l'Europe semblait dire,
Voici le dernier jour qui reste à votre Empire.

Mais lorsque ce colosse oppresseur du Germain,
S'incline vers sa chute & présage sa fin,
Une femme paraît, tout change, tout s'anime,
Le Sénat généreux rompt le joug qui l'opprime,
La Nation reprend des sentimens plus hauts,
Dignes du grand Gustave & de tous ses Héros;
Ces cœurs humiliés, vaincus par la souffrance,
Se remplissent d'espoir, d'ardeur, de confiance;

Les

Les peuples sont toujours ce que les font leurs Rois;
Ma Reine va fixer le destin des Suédois,
Toutes les passions se taisent devant elle,
Il n'est plus d'envieux, il n'est plus de querelle,
L'ordre renaît du sein de la confusion,
On sacrifie enfin la haine à l'union.

Qu'Homere vainement vante Panthésilée,
Que Mars guide ses pas au fort de la mêlée,
Des bords du Thermodon aux bords du Simoïs,
Quel que soit son courage & ses faits inouïs,
Des flammes qu'en ces murs la vengeance déploie,
Son bras ne peut sauver la malheureuse Troie;
Cette brave Amazone en ces champs pleins d'horreurs
Ne combattit cent Rois que pour voir des malheurs.

Qu'en vers harmonieux le sublime Virgile,
Dans le camp des Latins nous dépeigne Camille,
Dont les faibles secours, les stériles vertus
Ne purent soutenir le bon Roi Latinus.

Votre gloire, MA SOEUR, plus sûre & plus brillante,
Mériterait au moins qu'un Voltaire la chante,
Mon cœur en est ému, j'admire vos exploits,
Mais pour tout exprimer je n'ai termes ni voix:
Le seul pinceau d'Apelle osait peindre Alexandre,
Si ma témérité m'a fait trop entreprendre,
C'est qu'un si beau sujet soutient seul un Auteur.

C'est donc vous que je vois à ce point de grandeur!

C'eſt donc vous qui donnez à la Suede enchantée
Ce feu divin qu'aux Cieux déroba Promethée!
Votre exemple étonnant porte la fermeté
Juſqu'au ſein palpitant de la perplexité;
Ce peuple libre & fier, MA SOEUR, qui vous admire,
Apprend à ſoutenir l'honneur de votre Empire,
Timide auparavant, encouragé par vous,
Il impoſe ſilence à ſes voiſins jaloux;
A ce peuple farouche, inſolent & barbare,
Qui combat en eſclave & s'enfuit en Tartare,
Et dont l'orgueil enflé d'un ſuccès paſſager,
Se flattait hautement de l'eſpoir menſonger,
Que ſa férocité qui fit trembler l'Euphrate,
Domterait le Suédois ainſi que le Sarmate.
Dans les fonds ténébreux de leurs vaſtes forêts,
Sous un ciel rigoureux & parmi leurs marais,
Vos lâches ennemis que la fureur poſſede
Oſaient forger des fers à la triſte Suéde;
On voyait dans leurs ports leurs groſſiers matelots
Défier à la fois & la Suede & les flots;
Des glaces d'Archangel au Palus Méotide,
Le démon de la guerre au regard homicide
Aſſemblait vers Vibourg des ruſtiques guerriers,
Avides de pillage & non pas de lauriers.

Un monſtre que l'enfer vomit ſur ce rivage,
Que l'implacable haine allaita de ſa rage,
Inſtruit par la diſcorde en cet art criminel
Qu'à Florence enſeigna l'affreux Machiavel;

Ce

Ce monſtre en ſoumettant ſa molle Souveraine
Près du Trône éleva ſa fortune hautaine,
Et le Ruſſe tremblant que ce tyran conduit,
Dans ſa ſtupidité par baſſeſſe obéit;
La noire trahiſon, la louche perfidie
Formerent aux forfaits ſa fureur enhardie;
Ce farouche ennemi des plus auguſtes droits,
Veut régner dans le Nord, fouler aux pieds ſes Rois;
Ses trames, ſes complots, ſes brigues infernales
Diviſent l'Univers en puiſſantes cabales;
Il ſéduit l'Empereur, que dis-je? les Anglais
Complices de ſa rage ont payé ſes forfaits;
Mais lorſqu'on le voit prêt à ravager la terre,
Un Dieu dans ſes cachots vient renfermer la guerre;
Ce monſtre audacieux en gémit de douleur,
Il demeure interdit en proie à ſa fureur;
Rongé par les ſerpens qui ſervaient ſa vengeance,
Le bonheur des Suédois redouble ſa ſouffrance;
Tel l'on peint ſous l'Etna ce géant renfermé,
Qui vomiſſant des feux de ſon gouffre enflammé,
S'agite & veut briſer ſa puiſſante barriere,
Il brave en ſes priſons l'Auteur de la lumiere;
Mais ce Dieu qui punit ſes tranſports menaçans,
Dédaigne au haut des cieux ſes efforts impuiſſans.

Ce Dieu, c'eſt vous, MA SOEUR, oui c'eſt vous dont l'égide
Pétrifia ce monſtre envieux & perfide;
Votre main détruiſit ces infames complots,
Sans armes, ſans ſecours, ſans foudres, ſans carreaux,

Il vous suffit d'un mot pour calmer la tempête ;
Vous dites, arrêtez, & la guerre s'arrête.

O Suede, reconnois d'aussi puissans secours,
Si l'ombre de la paix protege tes beaux jours,
Si du joug ennemi Stockholm est préservée,
Benis du fond du cœur la main qui t'a sauvée.

Auteurs, ne vantez plus dans vos pesans écrits
Les noms d'Elizabeth & de Sémiramis ;
Suédois, votre Christine indigne qu'on la prône,
Par un caprice étrange abandonna le Trône ;
Déjà mon Héroïne a su le soutenir.

Ah ! quels engagemens, MA SOEUR, pour l'avenir !
Si dans le second rang je vous vois si brillante,
Parvenu au premier, jugez de mon attentè,
Tout prêt à prononcer on tient les yeux ouverts,
Votre regne intéresse & nous & l'Univers ;
Il se propose à voir l'Europe réunie
Par ses soins généreux de ce puissant génie,
Dont la sagesse égale asservissant le sort
Fera l'amour du monde & la gloire du Nord ;
Vénus à vos appas aurait cédé la pomme,
Minerve à vos vertus connaîtrait un grand homme.

Vos tranquilles sujets sous votre regne heureux,
Diront, „ ô Prussiens ! ô peuple généreux !
„ C'est vous dont nous tenons cette nouvelle aurore,
„ Prémices des beaux jours qui la suivront encore ;
„ Nous

„ Nous vous devons la paix, nos biens & nos honneurs.

Ah! quel plaisir touchant! quels concerts enchanteurs!
Foyer de mes aïeux, ô ma chere Patrie!
O quel plus bel éloge & plus digne d'envie!
En respectant vos dons, on chante vos bienfaits;
Nos voisins sont heureux, nos peuples satisfaits,
On ne les entend point murmurer & se plaindre,
Ils savent nous aimer & ne sauraient nous craindre;
De notre probité ces peuples convaincus,
S'empressent d'annoblir leur sang par nos vertus;
Combien viennent ici nous demander des femmes?
Le tendre Dieu d'Hymen en embrasant leurs ames,
Pour les encourager leur présente à la fois
Cinq exemples fameux des filles de nos Rois;
Celles (n) dont s'applaudit l'heureuse Franconie
Que le Weser chérit, que l'Oder déïfie;
Vous enfin que l'envie admire en frémissant,
Vous que nos ennemis estiment en tremblant,
Oui, vous qui contraignez jusqu'au vice lui-même,
A rendre hommage en vous aux vertus qu'il blasphême;
La vérité s'arrache à ces cœurs furieux;
Ainsi l'enfer connaît & déteste les Dieux.

Si le simple mérite est digne qu'on l'admire,
Quand la beauté s'y joint, il en a plus d'empire;

Le

(n) *Mesdames les Maregraves de Bareith & d'Anspach, Madame la Duchesse de Brunswick & Madame la Maregrave de Schwedt.*

Le ſtoïque Zénon dans ſa rigidité,
Aurait connu par vous le prix de la beauté,
Il eût été ſurpris de ſe trouver ſenſible;
Ah! malheur au mortel dont l'ame eſt inflexible!
La raiſon ne doit point détruire l'homme en nous,
Quand le cœur s'attendrit, l'eſprit en eſt plus doux;
Oui, j'adore les Dieux dans leur plus bel ouvrage,
Je vois dans vos attraits leur véritable image;
Cet hommage ſi pur & détaché des ſens
Se doit comme aux vertus, aux charmes, aux talens.

Mais tandis que je vois la Suede fortunée
Ne devoir qu'à vos ſoins ſa haute deſtinée,
Vous le dirai-je ici, l'oſerai-je MA SOEUR?
C'eſt ſa proſpérité qui fait tout mon malheur;
Ah! ſi j'ai pu chanter votre gloire future,
Je ſens en même-tems murmurer la Nature:
Amitié, don du Ciel, ſacrés liens du ſang!
Si nous devons tous deux nos jours au même flanc,
Parlez, enfin, parlez ſentimens d'un cœur tendre,
Rendez compte des pleurs que vous a fait repandre
Ce depart douloureux, cet adieu ſi touchant;
Accablé de chagrin dans cet affreux moment,
Je vous quittai, MA SOEUR, m'arrachant à vos charmes;
Que ce triſte congé fut arroſé de larmes!
Ce jour pour mon repos fut un fatal écueil,
Ma douleur à jamais en fait un jour de deuil;
Un éternel adieu! MA SOEUR, quel ſort barbare!
Triſte néceſſité, devoir qui nous ſépare!
Fallait-il à mon peuple immoler mon bonheur?

Heu-

Heureux ſont les mortels qui loin de la grandeur
Réuniſſent en paix leur tranquille famille,
Dont un toit peut couvrir & pere & fils & fille!
Satisfaits de leur ſort dans leur obſcurité;
Le bonheur eſt le prix de leur ſimplicité;
Ils ne redoutent point la fortune bizarre,
Et l'abyme des mers jamais ne les ſépare.
Les brigues, les complots que forme l'étranger
Amuſent leur loiſir loin de les affliger;
Mais ſur-tout & c'eſt-là ce qui me déſeſpere,
C'eſt chez eux que la ſœur peut vivre auprès du frere.

Quels écarts inſenſés! Où vais-je m'égarer?
Aimons ſans intérêt & ſachons préférer
Le bien de nos amis à notre bonheur même.

Je vois ſur votre front poſer le diadême;
Si la Suede connaît le prix de nos bienfaits,
Ne ſouillons pas nos dons par d'impuiſſants regrets.
Etouffons nos ſoupirs & ſupprimons nos larmes;
Loin de vous, mais toujours le cœur plein de vos charmes,
Votre félicité fera tout mon bonheur;
Je le préviens déjà ce ſiecle de grandeur,
Ce tems où j'entendrai la prompte renommée
Répétant les accens de la Suede charmée,
Vous nommer à grands cris en comptant vos exploits,
Le modele du ſexe & l'exemple des Rois.

E' P I-

ÉPITRE XII.

A PODEWILS.

Sur ce que l'on ne fait pas tout ce que l'on pourrait faire.

LABORIEUX Ami, dont l'esprit pacifique
Dirige le vaisseau de notre République,
Vous dont l'activité remplissant mes desseins,
D'un œil toujours ouvert veille sur nos destins.

Ne remarquez-vous pas en passant en revue
L'Europe chaque jour présente à votre vue,
Dans des climats divers & parmi tant de loix,
Que du Moine au Pontife & des Commis aux Rois,
Aucun mortel ne fait tout ce qu'il pourrait faire?
Le fils aveuglément suit les pas de son pere;
Il n'est aucun Etat qui ne soit plein d'abus,
On les souffre, on s'en plaint, n'exigeons rien de plus.

Si quelque Citoyen pour l'Etat plein de zele
Ouvre au bonheur public une route nouvelle,
Entrant dans la carriere il est d'abord lassé,
Et quitte son ouvrage à peine commencé.

Des mortels adorés dont l'ame magnanime
Servit le genre humain sans briguer son estime,

Qui

Qui de tant de bienfaits, d'utiles changemens;
Laisserent après eux d'illustres monumens,
Ces demi-Dieux sur terre avec un esprit ferme
Voulaient obstinément arriver à leur terme;
La volonté peut tout, qui ne veut qu'à demi,
Sort du sommeil, se leve & retombe endormi.

En tous lieux, en tout genre on voit des gens habiles,
Bien peu d'un si grand nombre ont passé pour utiles,
S'ils n'ont point travaillé pour leur bien mutuel,
La paresse, l'ennui, l'intérêt personnel
Ont fait évanouir dans leurs ames communes,
Des desirs vertueux dignes de leurs fortunes.

Eh! qu'importe en effet à la société,
Qu'un Ministre absorbé dans la prospérité,
Ayant sans être Roi la puissance suprême,
Pour le bien de l'Etat trouve un nouveau systême;
Si quittant sans dessein, distrait par cent objets,
Il n'exécute point ses louables projets?

L'un préfere aux travaux les plaisirs de la vie,
L'autre craint en secret de reveiller l'envie,
Et d'entendre crier contre le novateur
Le peuple de l'usage aveugle sectateur,
Patron des vieux abus, insensible aux services,
Qui compte les bienfaits pour autant d'injustices.

Un autre dans son cœur des biens sent les attraits,
Immole ses devoirs à de vils intérêts,

Ca-

Capable de servir l'Etat & la Couronne,
Il ne voit, ne connaît, n'aime que sa personne.

Ces indignes mortels qui tolerent nos maux,
Laissent nos loix, nos mœurs & tout dans le chaos;
C'est un plaisir divin de pouvoir tirer l'ordre
De la confusion & du sein du désordre;
Mais quelque sort malin par des moyens secrets,
Retarde & bien souvent enchaîne nos progrès;
L'intérêt, le dépit, la crainte, la paresse,
Sont les lâches ressorts de l'humaine faiblesse;
L'homme à l'humanité paya toujours tribut,
Guerriers, Ministres, Rois, aucun n'atteint son but.

Voyez-vous ces guerriers au sein de la victoire
Marquer imprudemment des bornes à leur gloire,
Préparer un pont d'or à l'ennemi qui fuit,
Et de tous leurs travaux perdre eux-mêmes le fruit?

L'amour propre avec peu, satisfait de lui-même,
Se flatte, s'applaudit, s'éleve au rang suprême,
Il caresse un Héros, il lui montre ses faits
Par un verre trompeur qui grossit les objets;
Il lui dit, „ C'est assez & votre ardeur guerriere
„ Dans ce jour mémorable a rempli sa carriere,
„ Conservez les lauriers dont vous êtes muni;
L'ouvrage est commencé qu'il croit avoir fini.
Si le vil intérêt d'un Ministre s'empare,
Si la corruption de son devoir l'égare,
Du bonheur de l'Etat, de l'intérêt public
Il fera sans remords un indigne trafic,

Embrouillera les loix & se livrant au vice
Au Temple de Thémis il vendra la justice;
Sa voix dans les conseils organe des voisins,
Fera par artifice agréer leurs desseins,
Et troublant à leur gré le repos de la terre,
Entraînera l'État dans l'horreur de la guerre;
Un traître s'enhardit de forfaits en forfaits.

Mais vous reconnaissez à ces infames traits
Du portait que je peins l'original coupable,
Ce monstre dont Moscow sent le bras redoutable,
Qui tient un peuple entier sur sa frontiere armé,
Et se complaît à voir tout le Nord allarmé.

Tandis que ses complots bravent notre constance,
Que l'Europe en courroux souffre son insolence;
De la fertile Ukraine il voit les champs déserts,
Les vaisseaux à Riga dévorés par les vers,
Les arts abandonnés, l'industrie expirante,
L'antique barbarie à la Cour renaissante,
Tous les travaux du Czar pencher vers leur déclin.

Quel abus, CHER AMI, du pouvoir souverain!
Quelle utile leçon aux Ministres, aux Princes,
Qui loin de s'occuper du bien de leurs Provinces,
Puissans pour leur voisins, misérables chez eux,
Ont le cœur dévoré de soins ambitieux;
Et quoique leur pays soit beaucoup moins barbare,
Que ce repaire d'ours, image du Ténare,
Il n'est aucun Etat si policé qu'il soit,
Où pour le bien public la réforme n'ait droit,

Où

Où l'usage & la loi l'un à l'autre contraires
N'offensent du bon sens les préceptes séveres.
De ces difficultés on sent les embarras,
Mais pourquoi, dites-vous, ne les leve-t-on pas?

Sachez comme en effet le monde se gouverne;
Ceux devant qui le peuple en tremblant se prosterne,
Elevés dans la pompe & dans l'oisiveté,
D'un ouvrage suivi redoutent l'âpreté;
Occupés des plaisirs au sein de la mollesse,
Ces fainéans heureux respectent leur paresse;
Les affaires iront selon le gré des Dieux,
Tous les événemens étaient prévus par eux,
Et le soin que du monde a pris la Providence
Des travaux superflus en honneur les dispense,
Leur lâche quiétude adopte ces raisons
Et perd dans ses langueurs les jours & les saisons;
Ces fardeaux de la terre engourdis sur le Trône,
Insensibles pour tous, tendres pour leur personne,
Semblables par leurs mœurs aux Rois Orientaux,
Sans procurer le bien tolerent tous les maux.

Si la Saxe autrefois puissante & fortunée
A vu depuis dix ans changer sa destinée,
Préparer sa ruine, abaisser son crédit,
Ses peuples opprimés, son fonds à rien réduit,
N'en chargez point leur Prince, il n'est point tyrannique,
Rien ne peut remuer son ame léthargique;
Condamnez sa faiblesse & son oisiveté,
S'il cause tous leurs maux, c'est sans méchanceté,

Il s'endort fur des fleurs, & fes mains incertaines
De l'Etat chancelant laiffent flotter les rênes.

Avec ces vieux abus, la moleffe des Cours,
L'oifiveté des Grands, le monde va toujours;
Mais les vices des Rois font la premiere caufe
Que pour le bien public fe fait fi peu de chofe.

Réprimons la fatyre, épargnons nos égaux,
Ah! Serions-nous les feuls exemts de ces défauts?
Avons-nous en tout tems la même vigilance?
Dans nos travaux divers la même prévoyance?
Et n'eft-il pas des jours où l'efprit détendu
Incapable d'agir demeure fans vertu?
Où loin d'approfondir le tout ou fa partie,
A peine gliffions-nous fur la fuperficie?

De ma légéreté vous me voyez rougir,
La mort eft un repos, mais vivre c'eft agir;
Le tems qui fuit toujours aurait dû nous apprendre
Que nos jours font comptés, qu'il ne faut rien fuf-
pendre,
Qu'il faut par les cheveux faifir l'occafion,
Et paffer conftamment fes jours dans l'action;
La Parque coupe en vain le fil de notre vie,
Nous l'allongeons affez dès qu'elle eft bien remplie,
Dès que nous dirigeons au bonheur des humains
L'ufage du pouvoir qui repofe en nos mains;
A ce but nos deffeins doivent tous fe réduire;
L'ame eft inépuifable & peut toujours produire.

Voyez

Voyez ces orangers féconds dans tous les tems,
La seve leur fournit ses tributs abondans;
Ces fleurs, ces pommes d'or qu'ils produissent sans
cesse,
Semblent nous reprocher notre indigne paresse.

Si je chante en mes vers la mâle activité,
Ne me supposez point follement entêté
De ces esprits ardens qui désolent la terre,
Et par inquiétude entreprennent la guerre;
Non, je n'admire point ce fougueux Roi du Nord,
Qui cherchant les travaux, les dangers & la mort,
N'ayant d'autre plaisir que les troubles des armes,
A détrôner les Rois trouva ses plus doux charmes;
Et loin de ses sujets qu'il ne gouvernait pas,
Conquérait la Pologne en perdant ses Etats.

Mais dans un citoyen revêtu de puissance,
Je blâme hautement le goût de l'indolence;
Son emploi, son honneur, son plaisir, son pouvoir,
Tout devrait l'animer à remplir son devoir;
S'il est trop négligent, il est un infidele,
Et la paresse en lui peut être criminelle;
On n'a pas de mérite à s'abstenir du mal,
Etre ardent pour le bien est le point principal.

Si l'on daigne approuver qu'un poëme agréable
Orne la vérité des attraits de la fable,
Si la naïveté peut être de saison,
Pour adoucir les traits de l'austere raison;
Qu'on me permette ici d'emprunter ses nuances
Pour cacher sous des fleurs l'âpreté des sentences.

Sur

Sur le ſommet d'un mont de rochers hériſſé,
Le temple de la Gloire était jadis placé;
Elle promit un prix à ceux dont le courage
Surmontant ces dangers viendrait lui rendre hommage.

Un jour tous ſes amans excités par ce prix,
Tenterent de monter à ſon ſacré pourpris;
En approchant du mont, les uns pleins de ſurpriſe,
Reſtaient tout étonnés de leur grande entrepriſe;
Plus loin des jeunes gens légers, fous, amoureux,
Allaient, cueillant des fleurs pour l'objet de leurs vœux,
D'autres d'un pas timide entraient dans la carriere,
Effrayés du danger retournaient en arriere,
Et d'autres fatigués, rébutés, abattus
Se couchaient ſans vigueur ſur le roc étendus;
On en voyait plus haut monter avec audace,
Jaloux de leurs rivaux leur diſputer la place,
Au bord du précipice au point de ſuccomber
Se heurter en fureur, au bas du mont tomber.

Un ſage ſans envie & ſans incertitude,
Par un ſentier plus court & même encor plus rude,
Animé par le prix que la Gloire promet,
De rochers en rochers vola juſqu'au ſommet;
C'eſt-là qu'il fut reçu dans les bras de la Gloire
Et ſon nom fut écrit au temple de Mémoire,
Dans ce livre ſi court où ſont les noms fameux
Des mortels dont le cœur fut ferme & vertueux.

La Déeſſe approuvant l'effort de ſon courage,
Lui dit: „ Soyez heureux, jouiſſez du partage
„ De ces eſprits actifs, Auteurs, Rois & Guerriers,
„ Le repos eſt permis, mais c'eſt ſous les lauriers ".

ÉPITRE XIII.

A MA SOEUR DE BAREITH.

Sur l'uſage de la Fortune.

DU ſonge des grandeurs l'image évanouie
M'a rendu tout entier à la Philoſophie,
Evitant les fâcheux, le tumulte & le bruit,
Je profite du tems chaque inſtant qu'il s'enfuit;
J'achete à peu de frais mille plaiſirs champêtres,
J'arrondis des berceaux, je fais tailler des hêtres;
Je lis la Quintinie, & par ſon art divin
Je change un ſable aride en fertile jardin;
Là je me plais à voir pouſſer, verdir, éclorre
Des fleurs que le midi reçut des dons de Flore;
Mon ami Philémon vient dans ces lieux reclus
Diſſerter avec moi du prix qu'ont les vertus,
Et lorſque ſon diſcours échauffe mon génie,
Je l'enrichis des traits qu'offre la Poéſie;
Une feuille, une fleur & de moindres objets,
A nos moralités fourniſſent des ſujets;
La nature à nos yeux eſt pleine de merveilles,
Nous admirons ſouvent le peuple des abeilles;

O quel plaiſir, MA SOEUR, de les voir travailler
Ce doux ſuc que l'inſtinct leur apprit à piller!
De leurs ſoins mutuels & de leur vigilance
Réſulte pour l'eſſain la commune abondance,
L'un travaille pour l'autre & ce miel apprêté
Appartient ſans partage à la communauté.

Pourquoi ne ſuit-on pas, diſais-je, leur exemple?
L'homme a lieu de rougir chaque fois qu'il contemple
Cette heureuſe union & l'ordre ſans égal,
Qui concourt en effet à leur bien général.

L'abeille a mieux que nous réglé ſa République
On n'y voit point de mouche altiere & magnifique
Refuſer à ſes ſœurs le fruit de ſes travaux;
L'orgueil & l'intérêt reſpectent leur repos.

Fiere raiſon humaine, orgueilleuſe folie,
Que de ces animaux l'exemple t'humilie,
Notre cœur endurci mépriſe les humains,
L'homme change de mœurs en changeant de deſtins,
Enivré de l'éclat de ſon bonheur ſuprême,
Il fuit ſon origine, il s'ignore lui-même.

Qui dirait lorſqu'on voit ces Grands ſi dédaigneux
Que les pauvres ſont faits du même limon qu'eux,
Que ces gueux en lambeaux courbés ſous les miſeres,
Marqués des mêmes traits ſont en effet leurs freres?
L'orgueil les a changés, c'eſt l'ouvrage du ſort,
Du riche au miſérable il n'eſt plus de rapport;

A leur destin commun rien ne les intéresse,
Ce sont des animaux de différente espece;
Ces loups sans s'émouvoir regardent les faulcons
Du sang de la colombe arroser les vallons.

Que je suis en courroux lorsque certaine Altesse
Jusqu'aux chevaux, aux chiens prodigue sa tendresse !
On dirait que pour eux le destin l'aggrandit,
De sa folle dépense ils tirent le profit;
Ces chevaux superflus s'engraissent à la crêche,
Tandis qu'abandonné le pauvre se desseche;
Il nage dans le luxe, il ne vit que pour lui,
Et c'est un songe vain que le malheur d'autrui;
Cet abus, je l'avoue, à tel point m'importune,
Que j'en ai méprisé les Grands & la Fortune.

„ Vous en êtes surpris? repartit Philémon,
„ Le monde est inhumain, ingrat & sans raison;
„ Pour moi, depuis long-tems j'appris à le connaître,
„ Jadis de la fortune on m'a vu le grand Prêtre,
„ Son temple était rempli de sots adulateurs,
„ L'Univers y venait demander des honneurs.
„ Le Courtisan disait, ô puissante Déesse,
„ Donnez-moi du pouvoir, afin que j'en oppresse
„ Un rival odieux qu'on dit de mes amis;
„ Le Roi lui demandait des esclaves soumis;
„ Un homme du bel air à mine évaporée,
„ Voulait un grand état, une maison dorée;

„ Un

„ Un franc diffipateur exigeait un gros bien,
„ Pour qu'il eût le plaifir de le réduire à rien;
„ L'Avare lui difait, Déeffe falutaire,
„ Donnez-moi bien de l'or, afin que je l'enterre,
„ Un Comte en fe dreffant criait avec fierté,
„ Quand parviendrai-je au rang que j'ai tant mérité?

„ Je n'aurais jamais fait, fi de tant de prieres
„ Je voulais rapporter les phrafes fingulieres:
„ Bref, aucun ne penfait dans fes bizarres vœux,
„ Au noble & doux plaifir de faire des heureux;
„ Et ma Déeffe aveugle, inégale & quinteufe,
„ Sur l'emploi de fes dons nullement fcrupuleufe,
„ Refufoit par travers & donnait fans raifon.

La fortune, lui dis-je, eft un cruel poifon,
Lorfqu'elle a pu remplir l'efprit de fa chimere,
Elle altere le fond du meilleur caractere;
L'homme dans fes tranfports s'imagine être un Dieu,
Il prétend que pour lui l'encens fume en tout lieu;
Ces Grands enorgueillis de leur magnificence,
Penfent qu'ils font l'objet pour qui la Providence
Fit fortir du néant ces êtres fi divers,
Qui rampent fur la terre ou volent dans les airs;
Ils fe placent eux feuls au centre de ce monde,
Et tout le refte eft bien, quand pour eux tout abonde;
Tendres fur leur fujet, infenfibles pour nous,
Yvres de leurs plaifirs, de leur grandeur jaloux,
Semblables aux rameaux dont les feuilles ftériles

Du tronc qui les nourrit, tirent les sucs utiles,
Et dans un vain feuillage étalant leur beauté,
Laissent leurs tendres fruits sécher à leur côté;
Est-ce donc pour eux seuls que se filtre la seve
Qui partant des tuyaux jusqu'aux branches s'éleve?
Ah! quelle heureuse main coupera ces rameaux,
Des présens de Pomone injurieux rivaux?
Avec trop de chragrin j'en vois grossir le nombre....

Philémon repartit prenant un air plus sombre:
„ Peut-être verrait-on plus de cœurs bienfaisans,
„ Mais ce monde pervers est peuplé de méchans;
„ Les bienfaits sont payés de noire ingratitude;
„ Qui fait de la sagesse une profonde étude,
„ S'il connaît les mortels, ne les servira pas.

Qu'il est beau, Philémon, de faire des ingrats!
Faut-il lorsqu'aux vertus un doux penchant nous guide,
Que l'austere raison contre le cœur décide?

O vous, sage Minerve, aimable & tendre Soeur,
O vous qui possédez tous les talens du cœur,
Vous pensez, je le sais, qu'un noble caractere
Ne trouve en sa grandeur de plaisir qu'à bien faire
Qu'à daigner partager à l'homme son égal
Les faveurs dont pour lui le Ciel fut libéral.

Ces colomnes dont l'art d'un habile Architecte
Sait orner noblement sa façade correcte,
Ces masses ne sont pas de ces vains ornemens
Que la profusion ajoute aux bâtimens;

Mais

Mais leur commun concours, leur force réunie,
Soutient ſolidement la façade embellie.

Notre grand édifice eſt la ſociété,
Tout citoyen concourt à ſon utilité;
L'embellir n'eſt pas tout, & pour le dire encore,
La bonté la ſoutient, le faſte la décore.

O puiſſante Nature! ame de l'Univers!
Souffre que tes ſecrets éclatent dans mes vers;
Ménagere ou prodigue on te voit toujours ſage,
Ton deſſein permanent mene tout à l'uſage.

Voyez ces réſervoirs qui pour ſes grands deſſeins
Aux entrailles des monts ſont creuſés par ſes mains,
Les fleuves orgueilleux en ont tiré leur ſource,
D'un humide criſtal ils fourniſſent la courſe;
En fuyant de leur ſein, jeunes, faibles ruiſſeaux
Ils arroſent les prés de leurs fécondes eaux;
Mais bientôt aggrandis, enflés d'eaux paſſageres
Ils portent leur tribut à des mers étrangeres,
D'où le Soleil après les changeant en vapeurs,
Goutte à goutte en pleuvant les rend ſur les hauteurs;
Ce n'eſt point pour croupir que les monts les amaſſent,
Par ces mêmes canaux, le ſort veut qu'ils repaſſent.

Et tels ſont les devoirs attachés aux honneurs,
Des dons de la fortune heureux diſpenſateurs,

Les Grands pour les Etats ſont la ſource féconde
Qui porte l'abondance & le bonheur au monde.

Que j'aime ce diſcours qu'un ſage Magiſtrat (a)
Tint au peuple Romain ſéparé du Sénat!
Autour du mont ſacré triomphait la diſcorde,
Son éloquente voix rétablit la concorde.

„ La République, Amis, leur dit-il, eſt le corps
„ Dont tous les citoyens ſont autant de reſſorts,
„ Un ſeul membre perclus peut troubler l'harmonie
„ Qui maintient la ſanté, qui prolonge la vie:
„ Suppoſons que la bouche aimant mieux diſcourir,
„ Refuſât à ſon corps le ſoin de le nourrir;
„ L'animal épuiſé dans ſa langueur mourante,
„ Serait mis au tombeau par la faim dévorante.
„ Membres ſéditieux, injuſtes Plébéiens,
„ Servez votre Sénat & ſoyez citoyens.

Quel que ſoit le haut rang qu'on tienne en ſa patrie,
De la totalité l'on fait toujours partie;
Si par vous les humains ne ſont pas ſecourus,
L'Etat ne voit en vous que des membres perclus.

Modérons nos tranſports, évitons la ſatyre,
C'eſt peu de condamner, le grand art eſt d'inſtruire;
Enſeignons en ami, ſans prêcher en cenſeur,
Comment l'homme ſenſé doit uſer des grandeurs,
Commens fuyant l'orgueil, la haine, la vengeance,
Sa bonté doit ſur-tout annoncer ſa puiſſance.

„ Il

(a) *Menenius Agrippa.*

„ Il n'eſt rien de plus grand dans ton ſort glorieux,
„ Que ce vaſte pouvoir de faire des heureux,
„ Ni rien de plus divin dans ton beau caractere,
„ Que cette volonté toujours prête à le faire,
Oſait dire à *Céſar* ce *Conſul Orateur*,
Qui de Ligarius ſe rendit protecteur;
Et c'eſt à tous les Rois qu'il paraît encor dire,
„ Pour faire des heureux vous occupez l'Empire,
„ Aſtres de l'Univers, votre éclat eſt pour vous,
„ Mais de vos doux rayons l'influence eſt pour nous.

Les Grands, ces fils chéris de l'aveugle fortune,
Sont couverts de mépris ſi leur ame eſt commune.
Néron, quoique Céſar fût haï des Romains,
Rome pour leurs vertus chérit les *Antonins*;
Bienfaiſans *Antonins*, mes Héros, mes exemples,
Il faut vous invoquer, vous méritez des Temples,
Si de faibles humains peuvent atteindre aux Dieux,
Vous êtes immortels, adorables comme eux,
Je ſens à votre nom dans le fond de mon ame,
Que l'amour des vertus redouble encor ſa flamme,
Ou j'en préſume mieux du triſte genre humain.

Julien peu connu fut le dernier Romain;
Que de monſtres affreux profanerent le Trône,
Et firent éclipſer l'éclat de leur Couronne!

Mais faut-il être Roi pour être bienfaiſant?
N'eſt-il plus de vertus quand on eſt moins puiſſant?

L'occafion peut rendre un pauvre ferviable,
Dans l'état médiocre on fera fecourable;
Si l'on eft riche au pauvre on doit fon fuperflu,
Un Grand doit protéger l'indigente vertu,
Dans la profpérité l'ame entiere s'étale,
On la voit ce qu'elle eft, avare ou libérale;
Nos états font divers, nos devoirs font communs.

Ainfi la tendre fleur nous donne fes parfums,
La campagne fes bleds, les arbres leurs ombrages,
Les rochers leurs métaux, les prés leurs pâturages,
L'Océan fes poiffons & les vents leur fraîcheur;
Ainfi l'aftre du Nord guide le voyageur;
Ainfi lorfque la nuit reprend fes voiles fombres,
La fœur du Dieu du jour vient éclairer les ombres;
Ainfi le grand flambeau moteur de l'Univers,
De fes rayons brillans remplit le champ des airs;
Par lui-même fécond fon influence pure
Ranime & rend la vie à toute la Nature.



ÉPITRE XIV.

A SCHWERTS.

Sur les Plaisirs.

DE nos brillans plaisirs aimable Directeur,
O vous qui gouvernez au gré du spectateur,
Les jeux de Terpsichore & ceux de Polymnie,
Les pleurs de Melpomene & les ris de Thalie,
Lequel de ces plaisirs pourrait selon nos vœux,
Contribuer le plus à faire des heureux?

Serait-ce, dites-moi, la joie impétueuse,
Du brillant carnaval fille si dangereuse,
Si chere à nos galants, si funeste aux époux,
Lorsque sous plus d'un masque on voit de jeunes fous
Suivre les étendarts du beau Dieu de Cythere,
Enflammés de ses feux, prompts à se satisfaire,
Sauter, tourbillonner au son des instrumens,
Et s'enyvrer enfin de cent plaisirs bruyans?
L'Aurore en plein Hyver si lente, si tardive,
Parait selon leurs vœux trop prompte & trop active,
Quoique de leur amour le rapide roman
Souvent dans un quart-d'heure ait dégoûté l'amant,
Aimeriez-vous plutôt qu'on préferât la scene,
Où Moliere traça de sa naïve veine,
De nos bizarres mœurs l'humiliant tableau?

 „Cher-

„ Cherchez, me dites-vous, un ſpectacle nouveau,
„ Allez à ce palais enchanteur & magique
„ Où l'Optique, la Danſe & l'art de la Muſique
„ De cent plaiſirs divers ne forment qu'un plaiſir;
„ Ce ſpectacle eſt de tous celui qu'il faut choiſir.

„ C'eſt-là que l'*Aſtrua* par ſon goſier agile
„ Enchante également & la Cour & la Ville,
„ Et que *Félicino* par des ſons plus touchans
„ Sait émouvoir les cœurs au gré de ſes accens;
„ C'eſt-là que *Marianne* égale à Terpſichore,
„ Entend tous ces *bravò* dont le public l'honore;
„ Ses pas étudiés, ſes airs luxurieux,
„ Tout incite aux déſirs nos ſens voluptueux.

Je vous entends, ſachez que dans le fond de l'ame
J'aime tous ces plaiſirs qu'un faux myſtique blâme;
Ami des ſentimens des Epicuriens,
Je laiſſe la triſteſſe aux durs Stoïciens;
Si comme Thebe, hélas! notre ame avait cent portes,
J'y laiſſerais entrer les plaiſirs en cohortes.

Tout le monde après tout ne penſe pas ainſi,
J'ai vu d'outrés chaſſeurs en hauſſant le ſourcil,
Bâiller & s'endormir au ſein de ces merveilles,
Nul ſon ne peut flatter leurs ſtupides oreilles,
Leur eſprit occupé de cerfs, de ſangliers,
Au lieu de voir Cinna, rêvait aux levriers.

J'ai vu ſur vos gradins frémir d'impatience
Plus d'un vieil Harpagon rêvant à la finance,
Preſſé

Pressé de visiter ses serrures, ses huis,
Et de compter tout seul des sacs pleins de louis;
Vous savez qu'au spectacle un certain fils d'Euclide
S'avisa d'égayer son cerveau trop aride,
Sans entendre, sans voir & même sans parler,
Il se mit en rêvant d'abord à calculer
Les effets de la voix, l'espace de la sale,
Le théatre, l'optique & le grand ceintre ovale;
Cela fait ne trouvant rien de touchant pour lui,
Et se sentant glacé de dégoût & d'ennui,
Sans qu'il eût vu finir un acte, est-il croyable?
Il sortit brusquement donnant le tout au diable.

Quel feu n'anime point toutes nos actions,
Lorsqu'on nous voit servir nos propres passions?
Mais nous sommes glacés pour les plaisirs des autres.

Si notre instinct nous force à préférer les nôtres,
Tolérons de chacun ses propres sentimens,
Comme les traits de l'homme, ils sont tous différens;
Oui, bénissons plutôt la sage Providence
Qui suffisant à tout avec tant d'abondance,
Ayant à l'infini varié tous nos goûts,
Pourvoit en même-tems à les contenter tous;
Sans quoi ces doux plaisirs, seuls charmes de ce monde,
Seraient pour les humains une source féconde
De jalouses fureurs, de démêlés cruels,
On verrait à la fin les malheureux mortels,
Pour satisfaire un goût, ensanglanter la terre,
Et le plaisir serait le sujet de la guerre.

Penſez vous donc qu'il faut aux hommes fainéans
Des plaiſirs merveilleux pour chatouiller leurs ſens?
Que manquant de ſpectacle ou de feu d'artifice,
Ils ont droit d'accuſer le deſtin d'injuſtice?

La Nature attentive en tout tems a voulu
Suffire à nos beſoins & même au ſuperflu;
Elle tranforme au ſein des miſeres humaines,
En deſirs les beſoins, en volupté les peines;
C'eſt d'elle que nous vient le charme de l'amour,
Auſſi doux pour Colin que pour l'homme de Cour;
C'eſt d'elle que nous vient le ſommeil délectable,
Secours voluptueux au corps ſi favorable;
Dans une ardente ſoif trouvez un clair ruiſſeau,
C'eſt boire du nectar que d'avaler ſon eau;
Quand le lion brûlant nous fait rechercher l'ombre,
Quel bien de reſpirer l'air frais dans un bois ſombre!
Sur le duvet des prés couché nonchalamment,
De laiſſer ſon eſprit errer tranquillement!
Mais enfin, quel ſpectacle approche de l'aurore?
La nuit fuit & bientôt un beau pourpre colore
Un tiers de l'horiſon aux bords de l'Orient,
On voit pâlir les feux du vaſte firmament,
Le brouillard ſe diſſipe & du haut des montagnes
Quelques faibles rayons vont dorer les campagnes;
Zéphyre en voltigeant vient agiter les fleurs,
Un inſtinct de plaiſir s'empare de nos cœurs;
Le monde eſt renaiſſant, l'aſtre de la lumiere
Remplit de ſon éclat ſa brillante carriere,
Des flambeaux de la nuit ſes rayons triomphans,

Pa-

Paraiſſent & plus purs & plus étincelans;
Dites, par quel preſtige ou bien par quel miracle
L'art pourra-t-il jamais atteindre à ce ſpectacle,
Et par quelles couleurs peindrez-vous du ſoleil
La pompe faſtueuſe & l'éclat ſans pareil?
Graun n'imitera point, quoiqu'il ſoit un grand maître,
Le doux gazouillement ſi ſimple, ſi champêtre
Du tendre roſſignol & des chantres des bois,
Quand l'aube d'un beau jour ſemble exciter leur voix.

Une Nymphe à quinze ans de ſa beauté parée,
A vos viſages peints doit être préférée,
Malgré le vermillon, les pompons & le fard,
La Nature a le droit de triompher de l'art.

Tels ſont les doux plaiſirs d'une vie innocente,
Si leur ſimplicité vous paraît moins brillante
Que vos fêtes, vos jeux, où tout eſt cadencé,
Sachez qu'étant unis ils n'ont jamais laſſé;
Ils ſont comme un ruiſſeau qui voit couler ſans peine
Son onde de criſtal ſur l'argentine arene,
Il embellit les prés en les rendant féconds,
Il ne ſe vante point de ſes ſuperbes ponts,
Et ſans avoir l'honneur qu'ont les grandes rivieres
De porter des bateaux décorés de bandieres,
Et de laver les murs des plus grands cités
Où par nos bons Germains leurs flots ſont inſultés;
Sa courſe moins gênée en eſt bien plus égale:
Goûtez de ces plaiſirs qu'enſeigne ma morale,
Les remords dévorans ne les ſuivent jamais,

On en jouit ſans trouble, on les prend ſans excès,
On y revient toujours lorſqu'on eſt las des vôtres.

Dans tout âge nos goûts ſont ſuccédés par d'autres,
Le Printems nous ſoumet à l'inconſtant amour,
La gloire en notre Eté ſur nous regne à ſon tour,
Dans l'Automne ſouvent l'intérêt en ordonne,
Et l'Hyver de nos jours ſe plaint, gronde & raiſonne;
Des viſages ridés, des cheveux blanchiſſans
Sont honteux d'arborer tous vos déguiſemens;
Dans la décrépitude il ſiérait bien ſans doute
D'endoſſer ſans deſirs le maſque & la bahoute,
L'amour n'a plus pour eux ni fleches ni carquois,
Et la caducité n'en reçoit plus de loix;
L'amour aux cœurs glacés paraît une folie,
En les abandonnant l'amour les humilie,
Ils blaſphément les Dieux qu'ils avaient adorés,
Ils ne ſont qu'impuiſſans & non pas modérés,
Sans paſſions, adieu vos galantes merveilles,
Les ſens ſont comme ſourds au rapport des oreilles;
Les yeux ſont-ils frappés des objets les plus beaux?
C'eſt l'ombre d'un palais qui ſe peint ſur les eaux,
Tandis que chaque flot d'une courſe légere
Emporte en s'échappant cette ombre paſſagere;
Ainſi pour un vieillard paſſent les voluptés.

Jouiſſons des plaiſirs ſans en être entêtés;
SCHWERTS, heureux qui s'en va reprenant ſa houlette
Retrouver ſes jardins, ſes bois & ſa retraite,

Après que fur la fcene il a vu dans un camp
Amollir par des pleurs le fier Coriolan,
Ou fauver au milieu de la Grece affemblée
La trifte Iphigénie au point d'être immolée.

Tout ce brillant fracas à la fin affourdit,
Et l'homme diffipé lui-même s'étourdit,
Dans une vie errante & prefque vagabonde,
Suivez le tourbillon de la Cour & du monde,
Toujours embarraffé d'affaires fainéans
Profondément remplis de cent riens importans,
Et fans ceffe entraîné par le torrent rapide
Des plaifirs répétés dont la mode décide,
De cette oifiveté prompt à vous infecter,
Sans vivre, fans penfer, réduit à végéter;
Au grand monde, au fpectacle empreffé de paraître,
Vous vous fuirez de crainte un jour de vous connaître.

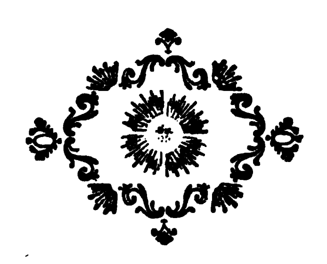
Qui veut s'étudier doit chercher le repos,
Là feul avec lui-même il peut voir fes défauts;
C'eft ainfi de fon tems que doit ufer le fage,
De l'art de fe connaître il fait l'apprentiffage,
Et dans un examen fouvent trop odieux,
Vainqueur des préjugés qui fafcinaient fes yeux,
Il foule fous fes pieds l'artificieux mafque
Qui cachait fes travers ou fon humeur fantafque,
Repouffe l'amour propre en fon cœur renaiffant,
Qui flatte fes defirs & bleffe en careffant.

Je vois que vous penfez que toute Comédie
Reprend le ridicule & réforme la vie;

Oui,

Oui, mais ce jeu plaisant quelquefois trop bouffon
Effleure nos défauts sans attaquer le fond,
On y cherche un bon mot qu'aiguise la Satyre,
Ce n'est point un sermon, au théatre on veut rire.

Montrez-moi, s'il se peut, un mortel vicieux
Que votre Comédie ait rendu vertueux
Non, cet auguste emploi ne fut point son partage,
Qui veut se corriger trouve un pénible ouvrage,
C'est le combat interne & la réflexion
Qui nous font approcher de la perfection;
Oui, notre vrai bonheur & notre récompense,
C'est d'établir la paix dans notre conscience;
SCHWERTS, de vos vains plaisirs on ne doit s'occuper,
Que lorsque du travail il faut se dissiper.



ÉPITRE XV.

A ALGAROTTI.

AIMABLE rejetton de l'antique Aufonie,
En qui l'on reconnaît tout le brillant génie,
L'urbanité, le goût de ces efprits ornés
Que Rome produifit en fes tems fortunés.

D'où vient, ALGAROTTI, que l'homme né cauftique
Jufques fur fes amis fe permet la critique?
Qu'à trouver des défauts occupant fa raifon,
Au nectar de l'éloge il mêle du poifon?
N'eft-ce point l'amour-propre, ingénieux Protée,
Qui prenant de l'efprit la figure empruntée,
Des mœurs, du ridicule & des défauts d'autrui,
Eleve un monument qu'il érige pour lui?
Ou ferait-ce qu'un Dieu dont nous fommes l'ouvrage
Eût empreint dans nos cœurs une fecrette image,
Qui nous traçant les traits de la perfection
Nous fait juger d'autrui par la comparaifon?

Cherchons moins d'argumens pour pallier un vice,
Que forma l'amour-propre au fein de la malice;
Un Courtifan adroit condamne fes rivaux,
D'une main complaifante il flatte fes défauts;
Il n'eft point médifant, il s'en ferait fcrupule,
Mais d'un fot plaifamment il rend le ridicule;

Cet

Cet esprit pénétrant dont il se fait honneur,
Me fait craindre sa langue & soupçonner son cœur;
S'il était bienfaisant, son éloquence vaine
Ne déchirerait pas toute l'espece humaine,
Sur les défauts d'autrui beaucoup moins rigoureux,
Par charité souvent il fermerait les yeux.

Mais de ces scurateurs la langue trop hardie
Glace chez les mortels l'amitié refroidie,
Plaçant à tout propos des *si* malins, des *mais*,
Juges de leurs amis, ils leur font leur procès;
Même à force de goût & de délicatesse,
Ils prennent en horreur notre fragile espece,
Dans ce siecle de fer, dans ces tems corrompus
Il n'est plus par malheur d'*Achate*, de *Nisus*,
L'homme plein de bonté passe pour imbécille,
Et l'amitié s'exprime en stile de *Zoïle*.

„ Licidas mon ami, dit l'un, me fait bâiller,
„ Perse serait charmant s'il n'aimait à railler,
„ Chrysippe est ennuyeux, il est toujours sublime,
„ Et l'emporté Damon à tout propos s'anime,
„ Ménélas est trop fier, Sulpitius trop bon,
„ L'œconome Lycas est pis qu'un Harpagon,
„ Héraclite hypocondre en lui-même se mine,
„ Et Narcisse en vrai fat chérit sa bonne mine.

Par de pareils propos pleins de malignité
On re verse l'esprit de la société;
Ah! si l'homme du moins dans sa folie extrême,
Faisait sans préjugé un retour sur lui-même;

Il trouverait en lui le nombre des défauts,
Qu'il va si hautement blâmer chez ses égaux;
On le verrait bientôt quand son ami le blesse,
Compenser avec lui faiblesse pour faiblesse,
Et l'aidant à voiler certains défauts trop nuds,
Relever de bon cœur l'éclat de ses vertus;
Qui trouve tout mauvais est rempli de malice,
Un œil qui voit tout jaune est atteint de jaunisse;
Souvent les préjugés & les préventions
Nous dictent les arrêts de nos décisions.

La Nature en suivant ses maximes constantes,
Tailla tous les objets à faces différentes,
Burrhus voit le dessus, Séjan voit le revers,
De là sur un objet cent jugemens divers;
J'ai honte qu'un Soldat nourri dans l'ignorance
Réprouve d'un Lettré l'étude & la science,
Ou lorsqu'aux Financiers quelque Pédant fourré
De leur utile emploi fait un portrait outré,
Ou qu'en argumentant l'homme de loi s'engage
De prouver qu'un Soldat est un antropophage:
Extravagans bouffis de vos faibles exploits,
Don Quichottes zélés de vos divers emplois,
Ne verrez-vous jamais que l'immense nature
A bien plus d'une fin a fait la créature?
Tout être eut ses destins, tout homme eut ses talens
Et pour le bien du monde ils sont tous différens.

Si chacun s'enrôlait sous Cujas ou Barthole,
Qui de ses bras nerveux rendant la terre molle,

Déchirerait ſon ſein, cultiverait ſon champ,
Ramaſſerait les bleds coupés du fer tranchant?
Sera-ce l'Avocat qui pourra vous défendre,
Si quelque Prince actif prêt à tout entreprendre,
Forme ſur le Royaume un projet dangereux,
Et vient couvrir vos champs de ſes ſoldats nombreux?

Supprimons le Soldat ou le Juriſconſulte,
Même danger alors pour l'Etat en réſulte;
Ce ſerait un vaiſſeau privé de matelots,
Voguant au gré d'Eole à la merci des flots;
De ces inſtincts divers l'eſpece & la nuance
Fait loin de la blâmer bénir la Providence;
Ne condamnons jamais que le vice effronté,
Trop funeſte ennemi de la ſociété.

On peut vous pardonner l'humeur acariâtre,
A vous que la nature a traités en marâtre,
Vous, malheureux Therſite, & vous triſte Brunel,
Oui, vengez-vous ſur nous des cruautés du Ciel.

Mais qu'un homme d'eſprit ſe porte à la folie
D'obſcurcir les talens, de ternir le génie;
Que par malice enclin à blâmer ſes égaux,
Taupe ſur leurs vertus & lynx ſur leurs défauts,
Il ſe faſſe un plaiſir de nuire & de médire;
Non, c'eſt à quoi mon cœur ne peut jamais ſouſcrire.

Ce ſujet me rappelle un conte qu'on me fit,
Dans cet âge ou la Fable inſtruiſait mon eſprit,

En

En ce tems où le monde était en ſon enfance,
Chaque être était, dit-on, doué de connaiſſance,
La raiſon éclairait les ſages animaux,
L'on entendait parler juſques aux végétaux,
Toute choſe en naiſſant ſemblait être parfaite,
Et ni plante ni fleur n'était alors muette,
Dans un certain jardin en ces tems renommé
Que l'Auteur par oubli ne nous a pas nommé,
La roſe en s'admirant & mépriſant la vigne,
Lui dit un jour: „ Je plains ta deſtinée indigne,
„ Si l'homme ne taillait tes rameaux ſuperflus,
„ Si tu n'élevais pas tes pampres abattus,
„ Entourant tendrement cet ormeau charitable,
„ Tes ſarmens languiſſans ramperaient ſur le ſable;
„ Tes ſeps diſgraciés ne portent point de fleurs,
„ Tes feuilles ſont ſans ombre & tes fruits ſans odeurs;

„ Aux rayons d'un beau jour lorſqu'on me voit éclorre,
„ Mon éclat cede à peine au pourpre de l'aurore,
„ Cet encens recherché, ces baumes peu communs
„ N'ont pas la douce odeur qu'exhalent mes parfums;
„ Nous ſommes des feſtins les compagnes fidelles,
„ J'orne dans les bouquets la coëffure des belles,
„ Et Reine des jardins mes charmes raviſſans
„ Aſſurent mon empire établi ſur les ſens.

„ Je vaux bien plus que toi, dit la vigne à la roſe,
„ Trop peu durable fleur, ſouvent à peine écloſe,
„ Un

„ Un soufflè d'Aquilon vient terminer ton sort,
„ Le jour qui t'a vu naître est le jour de ta mort;
„ J'estimerais bien plus tes qualités divines,
„ Si ta tige hérissée enfantait moins d'épines,
„ Si joignant à tes fleurs l'avantage des fruits,
„ Tu devenais utile ainsi que je le suis.

„ Regarde mes raisins si féconds en délices,
„ Qui ne préférerait mon vin à tes calices?
„ Ces grappes au pressoir réduites en liqueur
„ Chassent l'ennui chez l'homme & raniment le cœur;
„ Mes pampres ont orné dans des fêtes galantes,
„ Le tyrse de Bacchus, la tête des Bacchantes;
„ Ta beauté n'a qu'un tems, & je dure toujours.

Un gros vilain chardon écoutant leurs discours,
Occupant un terrein qu'il rendait inutile,
Leur dit en hérissant son panache stérile,
„ Je n'ai ni vos parfums ni vos fruits de bon goût,
„ Mais tout terrein m'est bon, ma plante vient par-
tout,
„ Et vos fruits & vos fleurs de quel nom qu'on les
nomme,
„ Ne sont qu'un vil tribut que vous payez à l'homme,
„ De notre liberté nous connaissons le prix,
„ Allez, & des chardons n'attendez que mépris.
Déjà ces végétaux se feraient fait la guerre,
Ils se feraient battus, mais ils tenaient en terre.

Au fort du démêlé l'aigle de Jupiter
Entendit leurs brocards planant sur eux en l'air;

„ Etouf-

„ Etouffe vil chardon, dit-il, ta voix profane,
„ Rebut de la nature & pâture de l'âne;
„ Que ma leçon t'apprenne à te moins estimer,
„ Il faut être parfait quand on veut tout blâmer!
„ Et s'adressant après à ces diverses plantes,
„ Réprimez, leur dit il, vos satyres mordantes,
„ Et sans vous avilir par vos propos amers,
„ Applaudissez plutôt à vos talens divers;
„ Tout est ce qu'il doit être, & les vignes, les roses
„ Tiennent toutes leur rang selon l'ordre des choses;
„ N'élevez pas trop haut vos téméraires vœux.

Oui, la perfection est l'attribut des Dieux,
Du bon & du mauvais le bizarre assemblage,
De ce faible Univers doit être le partage;
La terre si féconde a d'arides cantons,
L'Eté brûle d'ardeur, l'Hyver a ses glaçons;
Ce globe rabouteux hérissé de montagnes
A des gouffres, des bois, des mers & des campagnes;
Le feu dévore tout, l'air est troublé de vents,
Cet éternel combat maintient les élémens.

Qui se peint tout en beau dans ces lieux qu'il habite,
Méconnait la nature & rêve en Sybarite;
Qui trouve tout mauvais, trahit son intérêt
Il faut prendre ici bas le monde tel qu'il est.

E' P I-

ÉPITRE XVI.

A FINCK.

La Vertu préférable à l'Esprit.

Le défaut principal du fiecle où nous vivons,
Digne des habitans des petites maifons,
C'eft que jufqu'au cerveau le plus paralytique,
Chacun de bel efprit au fond du cœur fe pique,
Cette fureur s'accroît & nous poffede tous;
Non, les Abdéritains ne furent pas plus fous.

Le monde aime l'efprit, il rit de la bêtife,
L'efprit, l'efprit, dit-on, & nous ferons de mife;
Du plus fot fur ce point l'aveuglement eft clair,
Et s'il ne fait penfer il en affecte l'air;
Pareil à ces taureaux qui dans un champ aride,
Paraiffent fe nourrir & ne mâchent qu'à vuide,
Le Pédant le plus lourd fe croit fpirituel,
Et fur tout dans le monde on veut paffer pour tel;
Ah! que ne fait on pas pour ufurper ce titre?

L'un fléau des Auteurs s'érigeant en arbitre,
Avec moins de talens que fes rivaux n'en ont,
Admire ce qu'il fait, déchire ce qu'ils font;
Il penfe qu'en jouant le rôle de *Zoïle*
L'Univers abufé l'en croira plus habile.

Un

Un autre plus pervers va jufqu'à la noirceur,
Aux charmes de l'efprit il immole fon cœur,
Prépare des poifons, s'arme de la fatyre,
Comme un chien furieux attaque, mord, déchire,
De l'encens des humains fon efprit altéré
Ne s'eft perdu d'honneur que pour être admiré.

D'autres préfomptueux qui s'élevent aux nues,
Débitent hardiment leurs vifions cornues,
Du vulgaire ignorant ce font les précepteurs,
Ils fe flattent d'atteindre au rang des grands Auteurs;
Mais le public ingrat dédaignant leurs hommages,
Siffle cruellement l'Auteur & fes ouvrages.

J'en ai même connu d'affez écervelés,
Et du faux bel efprit affez enforcelés,
Pour ofer nier Dieu préfent à leur mémoire,
Lorfque tout l'Univers nous annonce fa gloire;
Il leur importait peu d'avoir raifon ou tort,
Ils voulaient s'illuftrer d'un brevet d'efprit fort,
Et pour fe diftinguer du vulgaire orthodoxe,
Ces raifonneurs abftraits s'armaient du paradoxe.

A ce prix que le Ciel nous prive de l'efprit,
C'eft dans un vafe impur un miel doux qui s'aigrit,
C'eft l'efclave du cœur, il en reçoit l'empreinte,
Chez le tendre il eft doux, chez le dur plein d'ab-
fynthe,
Défenfeur obftiné de nos productions,
Avocat éloquent d'indignes paffions,

Le monde de nos mœurs juge légérement,
Il condamne, il approuve, & sans discernement
Trouve la probité, la bonté, la prudence,
Où le sage éclairé n'en voit pas l'apparence;
Le nonchalant Simon passe pour vertueux,
S'il n'est point criminel, c'est qu'il est paresseux;
Le sot Afranius d'aucun mal ne s'avise,
Ce n'est point sentiment, dans le fond c'est bêtise;
Le scélérat Damon craint d'être confondu,
Ses vices sont couverts du fard de la vertu,
Si vous sondez son cœur ce n'est qu'hypocrisie.

Plein d'un meilleur esprit, l'ame du vrai saisie,
Varus combat le charme & l'abus des plaisirs,
Réprime l'intérêt, étouffe ses desirs,
Rabaisse son orgueil, lutte contre lui-même,
Et sert le genre-humain qu'il déplore & qu'il aime.
Telles sont les vertus d'un digne Citoyen,
Tel doit être tout sage & tout homme de bien;
Ce caractere heureux, cette vertu si rare,
C'est le plus beau présent dont la nature avare
Ait honoré jamais la faible humanité;
Oui, Mortel généreux, exemple de bonté,
Oui, mon ame attendrie admirant ta sagesse,
Pardonne en ta faveur au vice de l'espece;
Tandis que tant d'humains sont faibles, chancelans,
Pareils à ces roseaux agités par les vents,
Mon Héros tel qu'un chêne affermi dans la terre,
Résiste à la tempête & brave le tonnerre,

Le

Le crime eſſaie en vain de ſouiller ſon honneur,
Et l'envie impuiſſante en frémit de fureur ;
Il eſt comme un vaiſſeau qui triomphe d'Eole,
Ses voiles ſont l'eſprit, la gloire eſt ſa bouſſole,
Son jugement le ſert comme un pilote heureux,
Les ouragans qu'il craint ſont ſes deſirs fougueux;
Le rivage charmant où tend ſon eſpérance,
C'eſt un port peu connu, la bonne conſcience,
Dans ce port fortuné terme de ſes ſuccès,
Il jouït conſtamment d'une éternelle paix.

Pourrait-on préſumer qu'une vertu ſi rare
Sortit ſouvent des mains de la nature avare?
Et pour notre malheur n'obſervons-nous donc pas
Pour un cœur généreux qu'on trouve mille ingrats?
Cette perfection, cette ſageſſe égale,
C'eſt un phénix bien rare en genre de morale;
Eprouvons au creuſet tous vos eſprits charmans,
J'y vois peu de ſolide & beaucoup d'agrémens,
C'eſt un propos léger plein de plaiſanterie,
Un ton de politeſſe & de galanterie;
Mais gardez-vous bien d'eux, un rien peut les piquer,
Et malheur à celui qu'ils voudront attaquer;
Il n'eſt dans leur commerce aucun lien durable,
Point de pouvoir ſacré, point de droit reſpectable,
Bienfaiteurs, ennemis à leurs yeux ſont égaux,
Nulle empreinte ne tient dans leurs légers cerveaux,
Ils vous ſacrifieront pour un trait de folie,
Sans deſſein, ſans objet, tout ſert à leur ſaillie,

Ils brodent en riant vos plus légers défauts,
Ils mourraient s'il fallait ravaler leurs bons mots;
S'ils empruntent de vous, c'est pour ne rien vous
rendre,
En vain vous les pressez, il n'en faut rien attendre,
Et leur ingratitude oubliant vos bienfaits,
Jusqu'à la trahison portera leurs forfaits;
Dangereux par leur langue ils le sont par leur plume,
Je les vois sous leur main amasser un volume,
Et de mauvais plaisans devenus plats Auteurs,
D'un déluge de vers chargeant leurs Editeurs,
Ils deviendront du jour la fable & la nouvelle,
Tous leurs livres seront une longue querelle,
Ecrits injurieux ou fatras insensés;
Tantôt calomnians & tantôt accusés;
Le Parnasse infecté de leurs injures sales
Est surpris de parler le langage des hales.

Voyons un bel esprit d'un coup d'œil différent,
Donnons-lui quelque emploi, certain éclat, un rang.

Qu'on le place à la Cour, il en saisit l'usage,
Il intrigue, il cabale, en sécret il outrage
Un Mécene en faveur qu'il trouve en son chemin.

S'il est Juge, au Barreau voyez cet inhumain,
Devant son Tribunal la justice est vénale,
Le Droit entre ses mains devient un vrai Dédale,
L'innocence opprimée éleve en vain sa voix,
Le corrupteur l'étouffe & fait taire les loix.

Que

Que fera-ce, grand Dieu? Quel avenir finiſtre,
Si le Prince aveuglé le prend pour ſon Miniſtre!
D'abord l'extravagant, Albéroni nouveau,
De la guerre en Europe allume le flambeau,
Il veut ſe faire un nom, l'extravagant ſe flatte
De l'immortalité dont jouït Eroſtrate.

L'honnête homme n'a pas autant de faux brillant,
Mais ſûr en ſon commerce, ami ſage & prudent,
Il eſt toujours égal, diſcret en chaque affaire,
Simple au ſein de la Cour, doux quoique Militaire,
Auteur ſans arrogance & Juge ſans erreur,
Il ne s'écarte point des regles de l'honneur.

Dites à votre gré lequel eſt préférable,
Ou cet homme en tout tems modeſte, ſûr, aimable,
Ou cet eſprit bouillant qui pouſſe en ſes écarts
Comme un feu d'artifice un nombre de petards;
Qui produit à la fois la fumée & les flammes,
Et qui met ſans pudeur l'Europe en Epigrammes;
Qui change dans un jour, tantôt blanc tantôt noir,
Votre ami le matin, votre ennemi le ſoir;
Qui parle, ſe repent, affirme, déſavoue,
Et qui ſait vous blâmer de même qu'il vous loue?
Conſultez le bon ſens, ſourd à vos préjugés,
Comparez-les tous deux, peſez-les & jugés.

ÉPITRE XVII.

A CHAZOT.

Sur la modération de l'amour.

Ne penſez point, Chazot, vous que l'amour poſſede,
Que marchant ſur les pas du fougueux Diomede,
En vers injurieux j'oſe bleſſer Vénus;
Pour les Dieux des plaiſirs mes reſpects ſont connus,
Si j'attaque l'amour c'eſt qu'il peut ſouvent nuire,
Je veux le modérer & non pas le détruire;
Conſervez votre vue à travers ſon bandeau.

Un amant me paraît dépourvu de cerveau,
Quand pieds & poings liés il ſe livre au caprice
D'un ſexe plein d'appas mais rempli de malice,
Qui de nos paſſions ſaiſiſſant les travers,
S'en ſert adroitement pour nous donner des fers;
Penſez-vous qu'à l'amour comme au ſeul Dieu ſuprême,
Il faut immoler tout juſqu'à la vertu même?
Votre raiſon répugne à de tels ſentimens.

L'amour croît avec nous à la fleur de nos ans,
L'âge des paſſions eſt l'heureuſe jeuneſſe,
Un cœur novice eſt promt à brûler de tendreſſe,

La nature attisant ses feux séditieux,
De la vigueur des sens enfans impétueux,
Excite vivement la jeunesse fougueuse
A courir de l'amour la carriere épineuse,
De flatteuses erreurs & des desirs puissans
Triomphent sans combats de son faible bon sens.

Si l'on nous peint l'amour sous les traits de l'enfance,
C'est que ce vieil enfant n'eut jamais de prudence,
Il est le compagnon de l'âge des erreurs,
Un sourire, un regard le rend maître des cœurs,
Domté par la raison, vainqueur par le délire,
Il vit dans la jeunesse, il l'anime, il l'inspire.

Mais quand on a passé cette heureuse saison,
Que l'âge à pas tardifs amene la raison,
Que le sang refroidi se calme dans nos veines:
Pourquoi par métaphore en bénissant ses chaînes
Aller sacrifier aux autels de Vénus,
Et rappeller l'amour qui ne vous entend plus?

Dans nos tems corrompus remarquez, je vous prie,
Combien d'originaux de la galanterie
La Province & la Cour ont en foule produits,
Qui pleins de vanité, du faux bel air séduits
Nous vantent les ardeurs de leurs flammes stériles.

Vieux Guerriers languissans, vous n'êtes plus Achilles,
Vos feux se sont éteints, un Dieu vous a quitté,
La honte est le seul prix de la témérité.

Ah! ne regrettez plus votre ſuperbe Maître,
Vous avez ſuivi tous un Dieu ſans le connaître,
Son Egliſe eut le ſort des Egliſes du tems,
L'héréſie à la fin ſappa leurs fondemens.

Le bon vieux tems n'eſt plus, le ſiecle dégénere,
L'amour était jadis tendre, diſcret, ſincere,
Il n'eſt plus à préſent que léger & trompeur,
La débauche ſuccede aux ſentimens du cœur,
On ſe prend ſans amour, on ſe quitte de même,
Souvent quand on ſe hait, on ſe jure qu'on s'aime,
On ſe brouille, on revient, on change, on ſe reprend,
De nos jours la tendreſſe & s'achete & ſe vend.

Cet homme du bel air prodigue de careſſes,
Voudrait comme Tarquin ſuborner nos Lucreces,
S'il eſſuye un refus pour venger cet affront,
Sa langue ſur leurs mœurs diſtille ſon poiſon;
S'il eſt vainqueur, voyez ce galant Coriphée
D'une indigne victoire ériger un trophée,
Amener ſes captifs comme un autre Céſar
Dans un jour de triomphe attachés à ſon char,
Et ſe vanter tout haut de ſon bonheur inſigne.

Non, de ces procédés la baſſeſſe m'indigne,
Il n'eſt plus de ſecret, d'honneur, de bonne foi,
L'amour eſt détrôné, l'orgueil donne la loi.

Je ne fais qu'effleurer, mais ſi je voulais mordre,
Je vous expoſerais le coupable déſordre

Qu'un

Qu'un amant du bel air par sa légéreté
Fait & fera toujours à la société;
Comment dans nos maisons un enfant né du crime
Usurpe biens & droits sur le fils légitime,
A l'abri d'un faux nom réunissant sur lui,
Malgré toutes les Loix, l'héritage d'autrui.

Vous direz qu'un mari se rit de cet échange,
Et que le talion avec plaisir le venge;
Soit, mais l'ordre établi n'en est-il pas troublé,
Quand un crime produit un crime redoublé?
Quel usage du tems! indignes Sybarites,
Vos amoureux larcins sont donc tous vos mérites?

Supposons qu'un galant favorisé du sort,
Atteignît dans sa course aux ans du vieux Nestor,
Examinons tous deux la vie irréguliere
Qu'on lui verrait mener dans sa longue carriere.

De sa jeunesse ardente il donnera les jours
Aux charmes inconstans des frivoles amours,
Mais puni des excès de sa flamme légere,
De ses fougueux écarts emportant le salaire,
Il quitte la roture & dans un plus beau champ,
Des femmes de la Cour il grossit son roman,
Il intrigue, il tracasse, il entreprend, il tente,
Il abuse à son gré d'une fille innocente,
Il remplace l'amour dont il est moins séduit,
Par l'éclat indécent, le scandale & le bruit,
Et se prêtant au goût d'une femme quinteuse,
Ici se ruïnant pour plaire à la joueuse,

Bientôt par la coquette adroitement trompé
Est désigné du doigt par le monde attroupé;
Enfin par ce désordre usé même avant l'âge,
N'ayant plus de l'amour que le flatteur langage,
Et gardant pour le sexe un goût enraciné,
Il regnait autrefois, je le vois enchaîné,
Je le vois sous le joug d'une femme insolente,
Excité par le fiel de sa langue méchante,
Et par son artifice en cent facons commis,
Il est forcé de rompre avec tous ses amis.

Si j'avais de mes jours à rendre un pareil compte,
Vous m'en verriez rougir de dépit & de honte;
Qu'un galant effronté s'en fasse seul honneur,
Je méprise sa gloire en plaignant son erreur.

Ah! sans nous avilir, restons ce que nous sommes,
Tous ces efféminés ressemblent-ils aux hommes?
Livrés à la molesse & perdus sans retour
Dans l'ordre le plus bas esclaves de l'amour,
Ce sont des descendans du lâche Héliogabale.

Mais Hercule, dit-on, fila bien pour Omphale;
Soit, égalez d'abord son courage inouï,
Terrassez des Tyrans & filez comme lui;
Servez votre pays comme il servit la Grece,
Et méritez le droit d'avoir une faiblesse.
Diane ornait les nuits avant qu'Endymion
Fit naître dans son cœur sa folle passion,

A-

Avant qu'après Daphné l'on vît courir ſon frere,
Il avait parcouru l'un & l'autre hémiſphere ;
Pluton dans les enfers tenant l'urne en ſes mains,
Avait jugé long-tems tous les pâles humains,
Avant que de Cérès il enlevât la fille.

A Virgile ou Voltaire on paſſe une cheville,
Aux petits rimailleurs dépourvus de beautés,
Dont les défauts nombreux ne ſont point rachetés,
On marque des mépris, le ſifflet les aſſomme ;
Je ne vous paſſe rien, ſi vous n'êtes grand homme.
Tout fait illuſion à vos jeunes deſirs,
L'amour, les jeux, les ris, la troupe des plaiſirs,
De ce perfide enfant la cour voluptueuſe
Tranquille en apparence eſt toujours orageuſe ;
Arrachez tout-à-fait le bandeau de vos yeux,
Appercevez enfin ces pieges dangereux.

A Cythere un beau jour Vénus par fantaiſie,
Des habits de Minerve embellit la folie,
Et voulut qu'elle ouvrît ſon école aux amans ;
La folie affecta le ton des ſentimens,
Et leur fit des ſermons ſur l'amour platonique ;
Les ſages dédaignant ſa parure héroïque,
Découvrirent d'abord ſa marotte à grelots,
Mais elle demeura la maîtreſſe des ſots ;
Son Univerſité qui s'accroît & proſpere,
A banni le bon ſens en prêchant l'art de plaire ;
De là nous ſont venus tant de fades galans,
Romaneſques eſprits, amans extravagans.

Le début de l'amour eſt doux & plein de charmes,
A ſes premiers aſſauts a-t-on rendu les armes,
Son rapide ſuccès le rend maître de tout,
Sa fin c'eſt le regret, le dépit, le dégoût;
C'eſt un cheval fougueux qui s'emporte & vous guide,
Il eſt trop dangereux en lui lâchant la bride,
La ſageſſe eſt le mors qui le peut arrêter.

Voyez donc ſi j'ai tort de ne vous point flatter,
Examinez ici que de maux dans ce monde
A cauſé cet amour que dans mes vers je fronde!

Léandre pour Héro perit dans l'Helleſpont,
Le Maître en l'art d'aimer fut banni dans le Pont;
Tant qu'Achille amoureux écouta ſa colere,
Hector du ſang des Grecs faiſait rougir la terre,
L'adultere Paris alluma ce flambeau,
Par qui le vieux Priam deſcendant au tombeau,
Dans la fatale nuit, la derniere de Troie,
Vit aux flammes des Grecs ſa capitale en proie.

Si vous me demandez des exemples plus grands,
Les faſtes des humains en ont rempli les tems;
On ne reconnaît plus, tant le ſort eſt injuſte,
Le bras droit de Céſar, le fier rival d'Auguſte,
Sur les murs d'Actium eſclave de l'amour,
Lorſqu'il perd Cléopatre & ſa gloire en un jour;
Quand l'Anglais dans Paris porta ſa violence,
Agnés à Charles ſept fit oublier la France;
Du grand Turenne enfin imprimez-vous ce trait,
Envers ſon Roi l'amour le rendit indiſcret.

Crai-

Craignez donc cet enfant & ses fleches dorées,
Gardez-vous de porter ses brillantes livrées;
Il fait ses plus grands maux même en vous caressant
Et s'il perdit Didon ce fut en l'embrassant;
Qui pourrait raconter toutes ses perfidies,
Et combien ses fureurs ont fait de tragédies?

Ne vous attendez point que dans mes vers mordans,
J'ajoute à ces vieux faits des exemples récens,
Je me suis pour toujours interdit la satyre;
Il est bon de reprendre & cruel de médire.
Mais par quelle raison décrier les plaisirs?
Est-il rien de plus doux que les tendres desirs?
Et que peut-on gagner, quand d'une humeur austere,
On va prêchant toujours la Morale sévere,
Dans des vers chevillés tristement vertueux?
Quoi, veut-on repeupler des Couvents de Chartreux?
Veut-on que la raison outrageant la Nature,
En herbe ose étouffer notre race future?
Serions-nous par raison de ces monstres hideux.
Par un Bacha jaloux réduits à leurs neveux?
Je veux être Ixion, je veux être Tantale,
Si jamais à ce but a tendu ma morale;
La sagesse, CHAZOT, prudente en ses leçons
Evite les excès où donnaient les Catons;
Loin d'ici ce Docteur qui sans cesse nous damne,
L'amour est approuvé, l'abus on le condamne;

Rien

Rien n'eſt de ſa nature abſolument mauvais,
Mais le bien & le mal ſont voiſins d'aſſez près.

L'amour paraît ſemblable aux plantes venimeuſes ;
Mortelles quelquefois & toujours dangereuſes,
Mais en les mitigeant de ſavans Médecins
S'en ſervent par leur art au ſalut des humains,
Loin d'être un aliment, ce doit être un remede.

Un amour modéré peut venir à notre aide,
Quand laſſés d'un travail long & laborieux,
Nous empruntons de lui quelques momens joyeux.

Si je vous ai tracé d'une touche légere
Les écueils différens qu'ont les mers de Cythere,
C'eſt pour vous empêcher d'y périr quelque jour ;
Arroſez cependant les myrthes de l'Amour,
Et ſuivant les conſeils que vous dicte ma verve,
En adorant Vénus n'oubliez pas Minerve,
Et recueillez toujours ſenſible à votre nom,
Les ſuffrages de Mars avec ceux d'Apollon.

Ainſi l'on vit jadis dans Rome floriſſante,
Lorſque tant de Héros la rendaient triomphante,
Que dans le Panthéon le Sénat vertueux,
Ayant tous les talens adorait tous les Dieux.



ÉPITRE XVIII.

AU MARECHAL KEITH.

Sur les vaines terreurs de la mort & les frayeurs d'une autre vie.

IL n'eſt plus ce Saxon, ce Héros de la France,
Qui du ſuperbe Anglais renverſa la balance,
De l'Aigle des Céſars abaiſſa la fierté,
Domta dans ſes roſeaux le Belge épouvanté,
Et rendit aux Français leur audace premiere.

Ah ! Mars dans les combats prolongea ſa carriere,
Mais le cruel trépas qui dans ces champs fameux
Reſpecta du Héros les jours victorieux,
Et ménageait en lui les deſtins de la France,
Dans les bras de la paix qu'on dut à ſa vaillance,
Le frappe dans ſon lit & lui laiſſe en mourant,
Envier les deſtins qu'ont eu en combattant,
Le généreux Belliſle & l'illuſtre Baviere.
Ce Héros triomphant eſt réduit en pouſſiere;
Tout eſt anéanti, de l'Achille Saxon
Il ne nous reſte rien que ſon illuſtre nom,
Des ſons articulés, des ſyllabes ſtériles
Qui frappent du tympan les membranes ſubtiles,

Et

Et vont ſe diſſiper dans l'eſpace des airs,
Tandis que le grand homme eſt rongé par les vers,

Nos ſoupirs, nos regrets, ſon ſouvenir, ſa gloire,
Ses combats où toujours préſida la victoire,
Tout ſe perd à la fin, l'immenſité des tems
Abſorbe juſqu'aux noms des plus grands Conquérans.

Si MAURICE n'eſt plus, dites, qu'a-t-il à craindre?
Nous qui l'avons perdu c'eſt à nous de nous plaindre,
C'eſt un Pilote heureux qui vient d'entrer au port.

Le ſage de ſang froid doit regarder la mort;
Des maux déſeſpérés ſon ſecours nous délivre,
Il n'eſt plus de tourmens dès qu'on ceſſe de vivre;
Qui connaît le trépas ne le fuit ni le craint.

Ce n'eſt pas, croyez-moi, ce fantôme qu'on peint,
Ce ſquélette effrayant dont la faim dévorante
Engloutit des humains la dépouille ſanglante,
Et par d'amples moiſſons qu'il fait dans l'Univers,
Remplit inceſſamment l'abyme des enfers;
Ce ſont des ſonges vains que ces plaintives ombres
Qui paſſent ſans retour dans des demeures ſombres,
Dans des lieux de douleurs où ces eſprits tremblans
Souffriront ſans eſpoir d'éternels châtimens;
Les fables de l'Egypte & celles de nos peres
Sont un frivole amas de pompeuſes chimeres,
La crainte & l'artifice ont produit ces erreurs.

Ah! repouſſons, cher KEITH, ces indignes terreurs,

La

La vérité paraît, mes vers font fes organes;
Menfonges confacrés, mais en effet profanes,
Ne vous montrez ici que pour être vaincus.

Dépouillons le trépas de tous les attributs
Dont la fecrette horreur révolte la nature;
Qu'importe que des vers le corps foit la pâture?
Ne voyons dans la mort qu'un tranquille fommeil,
A l'abri des malheurs, fans fonge, fans réveil,
Et quand même après nous une faible étincelle,
Un atome inconnu qu'on nomme ame immortelle;
Ranimant du trépas la froide inaction,
Pourroit braver les lòix de la destruction,
Hélas! tout eft égal pour notre cendre éteinte,
Il n'eft aucun objet ni d'efpoir ni de crainte.

Qu'aurais-je à redouter au féjour éternel?
Quoi, le Dieu que j'adore eft un tyran cruel?
Serais-je après ma mort l'innocente victime
De l'Auteur dont je tiens ce fouffle qui m'anime,
Et ces tendres defirs des fens voluptueux?

Si l'efprit des mortels fortit des mains des Dieux,
Se peut-il que ces Dieux puniffent leur ouvrage
Des imperfections qui furent fon partage?
Non, ma raifon répugne à de tels fentimens.

Un pere dont le cœur eft tendre à fes enfans,
Serait-il parmi nous affez dur & bizarre,
Pour accabler fon fils d'un châtiment barbare,

Si

Si ce malheureux fruit de sa fécondité
Le choquait en naissant par sa difformité ?

Un fils dénaturé peut irriter son pere,
Et se voir écrasé du poids de sa colere;
Mais nous contre les Dieux que peut notre fureur
Rien ne peut altérer leur éternel bonheur.

Ecarts audacieux de notre extravagance,
Pourriez-vous offenser l'auguste Providence ?
Signalez, fiers géants, votre rebellion,
Entassez, s'il se peut, Ossa sur Pélion,
Armez contre le Ciel votre bras redoutable,
Vous ne sauriez heurter ce Trône inébranlable:
Dieu voudrait-il punir qui ne peut l'offenser ?
Un Dieu sans passions peut-il se courroucer ?
Je connais ses bienfaits, sa bonté, sa clémence,
Qui le dépeint barbare, est le seul qui l'offense.

Ah! cette ame, cher KEITH, qu'on ne peut définir,
Et qu'après notre mort un tyran doit punir,
Ce nous qui n'est pas nous, cet être chimérique
Disparaît aux flambeaux que porte la Physique;
Que le peuple hébêté respecte ce roman,
Regardons d'un œil ferme & l'être & le néant.

J'implore ton secours, ô divine Uranie!
Accorde à ma raison les ailes du génie,
Montre-moi la Nature au feu de tes clartés,
Heureux qui peut connaître & voir tes vérités!

Déjà

Déjà l'expérience entr'ouvre la barriere,
Je vois Lucrece & Locke au bout de la carriere;
Venez, ſuivons leurs pas & montrons aux humains
Leur nature, leur être & quels ſont leurs deſtins;
Examinons l'eſprit depuis ſon origine,
Pendant tous ſes progrès juſqu'à notre ruine;
Il naît, ſe développe & croît avec nos ſens,
Il éprouve avec eux différens changemens;
Ainſi que notre corps débile dans l'enfance,
Etourdi, plein de feu dans notre adoleſcence,
Abattu par les maux & fort dans la ſanté,
Il baiſſe, il s'affaiblit dans la caducité,
Il périt avec nous, ſon deſtin eſt le même.

Mais l'ame qu'on nous dit de nature ſuprême,
Quoi! cet être immortel preſque l'égal des Dieux
Quitterait-il pour nous l'heureux ſéjour des Cieux?
Daignerait-il s'unir à ce corps peu durable,
A la matiere ingrate, abjecte & périſſable,
Epier les momens des plaiſirs de Vénus,
Se tenir en vedette, animer le fœtus,
Et s'enfermer neuf mois dans le ſein de la mere,
Dans un cachot obſcur priſonnier volontaire,
Pour s'expoſer après à tous les coups du ſort,
Souffrir le chaud, le froid, la douleur & la mort?

Voilà les viſions dont notre orgueil nous flatte,
Conſultons ſur ces faits les enfans d'Hypocrate,
Voyons la méchanique & les jeux des reſſorts
Qui meuvent nos eſprits de même que nos corps.

Lorſ-

Lorſque l'aſtre du jour termine ſa carriere,
Que le diſcret ſommeil ferme votre paupiere,
Que fait alors cette ame? elle dort avec vous;
Quand le ſang en fureur agite votre pouls,
Que par redoublement la fievre vous dévore,
Votre eſprit dérangé pendant l'accès s'ignore;
Laiſſez ſortir le ſang par ſes ruiſſeaux ouverts,
Que ſa pourpre en jets d'eau s'élance dans les airs,
Bientôt le mal n'eſt plus, votre poumon reſpire,
Et l'eſprit égaré revient de ſon délire.

Voyez le verre en main ce dévot de Bacchus,
Il bégaye des mots, il ne les comprend plus;
Un homme évanoui perd d'abord ſa penſée,
Son ame en ce moment par les maux oppreſſée
Reſte ainſi que le corps dans l'engourdiſſement;
Auſſi-tôt qu'il revient de ce ſaiſiſſement,
Quand il rouvre les yeux, ſon ame appeſantie,
Après un court trépas eſt rendue à la vie;
Souvent un peu de ſang qui preſſe le cerveau,
De la faible raiſon étouffe le flambeau;
L'eſprit a pour penſer beſoin de nos organes.

S'il était dégagé de leurs fines membranes,
Comment pourtait il voir, ſentir, toucher, ouïr,
Sans mémoire penſer, craindre ou ſe réjouir?
Cet atome immortel ſans matiere ſolide,
Privé de tous les ſens n'eſt qu'un être ſtupide.

Il n'eſt qu'un nom pompeux, un fantome idéal,
Peut-il ſe ſouvenir de notre jour natal?

Sait-

Sait-il comment le Ciel l'unit à la matiere,
Et quelle était jadis sa nature premiere?

L'ame que je reçus, cet être clair voyant
Avait très mal instruit mon esprit en naissant,
Je n'ai pas apporté la plus légere trace
De ce qui se passa dans cet immense espace,
Dans ces tems où mon ame a dû me précéder,
Sur ce fait ma mémoire a droit de décider.

Non, mon cœur attendri n'a point donné de larmes
A ces jours rigoureux, à ces jours pleins d'allarmes,(q)
Quand dans nos champs féconds l'oppresseur des Germains
Ravissait les moissons qu'avaient semé nos mains,
Quand de nos ennemis la fureur divisée
Ruïnait tour-à-tour ma patrie épuisée,
Pillait les habitans, saccageait les cités;
Que les Cieux rigoureux contre nous irrités,
Pour comble de nos maux envoyerent la peste
Qui de nos habitans emporta tout le reste;
De son poison mortel corrompit enfin l'air,
Et fit de nos Etats un immense désert.

Ces faits à mon esprit sont connus par l'Histoire,
S'il subsistait alors, il était sans mémoire;
De l'avenir, cher KEITH, jugeons par le passé,
Comme avant que je fusse il n'avait point pensé,
De même après ma mort quand toutes mes parties
Par la corruption seront anéanties,
Par un même destin il ne pensera plus;

Non

(l) *La Guerre de 30 ans.*

Non, rien n'eſt plus certain, ſoyons-en convaincus,
Dès que nous finiſſons notre ame eſt éclipſée.

Elle eſt en tout ſemblable à la flamme élancée
Qui part du bois ardent dont elle ſe nourrit,
Et dès qu'il tombe en cendre elle baiſſe & périt.

Oui, tel eſt notre ſort & je vois d'un œil ferme,
Que le tems fugitif m'approche de mon terme;
Craindrais-je le trépas & ſes coups imprévus?
Je ſais qu'il me remet dans l'état où je fus
Pendant l'éternité qui précéda mon être;
Etais-je malheureux avant qu'on m'ait vu naître?
Je me ſoumets aux loix de la néceſſité,
Mes jours ſont paſſagers, mon être eſt limité,
Je prévois mon trépas, faut-il que j'en murmure?

Ah! mortel orgueilleux, écoute la Nature;
C'eſt peu d'avoir ſur toi répandu ſes faveurs,
Elle veut bien encor détruire tes erreurs,
Vaincre tes préjugés, diſſiper tes chimeres,
Enfin t'initier à ſes ſavans myſteres:
„ Je t'ai donné la vie & c'eſt par mon concours
„ Que ſe forma ton corps, que s'accrurent tes jours;
„ Tes fibres déliés, leur tiſſure ſubtile,
„ Tout a dû t'annoncer que ton être eſt fragile,
„ A des conditions tu vis quelques momens;
„ Quand je te compoſai de divers élémens,
„ Je leur promis alors que la mort équitable
„ Acquitterait un jour cet emprunt charitable;

„ Jouis

„ Jouïs de mes bienfaits, mais garde mon accord,
„ Je t'ai donné la vie & tu me dois ta mort;
„ Tu veux que mon ſecours allonge tes années,
„ Redoute malheureux, les triſtes deſtinées,
„ Je vois fondre ſur toi les maux & la douleur,
„ Le chagrin dévorant te rongera le cœur;
„ Réduit à deſirer la fin de ta carriere,
„ Ta main à tes parens fermera la paupiere,
„ A tes plus chers amis, à ta poſtérité;
„ Iſolé dans le monde en ta caducité,
„ Et perdant chaque jour tes ſens & ta penſée,
„ De tes derniers neveux tu ſeras la riſée;
„ Eugene & Marlborough malgré leurs grands exploits
„ Ont ſenti les effets de ces ſéveres loix;
„ Condé, le grand Condé ſurvécut à lui-même,
„ L'Auguſte des Français malgré ſon diadême
„ Eprouva l'infortune à la fin de ſes ans,
„ Et vit dans un tombeau porter tous ſes enfans.

Voilà ce que dirait notre mere commune;
Hélas, trop vain mortel, ſon diſcours t'importune,
Ton cœur aime le monde, il brille, il éblouit,
Mais ſa figure paſſe & tout s'évanouit;
Malgré tant de dangers tu deſires la vie,
Le bien de tes parens, leur amour t'y convie,
Ta fin ferait pour eux un lamentable deuil,
Tes affaires un tems ont beſoin de ton œil;
Ah! que de grands projets ta mort viendrait ſuſpendre!
Tu n'as rien achevé, que ne peut-elle attendre?

Eh! pourquoi malheureux ne t'es-tu point hâté?
Croyais-tu donc jouir de l'immortalité?
Apprends que nos desirs nous suivent en tout âge,
Et que personne enfin n'acheva son ouvrage
Avant que d'arriver à son terme fatal!

Ou plus tôt ou plus tard le trépas est égal,
Tous les tems écoulés sont effacés de l'être,
Cent ans passés sont moins que l'instant qui va naître;
Tout change & c'est, cher KEITH, la loi de l'Univers,
Les fleuves orgueilleux renouvellent les mers,
On engraisse la terre aride sans culture,
Lorsque l'air s'épaissit, un zéphyre l'épure;
Ces globes enflammés qui parcourent les Cieux,
De l'astre des saisons renouvellent les feux;
La Nature attentive & de son bien avare,
Fait des pertes toujours & toujours les répare;
Depuis les élémens jusques aux végétaux,
Tout change & reproduit quelques objets nouveaux;
La matiere est durable & se métamorphose,
Mais si l'ordre l'unit, le tems la décompose.

Le Ciel pour peu de tems nous a prêté le jour,
Mais tout doit s'animer, tout doit avoir son tour;
Sommes-nous malheureux si la Parque infidelle
Ne fila pas pour nous les jours de Fontenelle?
Serait-ce donc à nous à redouter la mort?
A nous pauvres humains frêles jouets du sort,

Qui rampons dans la fange & dont l'eſprit frivole
S'il ne poſſédait point le don de la parole,
Serait égal en tout à ceux des animaux?

Ah! voyons dans la mort la fin de tous nos maux;
Ennemis irrités, armez votre vengeance!
Le trépas me défend contre votre inſolence;
Grand Dieu! votre courroux devient même impuiſ-
ſant,
Et votre foudre en vain frappe mon monument,
La mort met à vos coups un éternel obſtacle;
J'ai vu de l'Univers le merveilleux ſpectacle,
J'ai joui de la vie & de ſes agrémens,
Et je rends de bon gré mon corps aux élémens.

Quoi, Céſar qui ſoumit ſous ſon bras deſpotique
Tout l'Univers connu, Rome, ſa République!
Quoi, Virgile l'auteur des plus ſublimes vers!
Newton qui devina les loix de l'Univers!
Que dis-je? & vous auſſi vertueux Marc Aurele,
L'exemple des humains, mon Héros, mon modele;
Vous avez tous ſubi les arrêts du trépas,
Ah! ſi le ſort cruel ne vous épargna pas,
Devons-nous murmurer ſi la Parque laſſée
Vient du fil de nos jours trancher la trame uſée?

Qu'eſt-ce que nos deſtins? L'homme naît pour
ſouffrir,
Il éleve, il détruit, il aime, il voit mourir,
Il pleure, il ſe conſole, il meurt enfin lui-même.

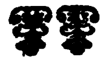
 Voi-

Voilà pauvres humains, votre bonheur suprême,
Nous ne quittons ici qu'un séjour passager,
Nous vivons dans le monde ainsi qu'un étranger
Qui jouit en chemin d'un riant paysage,
Et ne s'arrête point aux gîtes du voyage.

Cher Keith, suivons les pas de nos prédécesseurs,
Faisons à notre tour place à nos successeurs;
Tout le monde a les siens & nous aurons les nôtres,
Ceux qui nous pleureront seront pleurés par d'autres.

Allez lâches Chrétiens, que les feux éternels
Empêchent d'assouvir vos desirs criminels,
Vos austeres vertus n'en ont que l'apparence.

Mais nous qui renonçons à toute récompense,
Nous qui ne croyons point vos éternels tourmens,
L'intérêt n'a jamais souillé nos sentimens;
Le bien du genre humain, la vertu nous anime,
L'amour seul du devoir nous a fait fuir le crime;
Oui, finissons sans trouble & mourons sans regrets
En laissant l'Univers comblé de nos bienfaits,
Ainsi l'astre du jour au bout de sa carriere
Répand sur l'horison une douce lumiere,
Et les derniers rayons qu'il darde dans les airs,
Sont ses derniers soupirs qu'il donne à l'Univers.



ÉPITRE XIX.

A DARGET.

Apologie des Rois.

DE mes productions laborieux copiste,
Qui de tous mes écrits sous ta clef tiens la liste,
Confesse moi, DARGET, les secrets de ton cœur,
Dis-moi, que penses-tu d'un Maître si rêveur,
Inégal, agité, pensif, distrait & sombre,
Tel qu'est un Algébriste en combinant un nombre?
Le plaisir vainement veut dérider son front,
Il paraît absorbé dans un travail profond,
Tu lui vois tellement faire la sourde oreille,
Qu'à peine quand tu lis Cicéron le réveille;
Alors réflechissant au fond de ton cerveau,
Sur un Roi si rêveur dans un poste si beau,
Tu penses en toi-même enviant ma fortune,
„ Astolphe n'a pas seul son bon sens dans la lune;
„ Un Roi dans l'Univers n'a rien à souhaiter,
„ Dans ses différens goûts il peut se contenter,
„ Il peut tout ce qu'il veut; ô trop fortunés Princes,
„ Arbitres souverains de nombreuses Provinces,
„ Janus ouvre son temple ou le ferme à leur choix,
„ Les mortels semblent nés pour fléchir sous leurs loix,
„ Idoles des humains, demi Dieux de ce monde,
„ Le Ciel qui les chérit les sert & les seconde,

„ S'il plaiſait au Deſtin de couronner DARGET,
„ Au lieu d'approfondir un pénible projet,
„ Ses beaux jours couleraient de plaiſirs en délices,
„ A ſes vœux les Amours feraient toujours propices,
„ Buvant, riant, chantant du ſoir jusqu'au matin,
„ Les Dieux mêmes les Dieux envieraient ſon deſtin.
„ Qui ſous le diadême a l'air mélancolique,
„ N'eſt rien qu'un hypocondre, un rêveur lunatique.

Tout doucement, DARGET, que ton eſprit calmé
Appaiſe le courroux dont il eſt animé,
Ton erreur t'éblouit, & Juge téméraire
Tu ſuis les préjugés qu'adopte le vulgaire,
Ecartons l'appareil, l'illuſion, l'éclat,
Examinons ici le fond de notre état.

La médiocrité fait le ſort de ta vie,
Tes jours ſont tous égaux, & ta fortune unie,
Te plaçant au milieu des deux extrêmités,
Des beſoins indigens, des ſuperfluités,
Ecueils où ſi ſouvent le genre-humain échoue,
De ſes biens meſurés en ce monde te doue;
Plus élevé qu'un nain, plus petit qu'un géant,
C'eſt être comme il faut, c'eſt ton ſort, ſois content.
Libre des embarras & d'un travail pénible,
Ton ame peut goûter un ſort doux & paiſible,
Jouïſſant du préſent ſans prévoir l'avenir,
Tous tes ſoins ſur toi ſeul peuvent ſe réunir.

Ah! trop heureux DARGET, qui dans ta vie obſcure,
Ne crains pour ton honneur l'outrage ni l'injure,

Que

Que ſur les noms connus des Grands & des Héros,
L'envie en frémiſſant répandit à grands flots.

Pourvu qu'en ta maiſon ta femme douce, honnête,
D'un bruyant carillon ne rompe point ta tête,
Qu'elle daigne du moins le ſoir à ton retour,
T'accueillir, t'embraſſer, ranimer ton amour,
Pourvu que du cerveau nulle âcreté fâcheuſe
Ne porte ſur tes yeux ſon humeur douleureuſe,
Pourvu que *Dalichamp* (r) t'aſſure ta ſanté,
Que manque-t-il alors à ta félicité?

Je vois à ta froideur, ton air, ta contenance,
Que tu crois, cher Darget, rempli de méfiance,
Qu'égayant mes crayons par un riant tableau,
Je flatte tes deſtins en les peignant en beau.

Eh bien donc j'y conſens, il ne faut plus rien taire,
O le fâcheux métier que d'être Sécrétaire!
Auprès d'un Maître Auteur ſoit diſant bel eſprit,
Qui du matin au ſoir lit, verſifie, écrit,
Et croit la Renommée avec ſes cent trompettes,
Occupée à prôner ſes frivoles fornettes.
Tous les jours par cahier tu mets ſes vers au net,
Et quand tu les lui rends Dieu ſait le bruit qu'il fait;
D'un ſévere examen le pointilleux ſcrupule
S'étend ſur chaque point & ſur chaque virgule,
Là ſont des E muets qui devraient être ouverts,
Ou c'eſt un mot de moins qui fait clocher un vers,

(r) *Chirurgien.*

Puis en recopiant cet immortel ouvrage,
Tu donnes ſon Auteur au Diable à chaque page ;
Tel eſt de ton hiſtoire en deux mots le précis,
Mais viens, apprens de moi quels ſont les vrais ſoucis,
Qui de nous eſt lié des plus fortes entraves,
Des Dargets ou des Rois qui ſont les plus eſclaves :
Tu crois par ce début que j'orne mes diſcours
Des paradoxes vains la honte de nos jours,
Qui heurtant le bon ſens, aux vérités rebelles,
Débitent des erreurs ſous des formes nouvelles.

Soit paradoxe ou non, c'eſt une vérité,
Qu'on ſent trop malgré ſoi, qu'on tait par vanité.

L'emploi d'un Souverain, DARGET, n'eſt pas facile,
Quand il veut gouverner en Roi vraiment habile,
Que ſans ſe rebuter d'un pénible travail,
Il regle en ſes Etats juſqu'au moindre détail.

Là Themis redreſſant ſa balance inégale,
Et réprimant en vain la diſcorde infernale,
Aux loix de l'équité conformant ſes arrèts,
Doit dans un tems donné terminer les procès ;
Un hydre renaiſſant qu'on nomme la chicane,
En aboyant contr'elle éleve un front profane,
Et lorſque dans les fers on veut le captiver,
Il s'échappe à l'inſtant & revient nous braver ;
Cet ouvrage eſt pareil à ceux de Pénélope ;
Mais qui ne deviendrait à bon droit Miſantrope,

Quand

Quand ayant terminé cent procès fatigans,
On voit dans les plaideurs autant de mécontens,
Qui mesurant leurs droits au gré de leurs caprices,
De propos diffamans accablent la Justice ?
Il faut taxer le peuple, il subvient aux emplois
Attachés à la Cour, aux Finances, aux Loix ;
Ce que donne à l'Etat le fuseau, la charrue ;
Aux Héros ses vengeurs de droit se distribue ;
Et c'est à l'équité de régler ces impôts,
Sur les biens des sujets différens, inégaux ;
Quand le peuple se plaint qu'on charge les villages,
Le Courtisan prétend qu'on augmente ses gages,
Et féconds en projets qui bercent leur espoir,
Aucun ne veut donner & tous veulent avoir ;
Qu'heureux serait le Roi qui véritable Adepte,
Du grand œuvre un beau jour trouverait la recette ;
Plus heureux s'il pouvait élevant leur raison,
Réaliser l'Etat qu'imagina Platon !

Mais voici d'autres soins, il faut qu'un bras sévere
Retienne en son devoir le fougueux Militaire ;
Dans son libertinage un farouche soldat,
Parjure à ses sermens renverserait l'Etat ;
En ses Prétoriens Rome eut autant de traîtres,
Ils marchandaient l'Empire & lui donnaient des maî-
tres ;
Il faut que ces lions pour les combats nourris,
Par Bellone lâchés, soient domtés par Thémis ;
Mais pour assujettir leur fiere indépendance,
Mais pour donner un frein à leur folle licence,

Il nous faut tour à tour employer la rigueur,
L'espérance, la crainte & même la douceur;
Il faut pour que l'Etat ne perde point sa gloire,
Au milieu de la paix préparer la victoire,
Afin que tant d'esprits unis par le devoir,
Ne forment qu'un seul corps, qu'un seul chef fait mouvoir.
C'est lui dont la raison pour servir la patrie,
Guide, excite, modere ou retient leur furie;
„ Ah! grace au Ciel, dis-tu, prenant un air aisé,
„ Mon maître en ce discours enfin s'est épuisé.
Epuisé? Moi? Mais oui, DARGET, cette matiere,
Pour un homme d'Etat est une ample carriere;
Je ne t'ai présenté que trois points différens,
Il en est plus de mille & tous sont importans.

Dans le Gouvernement la sûreté publique,
Ne peut se soutenir que par la politique;
En unissant les Rois elle oppose à propos
Le pouvoir des amis au pouvoir des rivaux,
Et par les poids égaux d'un prudent équilibre,
Elle maintient l'Europe indépendante & libre;
Tant que la bonne foi parla dans les traités,
Ces utiles liens ont été respectés;
Mais bientôt l'intérêt corrompant la droiture,
Amena l'artifice & même l'imposture;
La politique alors adopta le soupçon;
L'envie aux noirs serpens, l'affreuse trahison,
Préparerent de loin les jours de la vengeance,
Et de tant de forfaits on fit une science;

Le

Le monde fut peuplé d'illustres scélérats,
Peste du genre-humain & fléau des Etats.
La sagesse elle-même adopta ces maximes,
Et devint criminelle en combattant les crimes;
Dans le conseil des Rois on osa les citer,
Tout pacte eut un sens louche & put s'interpréter;
Tout traité fut suspect & devint un problême,
La fraude sur son front posa le diadême;
Des crimes dont le peuple est puni par les loix,
Devinrent des vertus appartenant aux Rois.

Depuis que les forfaits parurent légitimes,
Nous voyons sous nos pas entr'ouvrir les abymes;
Nous sommes entourés de cent pieges tendus,
Comme sur ses glacis avec art défendus;
Où l'assiégeant timide en main tenant la sonde,
Avance en éventant les mines à la ronde.

Entre les Souverains il n'est que peu d'amis;
Les plus proches voisins sont les plus ennemis;
L'un de l'autre en secret ils trament la ruine,
Il faut qu'on les observe, il faut qu'on les devine,
Et d'un œil pénétrant lisant dans l'avenir,
Il faut y voir le mal que l'on doit prévenir.

Tels sont les soins, DARGET, que la Couronne exige,
Mais à moins que le Ciel ne fasse un grand prodige,
Lors même que le Prince est quitte envers l'Etat,
Le peuple de son Roi juge comme un ingrat.

On veut qu'il sache tout, la guerre, la finance,
L'art de négocier & la Jurisprudence,

Qu'il soit universel dans ce vaste métier,
Dont chaque point demande un homme tout entier;
Celui qui l'offensa le trouve trop févere,
L'autre le croit trop doux, celui-ci trop colere;
Fait-il la guerre, on dit: „ C'est un Roi furieux,
„ Le Ciel pour nous punir l'a fait ambitieux.

S'il se maintient en paix: „ Ce Monarque stupide
„ Redoute les dangers, la gloire l'intimide.
S'il gouverne lui seul: „ C'est un Prince jaloux,
„ Têtu, capricieux, qui ne suit que ses goûts.
Commet-il de l'Etat le soin à ses Ministres?
„ Pourquoi tolere-t-il tous leurs complots sinistres?
A-t-il des favoris? „ son faible fait pitié.
N'en a-t-il point? „ ce Prince est sourd à l'amitié.
L'un est trop remuant, l'autre craint la fatigue,
L'œconome est vilain, le libéral prodigue,
Et le galant sur-tout passe pour débauché.

Tel est de notre Etat le portrait ébauché,
Comment joindre, Darget, tout grands Rois que nous sommes,
Les vertus qu'ont les Dieux aux faiblesses des hommes?
L'humanité n'a point tant de perfections,
Si nous voulons des Rois privés de passions
Dont la tranquillité ne saurait être émue,
Allons, qu'Adam (ſ) travaille & fasse une statue.

En

(ſ) Sculpteur.

Et pourquoi ſe flatter d'appaiſer ces Frondeurs?
Céſar eut ſes jaloux, Titus eut ſes cenſeurs.

Veux-tu ſavoir pourquoi la cruelle ſatyre
S'acharne ſur les Rois & toujours les déchire?
C'eſt que par ſon penchant aimant la liberté,
L'homme hait un pouvoir qui n'eſt pas limité;
Et du maître au ſujet la grande différence,
Rabaiſſant ſon orgueil, bleſſe ſon arrogance,
L'un ſe dit en ſecret, „ je condamne le Roi,
„ Il n'a jamais l'eſprit de penſer comme moi:
Un autre dit tout haut, „ ſi j'étais dans ſa place,
„ Notre Gouvernement aurait une autre face.
Vois-tu ce peuple abject d'obérés mécontens
Solliciteurs fâcheux de tous poſtes vacans?
Tous veulent les avoir, on les donne aux plus dignes,
Alors de ces jaloux les ſatyres malignes,
Qui comme autant d'affronts regardent les refus,
Défigurent nos traits, noirciſſent nos vertus.
De nouveaux mécontens cette troupe groſſie
Epilogue tout haut le cours de notre vie,
Le Ciel même jamais n'a pu les contenter,
Un Roi faible mortel pourrait-il s'en flatter?
Aimer toujours le bien, le ſuivre par principe,
Mépriſer un vain bruit dont l'écho ſe diſſipe,
C'eſt-là notre parti, laiſſons donc bourdonner
Cet eſſain de frélons ſans nous en chagriner;
A ces Juges des Rois ſi nous oſions répondre,
Par le mot de l'énigme on pourrait les confondre;

Ils n'ont vu que de loin ces importans objets,
Ces censeurs pointilleux sont autant de Dargets;
La critique est aisée & l'art est difficile,
Un Citoyen charmant fait un Roi mal-habile,
Et tous ces Phaétons si savans dans notre art,
Tomberaient de l'Olympe en guidant notre char.

Ne pense point, DARGET, que dangereux Sophiste,
De cent Rois criminels affreux apologiste,
Abusant de ma lyre & du charme des vers,
Je chante des Tyrans l'horreur de l'Univers;
Ma muse ose blâmer la funeste conduite
De ces vulgaires Rois sans honneur, sans mérite,
Endormis sur le Trône ou pleins de vains projets,
Trop mous vers leurs voisins, trop durs vers leurs sujets;
Je vais te crayonner leurs traits d'après nature,
Un tel.... mais mon discours te lasse outre mesure,
Tu brûles, cher DARGET, de revoir ta maison,
Où ta femme t'attend pour plus d'une raison;
Je crois ouir gronder ta cuisiniere experte,
Déjà le rôti seche & la table est couverte,
Tes ragoûts délicats vont tous se refroidir,
Et ton Cocher là-bas fouette à nous étourdir.
Dix heures vont sonner, lassés de ton absence
Tes valets excédés grondent d'impatience.

Pars donc, puisqu'il le faut, mais conciens avec moi
Que les Grands ne sont pas plus fortunés que toi.

ÉPITRE XX.

A MON ESPRIT.

ÉCOUTEZ, MON ESPRIT, je ne ſaurais me taire,
Les contes que ſur vous tous les jours j'entends faire,
Vos défauts, vos travers m'ont mis au déſeſpoir,
Quoi! vous étudiez du matin juſqu'au ſoir?
D'un violent deſir ſuivant l'intempérance,
Vous faites le ſavant? Ah! quelle extravagance!
En feuilletant ſans ceſſe un Auteur vermoulu,
Qui laſſa les *Achards* & qu'aucun Roi n'a lu,
Vous voulez imitant les Huets, les Saumaiſes,
Vous remplir le cerveau de leurs doctes fadaiſes?
O Ciel! Un Roi ſavant! Ce mot me fait frémir,
Jamais deſſein plus fou pouvait-il vous venir?
Qu'un Roi ſache arrêter un calcul de finance,
Parapher un Traité, ſigner une Ordonnance;
C'eſt beaucoup dans le ſiecle où l'on vit aujourd'hui,
Peut-on en conſcience exiger plus de lui?

Un Roi doit ſoutenir la majeſté du Trône,
Tout plein de la grandeur dont l'éclat l'environne,
Fier envers ſes voiſins & toujours dédaigneux,
Il doit vivre d'encens, égal en tout aux Dieux;
Qu'importe le ſavoir? la ſcience parfaite
C'eſt de connaître à fond les loix de l'étiquette,

Cet-

Cette regle des Cours occupe auprès des Grands
Ces oisifs affairés qu'on nomme Courtisans.

Oui, marmotez tout bas au Ministre en silence
Un compliment obscur dans un jour d'audience,
Soyez Chasseur outré, forcez-vous à jouer,
Et sur-tout sans rougir entendez-vous louer,
Empressez-vous au prône & bâillez au spectacle,
Soyez morne au souper, ne parlez qu'en oracle,
Et par air de grandeur affectez de l'amour,
Voilà comment un Roi doit ennuyer sa Cour;
Tel était le métier qu'il vous fallait apprendre.

Vos plaisirs, MON ESPRIT, ont droit de me surprendre,
L'étude qui pour vous a tant de volupté,
Déroge à vos grandeurs & perd la Royauté;
Je vous dirai bien plus, pour comble de manie,
On vous dit possédé de la métromanie;
Oui, vous êtes Poëte en dépit d'Apollon,
Pouvez-vous renier ce Poëme bouffon,
Où d'un stile mordant blessant toute la terre,
Vous critiquez les cieux au mépris du tonnerre,
Et sur Homere même aiguisant vos bons mots,
Vous attirez sur vous l'essain de ses dévots;
Pouvez-vous ignorer que sous différens titres
On voit courir de vous des Odes, des Epitres,
Où comme la *Neuville* échauffant vos poumons,
Vous prêchez la vertu par d'ennuyeux sermons?
Du langage Français ignorant les finesses,

Vous

Vous mettez Vaugelas & d'Olivet en pieces;
Ah! si Boileau vivait peut-être un beau matin
Votre nom dans ses vers remplacerait Cotin;
Que la rougeur du moins vous en monte au visage;
Ayez honte du tems qu'absorbe un tel ouvrage,
Et sans vous dessécher le cerveau vainement,
Quittez du bel esprit le fol amusement.

Mais vous me répondez „ qu'amant de l'harmonie,
„ Transporté malgré vous par le Dieu du génie,
„ Vous pouvez librement suivre votre plaisir,
„ Quand le Roi fatigué vous donne du loisir;
„ Que si pour s'amuser on voit plus d'un grand Prince,
„ Prendre dans ses filets les Daims de sa Province;
„ Vous charmez vos ennuis par des écrits divers,
„ Inondant le papier d'un déluge de vers.

Comment! lorsque d'un cerf précipitant la fuite
Des Princes & des chiens courent à sa poursuite,
Et qu'ils font la curée au milieu des marais,
Au lieu d'être affecté par les mêmes attraits,
Vous poursuivez chez vous une bizarre rime,
Un mot que votre sens exige & qui l'exprime?

Ah! quel étrange esprit le Ciel m'a-t-il donné,
Si contraire à nos mœurs, si mal moriginé,
Qui par bizarrerie à sa grandeur rébelle
Prétend s'ouvrir tout seul une route nouvelle?

Oui,

Oui, vous me ſoutenez „ que s'il fallait toujours
„ Vous occuper des riens, grand ouvrage des Cours,
„ Vous quitteriez plutôt grandeur, ſceptre, patrie,
„ Et des Rois empeſés la lourde confrérie,
Enfin vous ajoutez „ que vos ſavans écrits
„ Mériteraient l'eſtime au lieu de vains mépris,
„ D'un peuple plein d'erreur, d'un vulgaire imbécille
„ Qui juge en vrai Midas & prononce en Zoïle.

J'en conviens, MON ESPRIT, mais n'allez pas choquer
Des uſages reçus qu'on riſque d'attaquer,
Je vous rends ſimplement ſans être ſatyrique,
Tous les bruits que répand ſur vous la voix publique,
On ſe moque ſur-tout du peu de gravité
Dont vous aſſaiſonnez l'auguſte Royauté;
Il eſt ſur vos défauts plus d'un Caton qui veille,
Et j'entends très-ſouvent qu'on ſe dit à l'oreille,
„ N'avons-nous pas, amis, un bien plaiſant Conſul?
Mais vous comptez toujours ſuivant votre calcul,
„ Ces Cenſeurs, dites-vous, ſont aiſés à confondre,
„ Et voilà de ma part ce qu'on peut leur répondre:
„ Yvre de mes plaiſirs, ai-je comme un ingrat,
„ Négligé mes devoirs? ſacrifié l'Etat?
„ M'a-t-on vu du public tromper les eſpérances?
„ Traîner de longs procès? embrouiller les finances?
„ Oublier les traités pour penſer aux beaux Arts?
„ M'a-t-on vu des derniers paraître aux champs de Mars?

„ Mais

„ Mais si sur tous ces points j'ai fait briller mon zele,
„ Si l'on m'a vu toujours à mes devoirs fidele,
„ Du peuple & du soldat prévenir les desirs,
„ Par quelle cruauté fronde-t-on mes plaisirs?
„ Je vois couler mes jours au sein de l'innocence,
„ Enchanté des attraits dont brille l'éloquence,
„ J'ai su monter ma lyre à différens accords,
„ Chez Horace & Maron je puise mes trésors,
„ Je ne me flatte point de pouvoir les atteindre,
„ Mais un peu plus bas qu'eux je n'ai point à me plaindre.

„ Eh! quoi! dans ma grandeur & dans ma royauté
„ Je ne jouirai point du peu de liberté
„ Qu'un Berger conduisant son troupeau pacifique
„ A de chanter le soir une chanson rustique,
„ Quand l'ombre ayant chassé les ardeurs du soleil
„ Le plaisir lui prépare un tranquille sommeil?
„ Achille pourra donc dans son jaloux délire,
„ Appaiser son courroux par les sons de sa lyre,
„ Et moi je ne pourrai moi seul dans l'Univers
„ Adoucir mes travaux par le charme des vers?
„ Quoi l'on m'interdira les sources du Permesse?
„ Du monde prosterné voyant grossir la presse,
„ Je serai dans ma niche au milieu de ma Cour
„ Encensé par les sots comme le Saint du jour?
„ On me rendra martyr de la cérémonie?

„ Ah! secouons le joug de cette tyrannie,
„ Tant pis, si le bon sens paraît hors de saison,
„ Je m'éclaire au flambeau que porte ma raison,

„ Et

„ Et bravant des censeurs la sotte fantaisie,
„ Je préfere sur-tout l'auguste Poésie;
„ Puisque j'en ai tant dit, comparons une fois,
„ Les lauriers d'Apollon & les lauriers des Rois.

„ Nous devons nos transports au seul Dieu du génie,
„ Le hazard qui préside au destin de la vie,
„ Fait au plus grand Héros succéder quelquefois
„ Un stupide fœtus sur le Trône des Rois.
„ Qui végete sans vivre & des humains l'arbitre,
„ N'a pour toute vertu que l'enflure d'un titre;
„ Mais les fils d'Apollon s'élevent jusqu'aux Cieux,
„ Quand nous osons parler le langage des Dieux,
„ A peine parle-t-il le langage des bêtes;
„ Des lauriers toujours verds ont couronné nos têtes,
„ Plus d'un Roi par nos chants est devenu fameux,
„ Notre gloire jamais n'a rien emprunté d'eux,
„ En vain de notre sort un Souverain décide,
„ Son exil dans le Pont n'avilit point Ovide,
„ Qu'un Prince sans honneur sur le Trône amolli,
„ Termine sa carriere, il est mis en oubli,
„ Son nom dans un bouquin de généalogie,
„ Pourra servir d'époque à la chronologie,
„ Ces Rois anéantis restent pour toujours morts,
„ Mais de nos vers heureux les sublimes accords,
„ Des siecles destructeurs, perçant la nuit obscure,
„ Font passer notre nom à la race future,
„ Nos durables travaux, victorieux des tems
„ Ont vu des plus grands Rois périr les monumens.

„ De

„ De la ſuperbe Troie il n'eſt trace légere,
„ Quand après trois mille ans nous conſervons Homere;
„ Depuis que le trépas redoutable aux humains,
„ D'Auguſte & de Virgile eut tranché les deſtins,
„ Laſſé de ces combats que l'hiſtoire nous vante
„ Aux exploits du Héros mon ame indifférente
„ N'y voit que des hauts faits qu'ont produit tous les tems,
„ Mais Virgile me charme & plaira dans mille ans,
„ Il m'émeut, lorſqu'il peint la malheureuſe Troie
„ Au fer des Grecs vengeurs, à leurs flammes en proie,
„ Il touche par l'amour de la triſte Didon,
„ Du bucher funéraire allumant le brandon,
„ Quel feu, quand ſur le Styx il fait voguer Enée!
„ Il me guide aux enfers, j'y vois la deſtinée
„ Des deſcendans d'Anchiſe & du peuple Romain,
„ J'évoque avec Virgile un nouveau genre humain,
„ Du Gange aux bords des mers où le ſoleil expire,
„ Je vois l'heureux Octave étendant ſon Empire;
„ Des enfans d'Apollon, Héros ſoyez jaloux,
„ Céſar fit tout pour lui, Virgile tout pour vous.

„ Mais du pouvoir des Rois connaiſſons l'origine,
„ Penſez-vous qu'élevés par une main divine,
„ Le peuple, leur Etat leur ait été commis,
„ Comme un troupeau ſtupide à leurs ordres ſoumis?
„ Les crimes effrontés, l'artifice des traîtres,
„ Forcerent les humains à ſe donner des maîtres,

„ Thé-

„ Thémis arma leur bras de ſon glaive vengeur,
„ Pour imprimer au vice une utile frayeur,
„ D'autres en uſurpant un bien illégitime,
„ Devinrent Souverains en prodiguant le crime,
„ Et paſſent pour Héros chez les ambitieux.
„ Notre origine eſt pure, elle nous vient des Cieux,
„ Apollon nous plaça vers le haut du Permeſſe,
„ C'eſt l'immortalité qui fait notre nobleſſe.

„ Ah! ſi jamais les Grands n'avaient fait que des vers,
„ Qu'ils auraient épargné de maux à l'Univers!
„ Céſar moins enyvré du pouvoir deſpotique,
„ Aurait par de beaux vers charmé ſa République,
„ On n'aurait point connu ces deux triumvirats,
„ Sanguinaires liens d'illuſtres ſcélérats,
„ Qui ſur les Grands de Rome exerçaient leur vengeance,
„ Si le Héros du Nord ſi fier en ſa vaillance,
„ Moins Roi, moins Souverain que Chevalier errant,
„ Au lieu d'être amoureux d'Alexandre le Grand,
„ Eût choiſi pour modele Horace ou bien Pindare,
„ Il n'eût point imploré le Turc & le Tartare,
„ Les muſes de tout tems ont adouci les mœurs.
„ Leurs exploits ſont des jeux, leurs armes ſont des fleurs.
„ Dans les tranquilles bois où ces Nymphes habitent.
„ Des plaiſirs délicats les charmes les excitent,
„ Les cœurs ne ſont touchés que par le ſentiment.

Mais

Mais que dis-je? A quoi fert ce long raifonnement?
Quel flux impétueux d'éloquence frivole!
Quel inutile abus du don de la parole!
Ce n'eft pas contre moi que vous devez plaider,
C'eft l'Univers entier qu'il faut perfuader.
Il ne fe nourrit point d'une vaine fumée;
Sa critique fur-tout vivement animée
Rit de vos méchans vers.. „ Mais quoi s'ils étaient bons
„ Et s'ils pouvaient charmer en variant leurs fons.
„ D'Argens, Algarotti? Si Maupertuis les loue?
„ Si l'Homere Français lui-même les avoue?
„ Si la poftérité.... Quelles font vos erreurs!
Connaiffez, MON ESPRIT, le poifon des flatteurs.
Leurs fons plus dangereux que le chant des Syrenes,
Peuvent bien enchanter vos veilles & vos peines,
Mais imitez Uliffe & fourd à leurs accens,
Rejettez pour jamais un fi funefte encens.

Pouvez-vous ignorer qu'un Roi, quoi qu'il propofe,
Et quoi qu'il entreprenne, excelle en toute chofe?
S'il aime les dangers, les combats, les hazards,
Pour l'élever plus haut on abaiffera Mars;
S'il eft fort, auffi-tôt le flatteur fans fcrupule
Lui prouve que d'Alcide il eft le feul émule;
Son cœur eft-il d'amour facile à s'enflammer?
C'était pour lui qu'Ovide avait fait l'art d'aimer,
Lorfqu'à de mauvais vers, comme vous il s'amufe,
Il rend jufqu'à Voltaire envieux de fa mufe,

Re-

Revenez, MON ESPRIT, de votre aveuglement
Que l'amour propre enfin le cede au jugement;
Rabattons sans orgueil les trois quarts des louanges
. . . .
Que certains beaux esprits nous donnent à l'excès,
Vous faut-il tant d'encens pour ces faibles succès?
Qu'avec Horace un jour votre muse barbare,
Pour vous apprécier humblement se compare,
Alors de vos écrits les défaus dévoilés
Vous feront convenir du peu que vous valez,
Détestant de vos vers l'insipide volume,
Vous remettrez d'abord l'ouvrage sur l'enclume,
Etudiez surtout la docte antiquité,
Plus vous approcherez de son urbanité,
Plus vous aurez de goût pour ses divins ouvrages,
Et plus vous aurez droit d'attendre des suffrages.

C'est-là votre modele & ces trésors ouverts
Orneront vos écrits & plairont dans vos vers;
Mais puisque je vous vois toujours inébranlable,
Que les vers ont pour vous un charme inconcevable,
Que ne pouvant vous taire & marmottant tout bas,
Comme cet indiscret confident de Midas,
Vous contez aux roseaux mes passe-tems frivoles,
Du moins consolez-moi de vos visions folles,
Apprenez quelque jour aux Lecteurs indulgens,
Si vous pouvez percer la sombre nuit des tems,
Ou si quelque hazard vous amene au grand monde,
Quel était cet Auteur dont la muse féconde,
Monta sur l'Hélicon sur les pas du plaisir,
Et composa des vers pour charmer son loisir.

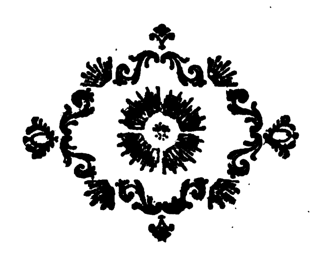
Di-

Dites que mon berceau fut environné d'armes,
Que je fus élevé dans le fein des allarmes,
Dans le milieu des camps fans fafte, fans grandeur,
Par un pere févere & rigide cenfeur,
Que je fus écolier des plus grands Capitaines,
Qu'à Sparte cultivant les douces mœurs d'Athenes,
Je fus ami des arts plutôt que vrai Savant,
Et que fans écouter un orgueil décevant
Et fimple Courtifan des filles de Mémoire,
Je n'afpirai jamais à la fublime gloire
D'être le plus fêté parmi leurs nourriffons,
Que fachant me borner & rabaiffer mes fons,
Je me fuis contenté de peindre ma penfée,
Et de parler raifon en profe cadencée.

Dites que j'ai fubi, bravé l'adverfité,
Mais que parmi les Rois depuis on m'a compté;

Atteftez hardiment que la Philofophie
A dirigé mes pas & reformé ma vie,
Dites qu'en admirant le fyftême des Cieux,
J'ai préféré ma lyre aux arts faftidieux,
Que fans haïr Zénon j'eftimais Epicure,
Et pratiquais les loix de la fimple Nature,
Que je fus diftinguer l'homme du Souverain,
Que je fus Roi févere & Citoyen humain,
Mais quoi-qu'admirateur de Céfar & d'Alcide,
J'aurais fuivi par goût les vertus d'Ariftide,
Lorfque la Parque enfin laffe de fes fufeaux
Terminera mes jours d'un coup de fes cifeaux,

Que ſur ma cendre éteinte aboira la ſatyre,
Dites que mépriſant tout ce que pourra dire
Un eſprit irrité, chagrin, mal fait, tortu,
Trop rigide cenſeur de ma faible vertu,
Sans aimer la louange, inſenſible à tout blâme,
J'ai toujours conſervé le repos de mon ame,
Et que m'abandonnant à la poſtérité,
Elle peut me juger en toute liberté.



L'ART DE LA GUERRE.

POEME.

Undè priùs nulli velarunt tempora Musæ.

LUCRET. L. I.



L'ART DE LA GUERRE.

CHANT PREMIER.

VOUS qui tiendrez un jour par le droit de naiſſance,
Le ſceptre de nos Rois, leur glaive, leur balance,
Vous le ſang des Héros, vous l'eſpoir de l'Etat,
Jeune Prince, écoutez les leçons d'un ſoldat,
Qui formé dans les camps, nourri dans les allarmes,
Vous appelle à la gloire & vous inſtruit aux armes.

Ces armes, ces chevaux, ces ſoldats, ces canons,
Ne ſoutiennent pas ſeuls l'honneur des nations;
Apprenez leur uſage & par quelles maximes,
Un guerrier peut atteindre à des exploits ſublimes;
Que ma muſe en ces vers vous trace les tableaux
De toutes les vertus qui forment les Héros,

De leurs talens acquis & de leur vigilance,
De leur valeur active & de leur prévoyance,
Et par quel art encor un Guerrier éclairé
De l'art même franchit le terme resserré.

Mais ne présumez pas que dangereux Poëte
Entonnant des combats la funeste trompette,
Ebloui par la gloire, yvre de son erreur,
J'inspire à votre audace une aveugle fureur.

Je ne vous offre point Attila pour modele,
Je veux un Héros juste, un Tite, un Marc-Aurele,
Un Trajan, des humains & l'exemple & l'honneur
Que la vertu couronne ainsi que la valeur;
Tombent tous les lauriers du front de la victoire,
Plutôt que l'injustice en ternisse la gloire.

O bienfaisante paix, & vous génie heureux,
Qui sur les Prussiens veillez du haut des Cieux,
Détournez de nos champs, des cités, des frontieres,
Ces ravages sanglans, ces fureurs meurtrieres,
Ces illustres fléaux des malheureux humains.
Si mes vœux sont reçus au temple des destins,
Consentez qu'à jamais ce florissant Empire
Goûte sous votre abri le repos qu'il desire,
Que sous leurs toits heureux les Laboureurs contens
Recueillent pour eux seuls les moissons de leurs
champs,
Que sur son tribunal Thémis en assurance,
Réprime l'injustice & venge l'innocence,
Que nos vaisseaux légers fendant le sein des eaux,
Ne craignent d'ennemis que les vents & les flots,
Que

Que tenant dans ſes mains l'olivier & l'égide,
Minerve ſur le trône à nos conſeils préſide.

Mais ſi d'un ennemi l'orgueil ambitieux,
De cette heureuſe paix rompt les auguſtes nœuds,
Rois, peuples, armez-vous & que le Ciel propice
Soutienne votre cauſe & venge la juſtice.
C'eſt à toi Dieu terrible, à toi Dieu des combats,
A m'ouvrir la barriere, à conduire mes pas;
Et vous charmantes ſœurs, Déeſſes du Permeſſe,
Gouvernez de ma voix la ſauvage rudeſſe,
Rendez d'un vieux ſoldat les champs mélodieux,
Accordez ma trompette au luth harmonieux,
J'entreprends de placer par une heureuſe audace,
Le Dieu de la victoire au ſommet du Parnaſſe,
Je veux armer vos fronts de caſques menaçants,
Ma main ne peindra point le tranſport des amans,
Leurs peines, leurs plaiſirs, leurs larcins, leurs careſſes,
Ni des cœurs des Héros les indignes faibleſſes;
Que le chantre du Pont dans ſes douces erreurs,
Vante le Dieu charmant qui cauſa ſes malheurs,
Qu'à ſes flatteurs accens les graces ſoient ſenſibles,
Je ne vous offrirai que des objets terribles;
Vulcain qui ſous l'Etna par ſes brûlans travaux
Forge à coups redoublés les foudres des Héros,
Ces foudres redoutés entre des mains habiles,
Qui tantôt font tomber les fiers remparts des villes,
Tantôt percent les rangs dans l'horreur des combats,
Et font dans tous les tems le deſtin des Etats.

Je peindrai les effets de cette arme cruelle,
Qu'inventa dans Bayonne une fureur nouvelle,
Qui du fer & du feu réunissant l'effort,
Aux yeux épouvantés offre une double mort.

Au sein de la mêlée, au milieu du carnage,
On verra des Héros le tranquille courage,
Réparer le désordre & prompt dans ses desseins,
Disposer, ordonner, enchaîner les destins.

Avant que de traiter ces matieres sublimes,
Il faut vous arrêter aux premieres maximes;

Ainsi quand l'aigle enseigne à ses jeunes aiglons,
A diriger leur vol au sein des Aquilons,
Couverts à peine encor d'une plume nouvelle,
La mere en s'élevant les porte sur son aile.

O vous jeunes Guerriers, qui brûlant de valeur,
Prêts à vous signaler dans les champs de l'honneur
Vous arrachez aux bras d'une plaintive mere,
N'allez point vous flatter novices à la guerre,
Que vous débuterez par d'immortels exploits;
Commencez sans rougir par les derniers emplois.
Durement exercés dans un travail pénible,
Du fusil menaçant portez le poids terrible,
Rendez votre corps souple à tous les mouvemens,
Que le Dieu des Guerriers enseigne à ses enfans;
Tous fermes dans vos rangs, en silence immobiles,
L'œil fixé sur le chef, à ses ordres dociles,
Attentifs à sa voix, s'il commande, agissez,
En mouvemens égaux à l'instant exercez,

Apprenez à charger vos tubes homicides,
Avancez fiérement à grands pas intrépides,
Sans flotter, ſans ouvrir & ſans rompre vos rangs,
Tirez par petolons en obſervant vos tems,
Prompts ſans inquiétude & pleins de vigilance,
Aux poſtes dont ſur vous doit rouler la défenſe,
Attendez le ſignal & marchez ſans tarder,
Qui ne ſait obéïr ne ſaura commander.

Tel ſous Louis de Bade exerçant ſon courage
Finck (*t*) de l'art des Héros a fait l'apprentiſſage.

Des troupes qu'on raſſemble en formidable corps,
Les derniers des Soldats compoſent les reſſorts,
Ces reſſorts agiſſans, ces membres de l'armée
D'un mouvement commun la rendent animée.

C'eſt ainſi pour fournir aux ſuperbes jets d'eaux
Que Verſailles renferme en ſes vaſtes enclos,
Qu'à Marly s'éleva cette immenſe machine
Qui rend la Seine eſclave & ſur les airs domine,
Cent pompes, cent reſſorts à la fois agiſſans
Preſſent dans des canaux les flots obéiſſans,
Juſqu'à la moindre roue a ſa tâche marquée,
Qu'une ſoupape cede ou faible ou détraquée;
La machine s'arrête & tout l'ordre eſt détruit.

Ainſi dans ces grands corps que la gloire conduit,
Que tout ſoit animé d'un courage docile,
La valeur qui s'égare eſt ſouvent inutile,

Des

(*t*). *Le Maréchal Finck mort en* 1736.

Des mouvemens trop prompts, trop lents, trop incertains.
Font tomber les lauriers qu'avaient cueilli vos mains.

Aimez donc ces détails, ils ne sont pas sans gloire,
C'est-là le premier pas qui mene à la victoire,
Dans des honneurs obscurs vous ne vieillirez pas,
Soldat, vous apprendrez à régir des Soldats,
Bientôt chef éclairé d'une troupe intrépide,
Marchant de grade en grade où le devoir vous guide,
Vous verrez sous vos loix un bataillon nombreux;
Présidez à sa marche & gouvernez ses feux,
Montrez-lui dans quel ordre un bataillon s'avance,
Charge, tire, recharge & s'arrête ou s'élance.

Les Prussiens nerveux, tous robustes & grands,
Vainquent leurs ennemis combattans sur trois rangs,
Sur plus de profondeur leurs rivaux pleins d'audace,
Résistant un moment leurs ont cédé la place;
Il faut qu'un bataillon marche d'un pas égal,
Qu'il ne prodigue point son tonnerre infernal,
Que son front hérissé pointant la bayonnette,
Etonne l'ennemi, le force à la retraite.

Il faut renouveller vos combattans altiers,
La mort au champ de Mars moissonne les Guerriers;
Pour maintenir l'honneur de ces troupes augustes,
Choisissez avec soin des hommes forts, robustes,
Mars veut que sans quitter leurs rangs & leurs drapeaux,
Ils portent en marchant les plus pesans fardeaux;
Des

Des corps moins vigoureux vaincus de lassitude;
N'atteindraient pas la fin d'une campagne rude.
Tels au milieu des bois les chênes sourcilleux
Affrontent les assauts des vents impétueux,
Tandis qu'à leurs côtés le souffle de Borée
Renverse des sapins la tige resserrée.

Tels sont ces hommes forts, ces robustes lions,
Dont il faut repeupler nos braves bataillons;
Si voulant acquérir une gloire certaine;
Vous aspirez au nom de fameux Capitaine;
Des armes connaissez les emplois différens,
A les bien manier exercez vos talens;
Au combat du Lapithe il faut savoir encore
Unir cet art guerrier qu'inventa le Centaure;
Apprenez à domter la fougue des chevaux,
Qu'un second *Pluvinel* vous montre leurs défauts,
Qu'ils sautent les fossés au gré de votre audace.

Accoutumez vos reins au poids de la cuirasse,
Que votre front pressé ne se plaigne jamais,
Lorsque sur lui le casque a sillonné ses traits;
La valeur sans adresse est tôt ou tard trompée,
Exercez votre bras à manier l'épée;
Cette arme redoutable & prompte en ses effets,
Epouvante & détruit les ennemis défaits;
Mars daigne l'approuver, il veut dans la bataille
Que le fer meurtrier porte des coups de taille.
N'employez point le feu combattant à cheval,
Son vain bruit se dissipe & ne fait point de mal;

Parez quand il le faut vos coursiers sur la croupe,
Apprenez dans les champs à ranger votre troupe;
Serrez vos Cuirassiers & que votre escadron,
Des autres peu distant garde le même front,
Faites-vous enseigner par un Guerrier habile,
Comme en ces mouvemens ce corps devient agile,
Comment en un clin d'œil par ses conversions,
Il prend, quitte, reprend d'autres positions,
Se transporte soudain, se forme avec vîtesse,
Dans des terreins divers manœuvre avec souplesse;
A l'ordre de ses Chefs attentif & soumis,
Sur les ailes des vents fond sur ses ennemis,
Et de son choc serré les pousse & les renverse,
Les poursuit dans les champs, les force & les dis-
perse.

La Grece la premiere a planté nos lauriers,
Sparte fut le berceau, l'école des Guerriers,
Là naquirent jadis l'ordre & la discipline,
La phalange aux Thébains a dû son origine;
MILTIADE, CIMON, sage EPAMINONDAS,
Vous fites des Héros de vos moindres soldats;
L'art suppléait au nombre & l'audace aguerrie,
De l'orgueil des Persans vengea votre Patrie.
O jour de Salamine! ô jour de Marathon!
C'est vous qui de la Grece éternisez le nom;
Regardez ce Héros, ce Roi de Macédoine,
Il donne à ses amis ses biens, son patrimoine,
Mais riche en espérance & fier de ses vertus,
Il fond sur les Persans, il défait Darius;

Il ſubjugue l'Aſie, & ſa forte phalange
Aſſervit le Granique & l'Euphrate & le Gange.

Des bords de l'Orient le formidable Mars
Dans le Sénat Romain porta ſes étendars;
Ce peuple de Guerriers, amoureux des allarmes,
Apprit de ce Dieu même à manier les armes;
Il combattit long-tems ſes belliqueux voiſins,
A le favoriſer il força les deſtins;
Hetruſques & Sabins vaincus par ſa vaillance,
Gouvernés par ſes loix, accurent ſa puiſſance,
Fiere de ſes exploits l'Aigle des légions
Prit un vol élevé vers d'autres régions;
Rome de ſes rivaux imitatrice heureuſe,
Tournant contre eux leurs traits en fut victorieuſe;
Ses camps furent changés en d'invincibles forts,
Le Danube les vit & trembla pour ſes bords;
Rome ainſi triompha du Germain, de l'Ibere,
De ce peuple farouche habitant d'Angleterre,
De tous les arts des Grecs, des fins Carthaginois,
Des défenſeurs du Pont, des grands corps des Gaulois,
Et de tous les Etats qui compoſaient le monde.

Mais cette diſcipline en victoires féconde,
Qui les fit arriver au point de la grandeur,
Sous les derniers Céſars n'était plus en vigueur;
Alors les Goths, les Huns, les vagabonds Gépides,
Moins guerriers que brigands & de pillage avides,
Ravagerent l'Empire en proie à leurs fureurs,
Vainement le Romain chercha des défenſeurs,

Et ce puiſſant Etat touchant à ſa ruine,
Regretta mais trop tard l'antique diſcipline.

Cet art qui ſe perdit aprés un long déclin
Sortit de ſon tombeau ſous le grand CHARLES-QUINT,
Sous ce Guerrier fameux la Caſtille aguerrie,
Fit craindre aux nations ſa brave Infanterie,
L'ordre l'avait ſoumiſe à ſa ſévere loi,
Mais ſa gloire périt dans les champs de Rocroi.

Alors d'un joug honteux rejettant l'inſolence,
Exercé par MAURICE à venger ſon offenſe,
Apprenant à combattre, apprenant à ſervir,
Le Batave fut libre en ſachant obéir,
Et l'exemple impoſant de ce grand Capitaine
Développa bientôt les talens de TURENNE;
Il apprit aux Français le grand art des Héros,
LOUIS ce ſage Roi ſeconda ſes travaux;
Le Militaire alors eut ſes loix & ſa regle,
Mais LOUIS dans ſa cour méconnut un jeune Aigle,
Fils tendrement chéri de Bellone & de Mars,
EUGENE le ſoutien du Trône des Céſars.

Sous ce ſavant Guerrier DESSAW dans ſon jeune âge,
Fit de l'art des combats le dur apprentiſſage,
Et les Dieux protecteurs des camps Autrichiens,
Devinrent avec lui les Dieux des Pruſſiens.

Voilà comme en tout tems l'art que je vous enſeigne
A ſoutenu les Rois, a maintenu leur regne,

Et

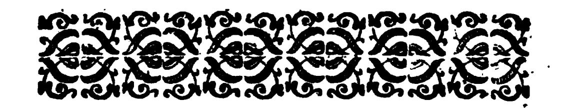
Et si la discipline en est le fondement,
Si sa force soutient ce vaste bâtiment,
Jugez de sa grandeur & de son importance,
On ne peut l'acquérir que par l'expérience;
Malheur aux apprentifs dont les sens égarés
Veulent sans s'appliquer franchir tous les degrés!

Tel était Phaéton, ce jeune téméraire,
A lui prêter son char il contraignit son pere,
Sans qu'il sût gouverner des coursiers si fougueux,
Sans savoir le chemin qu'ils tenaient dans les Cieux;
Du char de la lumiere il prit en main les rênes,
Parcourant égaré des routes incertaines,
La foudre le frappa, du vaste champ des airs
Son corps précipité s'abyma dans les mers.

Téméraires, craignez le sort qui vous menace,
Phaéton périt seul par sa funeste audace,
Si vous guidez trop tôt le char brillant de Mars,
Songez que tout l'Etat doit courir vos hazards.



L'ART



L'ART DE LA GUERRE.

CHANT SECOND.

QUAND sur cet Univers la discorde fatale
Se déchaîne des bords de la rive infernale,
Que ses cris furieux excitent ses serpens,
Qu'elle secoue en l'air ses flambeaux dévorans,
Et sur les toits des Rois répand leurs étincelles,
Alors envenimant leurs funestes querelles,
La vanité, l'envie & l'animosité
Chassent de leurs Conseils la paix & l'équité;
La vengeance à leurs yeux offre sa douce amorce,
Et tous leurs démelés se vuident par la force.

Par ses premiers succès le monstre encouragé,
Avide encor de sang dont il est regorgé,
Invoque par ses cris le démon de la guerre
Et les fléaux cruels qui désolent la terre.

Alors s'ouvrent par-tout les magasins de Mars,
Les tonnerres d'airain garnissent les remparts,
L'acier battu gémit sur la pesante enclume,
Et l'air est infecté de souffre & de bitume,

Ces-

Ces immenſes Cités où les heureux ſujets
Jouiſſaient des plaiſirs, des arts & de la paix,
Sont pleines de ſoldats, de machines & d'armes;
Ces Guerriers raſſemblés reſpirent les allarmes,
La trompette guerriere éclate dans les airs,
On n'attend pour agir que la fin des hyvers.

La ſaiſon des plaiſirs où le Dieu de Cythere
Fait reſpirer l'amour à la nature entiere,
Où les mortels en paix ſe livrent à ſes feux,
N'offre que des dangers aux cœurs audacieux,
Mais la gloire a caché ces périls à leur vue;
Dès que l'air s'endurcit, que la neige fondue
Tombe en flots argentés de la cime des monts,
Et ſerpente en ruiſſeaux à travers les vallons,
Que les prés émaillés par des fleurs différentes
Préſentent aux troupeaux leurs pâtures naiſſantes,
Que les bleds verdoyans embelliſſent nos champs,
Dès que Flore aux humains annonce le Printems;
Ces Guerriers préparés contre des coups ſiniſtres,
Des vengeances des Rois redoutables Miniſtres,
Volent pour s'aſſembler dans les champs de l'honneur,
Et tous pleins du deſir de marquer leur valeur,
Quittent l'abri du toit pour la toile légere,
Leurs voiſins effrayés appréhendent la guerre,
Et de leurs Laboureurs ces champs abandonnés,
Par des bras étrangers vont être moiſſonnés.

Vers un lieu déſigné cette troupe guerriere,
S'aſſemble pour camper ſur un front de handiere,

Si-

Si tôt qu'on a choisi les lieux des campemens,
On voit tracer, bâtir & croître en peu de tems,
Places, maisons, palais de cette ville immense,
L'élite de l'Etat y tient sa résidence,
Le travail y préside, il éleve tes toits
Sans l'aide du ciment, des pierres ni du bois,
Tout soldat est Maçon, cet Architecte habile,
Fait, transporte & refait cette Cité mobile.

Il faut beaucoup d'acquit, de l'art & des talens,
Pour choisir son terrein & pour prendre ses camps,
Cette utile science est sur-tout estimée.

Voulez-vous par vos soins assurer votre armée?
Formez-vous le coup d'œil sur des signes certains,
Faites un bon emploi des différens terreins;
Ici vous rencontrez des hauteurs escarpées,
Là des vallons, des champs ou des terres coupées,
Dans des occasions ou des tems différens,
Ils vous serviront tous à soutenir vos camps,
D'eux dépend votre sort quand le combat s'apprête.

Vos troupes sont un corps dont vous êtes la tête,
Il faut penser pour lui, ranimer son effort,
Agir quand il repose & veiller lorsqu'il dort;
En vous tous ces Guerriers placent leur confiance,
Leurs destins sont commis à votre prévoyance,
Répondez à leurs vœux par votre habileté,
Le Soldat de vous seul attend sa sûreté.
Si vous voulez tenter la fortune incertaine,
Avide des combats campez-vous dans la plaine,

Rien

Rien n'y peut empêcher vos divers mouvemens,
Placez pour sûreté des corps sur vos devans,
N'éloignez pas les camps des bois & des rivieres,
Couvrez de son abri les Villes nourricieres;
Il faut que votre corps sur deux lignes rangé
Occupe son terrein avec art ménagé;
L'infanterie au centre, & sur-tout sur les ailes
Placez de vos Dragons les cohortes nouvelles;
Ceux qui par pelotons élancent le trépas,
Font le corps de bataille & vos coursiers ses bras;
Des deux côtés sans gêne ils doivent les étendre;
Attentifs aux moyens qu'ils ont pour se défendre,
Au lieu qui leur est propre assignez chaque corps,
Dans un terrein contraire ils perdent leurs efforts.

Ces centaures vaillans dont la course légere
Fait sous leurs pieds adroits disparaître la terre,
Et souleve dans l'air des nuages poudreux,
Ne sauraient s'élancer dans des lieux montagneux.

Les terreins sont égaux pour votre Infanterie,
Montagnes, défilés, bois, collines, prairie,
Elle franchit la plaine à grands pas menaçans,
Escalade les monts & les retranchemens,
Elle attaque ou défend avec même avantage
Tous les postes divers où le combat s'engage.

Tel que dans le Printems un nuage orageux,
Gronde & vomit soudain de ses flancs ténébreux
Les éclairs menaçans & la grêle & la foudre,
Renverse les épis & les réduit en poudre.

Tels

Tels ces braves Guerriers par des gerbes de feu
Terrassent l'ennemi qui s'abbat devant eux.

Si votre expérience est déjà consommée,
Vous saurez appuyer les flancs de votre armée,
Un bois, une riviere, un village, un marais,
Par leurs difficultés en défendent l'accès,
Votre ennemi confus respectera ces bornes.

Le taureau se confie en ses superbes cornes;
Il terrasse les ours, les lions, les chevaux,
Fièrement attentifs à leurs brusques assauts,
Il marche dans l'arene, il s'élance, il s'arrête;
Il refuse les flancs & présente sa tête;
Graves dans votre esprit ce principe important:
Qui cache sa faiblesse est un Guerrier prudent,
Le Héros d'Ilion illustré par la fable,
Achille au talon près était invulnérable,
Vous l'êtes sans vos flancs, donnez-leur un appui;
Ou vous pourrez par eux succomber comme lui.

Le fort peut relever vos faibles adversaires,
Si les événemens vous deviennent contraires,
Si leur troupe grossit par des secours nombreux,
Quittez des champs ouverts les postes hazardeux,
Vous suppléerez au nombre, & par votre science
Vous choisirez des camps propres pour la défense,
Dans d'épaisses forêts sur le sommets des monts
Ou derriere un torrent placez vos bataillons.

Ce n'est pas encor tout; qu'une route inconnue
Pour sortir de ce poste ouvre une libre issue,
Alors

Alors maître absolu de tous vos mouvemens,
Vous enchaînez le sort & les événemens,
L'ennemi que votre art a su rendre immobile
Consumera sans fruit son audace inutile.

Apprenez à présent comme il faut dans ses camps,
Selon les loix de Mars ranger les combattans,
Soutenez par le feu la ligne de défense,
Et de vos bataillons remplissez la distance
Par vos foudres d'airain dont les coups menaçans
Impriment l'épouvante au cœur des assaillans.

Derriere ces volcans d'où part la flamme ardente
Placez des cuirassiers la cohorte brillante,
Si vos rivaux de gloire animés par l'honneur,
Percent par votre ligne & forcent sa valeur,
Ebranlez vos coursiers, que la tranchante épée
Du sang des ennemis aussitôt soit trempée.

Ainsi par l'art du chef le docile terrein,
Contre un danger pressant prête un secours certain,
Ainsi l'habileté corrige la fortune,
Mais la prudence est rare & l'audace est commune,
Varron fut un Soldat, Fabius un Héros.

Tel s'élevant aux Cieux le sommet de l'Athos,
Voit le fougueux Borée assembler les nuages,
Il entend à ses pieds éclater les orages,
Son front toujours serein où se brisent les vents,
Méprise le tonnerre & ses bruits impuissans.

Tel du haut de son camp bravant le sort contraire,
Un Héros de sang froid voit son fier adversaire,
Epuiser contre lui sa frivole fureur,

Si

Si le Dieu des combats vous marque sa faveur,
Si du génie en vous brillent les étincelles,
Vous trouverez par-tout des forts, des citadelles,
Que les mains des mortels n'ont jamais travaillés,
Postes que la nature a seule ainsi taillés;
L'ignorant voit ces lieux, mais c'est sans les connaître,
Le sage les saisit, ce sont des coups de maître.

Ainsi dans un lieu fort le fier Léonidas
Se défendit long-tems avec peu de Soldats,
Un monde de Persans aussi fiers qu'inhabiles,
Se vinrent arrêtés au pas des Thermopyles,
La Grece par son art sut confondre Xercès
Dans le rapide cours de ses brillans succès.

Ainsi se disputant la victoire & l'Empire
Transportant les hazards d'Ausonie en Epire,
Le Héros du Sénat, l'idole des Romains
Du fils d'Anchise un tems balança les destins.

Monts de Dyrrachium où Rome était campée,
Vous forçates César à respecter Pompée!
Sans risquer de combat, maître de la hauteur
Le Sénat triomphait, Pompée était vainqueur;
Mais trop facile aux vœux d'une jeunesse ardente
Lasse de ses travaux, valeureuse, imprudente,
A peine quitta-t-il son poste avantageux,
Que Mars lui fit sentir des destins rigoureux
Dans ce jour décisif, dans ce combat unique,
Où César soumit Rome au pouvoir despotique.

Vous

Vous MONTECUCULLI, l'égal de ce Romain,
Vous, sage défenseur de l'Empire & du Rhin,
Qui tintes par vos camps en savant Capitaine,
La fortune en suspens entre vous & TURENNE,
Mes vers oublieraient-ils vos immortels exploits?
Ah! Mars pour les chanter ranimerait ma voix,
Venez, jeunes Guerriers, admirez sa campagne,
Où ses marches, ses camps sauverent l'Allemagne,
Où se montrant toujours dans des postes nouveaux,
Il contint les Français & brava leurs travaux;
Mais ne présumez pas qu'il se tint immobile,
Quoiqu'un camp vous paraisse une superbe ville,
La Guerre veut souvent d'autres positions,
Il faut sur l'ennemi régler ses actions,
Le prévenir par-tout, occuper un passage,
Marcher rapidement, saisir son avantage,
Se retirer sans perte, avancer à propos,
Et toujours l'occuper par des desseins nouveaux.

Quand par ordre du chef le vieux camp s'abandonne,
Tous les corps séparés se mettant en colonne,
Forment en s'avançant quatre corps différens,
L'infanterie au centre & les coursiers aux flancs,
Sous leurs pieds dans les airs s'éleve la poussiere,
L'ennemi qui de loin voit leur troupe guerriere,
En replis tortueux couvrir les vastes champs,
Comme aux bords Africains ces énormes serpens
Tous armés & couverts d'une écaille brillante,

A cet aspect terrible il frémit d'épouvante,
Et croit voir devant lui s'avancer le trépas.

Quand vous marchez en ordre & prêt pour les combats,
Afin qu'avec plaisir Bellone vous regarde,
Poussez devant l'armée une forte avant-garde,
Ne l'abandonnez pas, sachez la soutenir,
Ou l'ennemi trop prompt pourrait vous en punir.

Semblable à ce fanal qui précéda Moyse,
Ce corps vous garantit contre toute surprise.
Il est plus d'un moyen pour transporter les camps,
S'il faut vous ébranler en tournant par vos flancs,
Qu'à la droite ou qu'ailleurs le besoin vous appelle,
Vos deux lignes alors marchent en parallele.

Le sort peut quelquefois abaisser les vainqueurs,
CONDE' s'est vu battu, TURENNE eut des malheurs,
Alors il faut céder à ce destin contraire,
On peut en reculant tromper son adversaire;
C'est là que l'art du chef doit se faire admirer
Si sans confusion il sait se retirer.
Son bagage escorté part & prévient sa perte,
Par un corps qui la suit son armée est couverte,
Et tandis qu'il garnit le fier sommet des monts,
Ses guerriers rassurés traversent les vallons,
Ce Héros gagne ainsi sans que son nom s'expose,
Un poste avantageux où sa troupe repose.

En

En paſſant les forêts & les monts des Germains,
Varus négligea trop le ſoin de ſes Romains,
Il oublia de l'art les regles ſalutaires,
Ses camps étaient peu ſurs, ſes marches téméraires,
Il guida ſes ſoldats en d'affreux défilés,
Où par Arminius ils furent accablés.
Frappé de leur deſtin le pacifique Auguſte
S'écria dans l'effort d'une douleur ſi juſte,
O Varus! ô Varus! rends-moi mes légions;
S'il eût vu les Romains dans leurs poſitions,
Il aurait plutôt dit, „ Général incapable,
„ Occupe les hauteurs d'où l'ennemi t'accable."

Voilà quels ſont de l'art les principes certains

. . . .

De l'ordre dans les camps, une marche bien faite,
Un poſte avantageux, une belle retraite,
Décide du deſtin des Rois & des Etats.
Vous illuſtres Guerriers guides de nos ſoldats,
Apprenez par mes vers les loix de la Tactique
Et par leur théorie allez à la pratique,
Si vous voulez paſſer ſous un arc triomphal
Campez en Fabius, marchez comme Annibal.



L'ART DE LA GUERRE.

CHANT TROISIEME.

VOus avez parcouru les arcenaux de Mars,
C'eſt peu d'être enrôlé ſous ſes fiers étendarts,
C'eſt peu d'un ſoldat le courage s'eſtime,
Si maître de ſon art il ne tend au ſublime,

Suivez moi dans ſon temple, obſervez, pénétrez
Ses myſteres divins de la foule ignorés;
Loin des ſentiers battus où rampe le vulgaire,
D'un pas ſage & hardi marchez au ſanctuaire.

Voyez-vous ces chemins raboteux, reſſerrés,
Teints du ſang des Héros, d'abymes entourés?
Sur ce rocher ſanglant, voyez-vous dans la nue
De ce Palais ſacré la ſuperbe étendue?
Son faîte eſt dans l'Olympe au delà du ſoleil,
Où des Dieux immortels s'aſſemble le conſeil,
Ses fondemens d'airain touchent au noir tartare.

Alecton, la diſcorde avec la mort barbare,
Les gardes redoutés de ces lieux effrayans,
Lançant en vain ſur vous des regards foudroyans,

La

La gloire vous rassure & sa voix vous appelle,
La gloire ouvre le temple, avancez avec elle,
Je vois les chastes sœurs dans ces parvis sacrés,
Leurs utiles travaux n'y sont point ignorés;
Un compas à la main j'apperçois *Uranie*,
Qui mesurant la terre & sa forme applatie,
Nous dépeind en petit par ses crayons diserts,
Les différens Etats que contient l'Univers,
Chaque point sur la terre a son ordre & sa place,
D'un hémisphere à l'autre elle a marqué la trace,
SANSON avec VAUBAN ses dignes favoris,
Des novices guerriers cultivent les esprits,
Elle leur montre à tous dans des cartes guerrieres,
Les pays, les cités, les monts & les rivieres,
Les forts que l'on doit prendre & ceux qu'on doit laisser,
Les chemins reconnus qu'un corps peut traverser.

Plus loin c'est *Calliope*, en caressant la gloire,
Des Rois & des Héros elle conte l'histoire,
Ses jeunes Auditeurs attentifs à sa voix,
S'échauffent au récit de leurs nobles exploits,
Et la Muse en traitant des matieres si hautes,
Leur montre à profiter des succès & des fautes.

Voyez-vous la morale à l'air majestueux,
Qui chasse du parvis les cœurs présomptueux?
Elle enseigne aux Guerriers d'un ton de voix sévere,
Les devoirs de l'honneur & d'un mérite austere,
Condamne l'intérêt & la férocité,
Dans le sein des horreurs prêche l'humanité,

Etouffe dans ses mains les serpens de l'envie,
Et veut pour l'Etat seul qu'on prodigue sa vie.

Approchons-nous, Bellone un glaive dans la main,
Fait tourner sur ses gonds cette porte d'airain,
Qui cache pour jamais à tout Guerrier vulgaire
Les secrets que le Dieu renferme au Sanctuaire,
Connus des fovoris qu'il place à son côté.

Dans le fond de ce temple entouré de clarté,
Sur un trône éclatant de grandeur infinie,
Soutenu dans les airs des ailes du génie,
Paraît le Dieu terrible en toute sa splendeur,
On voit auprès de lui l'intrépide valeur,
Le tranquille sang froid qui sans crainte s'expose,
Le vigilant travail qui jamais ne repose,
La ruse à l'œil malin qui féconde en détours,
Par ses déguisemens se fournit des secours,
Qui prend dans le besoin une forme empruntée,
S'échape & reparaît comme un autre Protée:
L'imagination aux yeux étincellans,
Brûlant d'un feu divin qu'elle porte en ses flancs,
Avec rapidité conçoit, forme, dessine
Mille brillans projets que Pallas examine.
Plus loin les yeux baissés & le maintien discret,
On voit l'impénétrable & fidele secret,
Son doigt mystérieux repose sur sa bouche,
Ce confident de Mars sait tout ce qui le touche.
Le trône est entouré de lauriers éternels
Qu'il présente lui-même au demi-Dieux mortels,

A ſes vrais favoris qui dignes de leur gloire,
Aux efforts du génie ont ſoumis la victoire.
Couronnes des Héros, c'eſt vous dont les appas,
Entraînent les Guerriers dans l'horreur des combats,
Les autres paſſions ſont pour vous étouffés.
Dans ce temple brillant décoré de trophées,
Où Mars regle à ſon gré le ſort du genre humain,
Placés dans l'entre deux des colomnes d'airain,
On peut des fils du Dieu diſtinguer les ſtatues,
Foulant les nations que leurs mains ont vaincues.

Là ſont ces deux Héros tant de fois comparés,
Montés au premier rang par différens degrés,
Le vainqueur des Perſans, le vainqueur de Pompée,
La terre de leur nom eſt encore occupée,
Là paraît MILTIADE, ALCIBIADE, CIMON,
PAUL EMILE, QUINTUS, FABIUS, SCIPION,
Plus loin, le grand HENRI, CONDE', VILLARS, TURENNE,
Là MONTECUCULLI, DE BADE, ANHALT, EUGENE,
L'heureux GUSTAVE ADOLPHE & le GRAND ELECTEUR.

Là ſortant fraîchement de la main du ſculpteur,
On voit une ſtatue élégante & nouvelle,
Son front eſt ombragé d'une palme immortelle,
C'eſt ce fameux SAXON, le Héros des Français,
Que la mort dans ſon lit abbattit de ſes traits.

Venez jeunes Guerriers, voici l'expérience,
Par d'immenſes travaux elle acquit la ſcience,

Son front eſt ombragé de cheveux blanchiſſans,
Ses membres recourbés ſentent le poids des ans,
Son corps cicatriſé tout couvert de bleſſures,
Du tems qui nous détruit affronte les injures;
Préſente à tous les faits, préſente à tous les lieux,
Elle inſtruit les eſprits de ce qu'ont vu ſes yeux.

Elle vous fera voir dans la guerre Punique,
Par quel coup SCIPION ſauva Rome en Afrique,
A Carthage effrayée attirant Annibal,
Le força de combattre en ſon pays natal;
Un Général vulgaire, un moins vaſte génie
Satisfait d'accourir aux champs de l'Auſonie,
Peut-être eût défendu ſon pays ravagé,
Il eût ſauvé l'Etat, mais ne l'eût point vengé.

La diſcorde en troublant la maîtreſſe du monde,
Dans les divers partis en Héros fut féconde;
Voyez SERTORIUS qu'on ne peut accabler,
Avancer à propos, quelquefois reculer,
Aſſuré par l'appui des rochers d'Ibérie,
Arrêter des Romains la valeur aguerrie.
Tant un génie heureux qui poſſede ſon art
Du deſtin de la guerre écarte le hazard!
Un Guerrier plus ardent, moins ſage & moins habile,
De l'âpreté des monts quittant le ſûr aſile,
Eût cherché ſes rivaux qui dans leur camp nombreux,
Amenaient la fortune & POMPE'E avec eux.

Ici

Ici le grand CONDÉ' fils chéri de Bellone,
De la France étonnée assure la couronne,
Il falloit arrêter par des coups éclatans,
D'un heureux ennemi les succès trop constans.
Dans ce jour décisif pour l'Espagne & la France,
L'audace du Héros fit plus que la prudence,
Un chef plus circonspect & moins entreprenant
N'aurait point hazardé ce combat important;
L'Espagnol enhardi par le Français timide,
Vers Paris eût poussé sa fortune rapide.

Voyez du fond du Nord où regnent les hivers,
Cette flotte étrangere avancer sur nos mers,
Elle porte GUSTAVE & le sort de l'Empire,
Des Germains divisés la discorde l'attire,
La prudence le guide & Mars est avec lui,
De ce peuple opprimé trop dangereux appui!
Il vient, il est armé contre la tyrannie,
Dont Vienne menaçait la libre Germanie,
GUSTAVE s'établit sur les bords de la mer,
Où Stralsund lui présente un port toujours ouvert,
Là soit que le destin protege son audace,
Ou que du sort jaloux il sente la disgrace,
Il est sûr des secours qu'arment ses défenseurs,
Pour servir sa fortune ou venger ses malheurs,
Il marche en conquérant, le bonheur l'accompagne,
Il parcourt, il délivre, il domte l'Allemagne,
Il remet dans leurs droits cent Princes outragés,
Protecteur redoutable à ceux qu'il a vengés,
A ses desseins secrets il fait servir sa gloire,

Si la parque fatale au ſein de la victoire,
N'eût arrêté ſa courſe & tranché ſon deſtin,
L'Empire auroit nourri deux maîtres dans ſon ſein.
Là, regardez EUGENE & ſa marche hardie,
Quand l'Empire des Lys tenait la Lombardie,
Les Alpes au Héros préparent le chemin,
Il les franchit, il vole, il délivre Turin;
MARSIN, qui défendait une trop vaſte enceinte,
Vit par-tout ſon armée à la fuite contrainte,
Et par ce ſeul exploit le rapide vainqueur,
Rend la triſte Italie à ſon faible Empereur.

Suivez ce grand EUGENE aux champs de la Hongrie,
Du Danube en ſa marche il longe la prairie,
Il aſſiege Belgrade & voit les Muſulmans
A leur tour l'aſſiéger dans ſes retranchemens,
Il pouſſe ſes travaux, il reſſerre la place,
Du Viſir téméraire il mépriſe l'audace,
Il le laiſſe avancer par un travail nouveau,
Il lui laiſſe le tems de paſſer un ruiſſeau,
Alors ſans balancer ce fils de Mars s'élance,
Sur eux ſes Cuiraſſiers fondent en aſſurance,
Tout fuit devant ſes pas, le Turc plein de frayeur
Cede le champ de gloire & Belgrade au vainqueur.

Sortez de l'Eliſée, ombre illuſtre & chérie,
Quittez pour nous des Cieux l'immortelle patrie,
D'un regard paternel voyez vos deſcendans,
De l'art qui vous fit vaincre, inſtruiſez vos enfans,
En-

Enfant de ce Héros, je vous donne pour maîtres,
Non des Guerriers obscurs, mais vos propres Ancêtres.

ELECTEUR généreux, est-ce vous que je vois?
Vos peuples sont encor tous pleins de vos exploits,
C'est à leurs cris touchans, c'est à leur voix plaintive
Que du Rhin tout sanglant abandonnant la rive,
L'Elbe vous vit soudain voler à leur secours.

L'Etat était en proie aux tigres, aux vautours,
Les fiers enfans des Goths ravageaient nos contrées,
Ils brûlaient nos cités au pillage livrées,
WRANGEL fier d'un succès qui n'avait rien coûté,
S'endort dans son triomphe avec sécurité;
La foudre le réveille au bord du précipice,
Un Dieu vengeur paraît, un Dieu pour nous propice,
Venir, voir, triompher fut l'ouvrage d'un jour,
Le Suédois consterné par ce subit retour,
Surpris dans ses quartiers par ce nouvel Alcide,
Veut en vain s'opposer à sa course rapide.
O champs de Fehrbelin témoins de ses hauts faits,
Vous vites les Suédois attaqués & défaits.

Tel jadis du Très-haut exerçant la vengeance,
D'un peuple dans ses camps punissant l'arrogance,
L'Ange exterminateur frappa les Philistins.

Tel & plus grand encore en ses heureux destins
GUILLAUME dans ce jour au-dessus de la gloire,
Exerce la clémence au sein de la victoire,

Il pardonne à HOMBOURG dont l'imprudente ardeur
Engagea le combat féduit par la valeur ;
Il fait grace aux captifs, à ces bandes altieres,
De l'Etat défolé cruels incendiaires ;
Mais s'il fait pardonner à ceux qu'il peut punir,
Des bords qu'ils ravageaient ardent à les bannir,
Il fait fuir devant lui leur troupe épouvantée
Vers les flots de la mer qui l'avaient apportée.

Ses exploits font fuivis par des exploits nouveaux,
La Pruffe à fon fecours appelle ce Héros,
Les rigueurs de l'Hiver, les flots couverts de glace,
Au lieu de l'arrêter fecondent fon audace,
Et Thétis étonnée au bruit de ces récits
Voit tranfporter des champs fur fes flots endurcis ;
Il vient & fon nom feul qui répand l'épouvante,
Confond des ennemis la fureur infolente,
Il vient, il eft vainqueur, tout fuit devant fes pas
Et fans même combattre il venge fes Etats.

Ce Héros qui jouit d'une gloire immortelle,
Doit, Nourriffon de Mars, vous fervir de modele,
Sans ceffe étudiez comme cet ELECTEUR,
Les différens pays où vous guide l'honneur,
Digérer vos projets c'eft remplir votre attente,
L'imagination fouvent eft imprudente,
Ne comptez jamais feul & fachez fuppofer
Tout ce que l'ennemi pourra vous oppofer,
Vos deffeins font manqués, fi par votre prudence
Vous n'avez point pourvu pour votre fubfiftance.

Ce

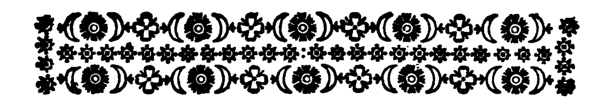
Ce Roi qui des destins éprouva les excès,
N'eût point perdu le fruit de neuf ans de succès
Si dans des champs déserts conduisant son armée
Le Czar ne l'eût battue, affaiblie, affammée.

Que le foudre en secret enfermé dans les airs,
Sur l'ennemi surpris tombe avec les éclairs;
Toujours prêt, toujours prompt, mais jamais témé-
raire,
Croyez que rien n'est fait, tant qu'il vous reste à faire,
Et ne soyez content de vos plus beaux succès,
Qu'autant qu'un plein effet répond à vos projets.

Ainsi lorsque de DIEU la sagesse profonde
Du ténébreux chaos eut arraché le monde,
Il trouva l'Univers par son souffle animé,
Conforme au grand dessein qu'il en avoit formé.



 L'ART



L'ART DE LA GUERRE.

CHANT QUATRIEME.

LORSQU'AU siecle de fer, siecle où naquit le vice,
L'audace du plus fort tenait lieu de justice,
Contre de fiers voisins au pillage excités,
On entoura de murs les naissantes Cités,
Bientôt pour asservir des Citoyens rebelles,
L'autorité des Rois bâtit des citadelles,
On éleva des forts & des remparts nouveaux,
D'ouvrages menaçans on ceignit les frontieres.

Tel que du double rang de ses dents carnassieres,
Le lion rugissant présente avec fierté,
Le terrible appareil au Maure épouvanté;
Tel d'un puissant Etat la frontiere assurée
Bravant des ennemis la fureur conjurée,
Ralentit leur ardeur par ses puissans remparts.

La Guerre en tous les tems fut le premier des arts,

Ain-

Ainſi que ſes progrès cet art eut ſon enfance;
La Grece & l'Auſonie aſſurant leur puiſſance,
N'avaient imaginé de plus puiſſans ſecours,
Que l'épaiſſeur des murs & la hauteur des tours;
De ces lieux élevés ils défendaient les breches,
En employant la fronde ou décochant des fleches;
Des pierres écraſaient les Soldats aſſaillans.
Lorſqu'on ſerrait de près ces défenſeurs vaillans,
Lorſqu'on battait un mur par des beliers terribles,
De bitume & de poix les maſſes combuſtibles
Tombaient ſur la machine & des traits meurtriers,
Perçaient les aſſaillans malgré leurs boucliers;
Souvent les Généraux laſſés d'efforts ſtériles,
Quittaient pleins de dépit ces travaux inutiles.

Je ne vous parle point de ce ſiege fameux,
Qui fit périr Priam & ſes fils malheureux,
J'honore d'Illion la poétique cendre,
Et ces combats livrés ſur les bords du Scamandre;
Mais ce ſujet ſi beau par Virgile chanté,
Oterait à mes vers leur mâle gravité.

Voyez Rome occupée à prendre Syracuſe,
Et Metelle employer la valeur & la ruſe,
Pour emporter ces murs à force de travaux;
Là, voyez Archimede éluder les aſſauts,
De la ville & des tours réparer les ruïnes,
Arrêter les Romains & brûler leurs machines.

Marſeille de ſes forts juſqu'alors indomtés,
Repouſſa de Céſar les aſſauts répétés;

Laſſé de ces longueurs, mais ſûr de la fortune,
Céſar ſoumit Marſeille à l'aide de Neptune.
Les ſieges des Romains tous longs & meurtriers
Suſpendaient les deſtins des plus fameux Guerriers.

Long-tems après Céſar, le démon de la Guerre
Des mains de Jupiter arracha le tonnerre,
Tout change dans cet art par ces foudres nouveaux,
L'airain vomit en l'air des globes infernaux,
Qui s'élevant aux Cieux par une courbe immenſe,
Redoublent en tombant de poids, de véhémence,
Abyment les Cités, s'envolent en éclats,
Et de leur flanc cruel élancent le trépas.

Bientôt de ces remparts le canon homicide,
Avec un bruit affreux & d'un eſſor rapide,
Au même inſtant que l'œil peut voir partir l'éclair,
Atteignit l'ennemi d'une maſſe de fer;
Dans les murs des Cités le boulet formidable,
Rend à coups redoublés la breche praticable.

Ces miracles de l'art à nos jours réſervés,
Par le Dieu des combats aux ſieges approuvés,
Se font par le charbon, le ſouffre & le ſalpêtre.

Depuis que ce ſecret chez nous s'eſt fait connaître,
L'induſtrie inventive abondante en ſecours,
Défendit les Cités ſans élever des tours,
Par des difficultés bien plus ingénieuſes,
On évita l'effet de ces foudres affreuſes.

Vous célebre VAUBAN, favori du Dieu Mars,
Vous le ſublime auteur des modernes remparts,
Que

Que votre ombre apparaiſſe à nos Guerriers novices,
Montrez-leur par quels ſoins & par quels artifices
Vous avez aſſuré les places des Français,
Contre les bras Germains & les canons Anglais,
Comment votre ſavoir par des routes nouvelles,
A ſu multiplier les défenſes cruelles.

Ces ouvrages raſans, enterrés, protégés,
Ne ſont des feux lointains jamais endommagés,
Munis de contre-forts à certaines diſtances,
Ils ſont environnés par des foſſés immenſes,
Les baſtions voiſins flanquent les baſtions,
Ils tournent vers leur gorge en forme d'oreillons,
Au milieu des foſſés & devant les courtines,
Je vois des ravelins chargés de couleuvrines,
Ces ouvrages coupés par ſa ſavante main,
Par un nouveau rempart diſputent le terrein,
Autour de ces travaux dans un plus vaſte eſpace,
L'enveloppe s'éleve, elle couvre la place,
Devant ſont des foſſés, là le chemin couvert,
La paliſſade enfin qui monte un front altier,
Et ce glacis ſanglant que défend le courage,
Théatre des combats, théatre du carnage.
Que d'utiles travaux, de ſecours étonnans,
L'homme a tiré des arts ſoumis a ſes talens!
Qui ne dirait à voir les remparts de la France,
Que tout eſt épuiſé dans l'art de la défenſe?

Non, ne le penſez pas, voyez ces ſouterreins,
Tout l'enfer s'aſſocie aux fureurs des humains,

Ces

Ces glacis sous vos pas contiennent des abymes,
Le salpêtre & la flamme attendent leurs victimes,
Ils partent de la terre, ils couvrent les remparts
D'armes, de sang, de morts, & de membres épars.

Malgré tant de travaux, tant de traits redoutables,
Les places de nos jours ne sont point imprenables,
Cet art ingénieux, soutien des défenseurs,
Par des secours égaux arme les aggresseurs,
L'attaque a sa méthode, un chef expert & sage,
A travers les périls s'ouvre un libre passage,
Il entoure les forts par ses Guerriers nombreux;
S'il craint des ennemis les projets hazardeux,
S'il craint qu'un Général entreprenant, habile,
Ose forcer son camp & secourir sa ville,
La terre se remue & tous ses combattans,
En creusant des fossés font leurs retranchemens;
Ceux que Mars a doués de qualités insignes,
Dans un terrein étroit ont resserré leurs lignes,
Un fossé sans soldats ne défend pas ses bords,
Il faut aux ennemis opposer des efforts
Et ménager de plus une forte réserve.

Afin que l'ennemi jamais ne vous énerve,
Munissez-vous toujours de vivres abondans,
Et méprisez alors l'effort des assaillans.

Etudiez le faible & le fort de la place,
Et contr'elle tournez vos soins & votre audace,
Formez votre dépôt, avancez pas à pas,
A la main le niveau, la regle & le compas,

Approchez par détours aux pieds des citadelles,
Et creufez dans les champs de longues paralleles;
L'airain vomit alors fon redoutable foudre,
Bientôt les boulevarts tombent réduits en poudre,
Le tonnerre des forts qui s'élançait fur vous,
Eft réduit au filence & refpecte vos coups,
Dans fon chemin couvert, l'ennemi fans afyle
Cede aux bonds d'un boulet qui de côté l'enfile;
Mais vous voilà placé fur ce glacis trompeur,
Dont les volcans cachés impriment la terreur,
Dans ces perfides lieux fervez-vous de la fonde
Découvrez, éventez les mines à la ronde,
Craignez d'un fang trop vif le tranfport imprudent,
Ménagez vos foldats, hâtez-vous lentement.
Terminez avant tout la guerre fouterreine,
Que le mineur caché fouille & perce avec peine,
Que la fappe en avant par des chemins précis,
Vous mene en fûreté fur le pied du glacis,
Pour ne point hazarder l'honneur d'une brigade,
Commandez vos affauts près de la paliffade,
Alors maître abfolu de ce fanglant terrein,
Qu'on y mene d'abord ces tonnerres d'airain,
Par leurs coups redoublés les murailles s'éboulent;
A l'aide du fappeur les boulevarts s'écroulent,
On comble les foffés à force de travaux,
Et les affauts cruels fuccedent aux affauts.

Souvent dans ces combats les Guerriers pleins d'audace,
Pourfuivant les fuyards ont emporté la place.

Ain-

Ainſi par un effort avec art dirigé,
L'impétueux Français au combat engagé,
Au pouvoir de Louis fit tomber Valenciennes.

Obſervez le ſoldat, il faut qu'on le retienne,
Les tigres, les lions ſont plus humains que lui,
Quand il ſuit furieux le ſoldat qui l'a fui,
Si vous ne gouvernez ſa cruauté mutine,
Avide de pillage, ardent ſans diſcipline,
Porté par ſes fureurs au comble des excès,
Vous le verrez ſouillé de meurtres, de forfaits.

Tout Général cruel qui pille, qui ravage,
Qui permet les excès, qui ſouffre le carnage,
Eût-il même conquis les plus vaſtes terreins,
Voit ſes plus beaux lauriers ſe flétrir dans ſes mains,
La voix de l'Univers contre lui réunie,
Oubliant ſes exploits maudit ſa tyrannie.

Tilli qui combattit pour l'aigle des Céſars,
De l'éclat de ſon nom remplit les champs de Mars,
Mais un nuage ſombre en obſcurcit la gloire,
Son nom fut effacé du temple de Mémoire,
De Magdebourg ſanglant les lamentables voix
Eterniſent ſa honte & non pas ſes exploits.

Guerriers, retracez-vous cette effroyable image,
Si ma main vous dépeint ces meutres, ce carnage,
C'eſt pour vous inſpirer l'horreur de ces forfaits.

On porte aux habitans des paroles de paix,
Leur foi par cet eſpoir fut promtement ſéduite,
Sous

Sous le trompeur appas d'une treve hypocrite,
Tilli les endormit dans les bras du repos,
Morphée avait fur eux répandu fes pavots,
Sur ce puiffant rempart qui l'avait défendue,
La garde mollement fur l'herbe eft étendue,
D'autres pour leurs maifons abandonnent leurs forts,
Un fantôme éclatant forti des fombres bords,
De l'olive de paix leur préfente la tige,
On l'embraffe, on accourt, enfin tout fe néglige.

Tout dort, mais Tilli veille, il difpofe fes corps,
Il précede l'aurore, il s'approche des forts,
Sur ces puiffans remparts privés de leur défenfe,
L'Autrichien cruel monte fans réfiftance;
Ah! peuple malheureux qu'un fantôme éblouit,
La trahifon approche, elle vient, la paix fuit,
La mort, l'affreufe mort, paraît dans ces ténebres
Et couvre la cité de fes ailes funebres,
La rage enfanglantée & fes fombres fureurs,
Des glaives infernaux vont armer les vainqueurs,
La nature en frémit & le Ciel en colere
Fait en vain dans les airs éclater fon tonnere.

Rien n'arrête Tilli, les foldats effrénés,
A la licence, au meurtre, au crime abandonnés,
Ardens, impétueux, frappent, pillent, égorgent,
Du fang des citoyens ces triftes murs regorgent,

Tilli tranquille & fier de fes affreux fuccès,
Conduit leur cruauté, préfide à leurs forfaits,
Ils forcent les maifons, ils enfoncent les temples,

Le

Le moins féroce même imite ces exemples;
Celui qui leur résiste & celui qui les fuit,
Ne sauraient éviter le fer qui les poursuit;
Près de sa mere en pleurs, l'enfant à la mammelle,
Egorgé sur son sein tombe & meurt avec elle,
En défendant son fils le pere infortuné
Expire sans venger ce fils assassiné,
On ne voit en tous lieux que des objets horribles,
Ces monstres furieux aux plaintes inflexibles,
Dans un asyle saint inutile en ces tems,
Massacrent sans remords trois cent vieillards tremblans,

On dit, pour échapper au fer de ces impies,
Que de jeunes beautés par la honte enhardies,
Cherchant dans le trépas un barbare secours,
Dans l'Elbe ensanglanté terminerent leurs jours.

Mais quel spectacle affreux vient s'offrir à ma vue?
Où courez-vous cruels? Quelle rage inconnue?
Monstres, où portez-vous ces torches, ces flambeaux?
Vous êtes des démons & non pas des Héros.

Déjà sur les palais la flamme se déploie,
Malheureuse Cité, tu péris comme Troie.
L'embrasement s'accroît, il gagne en peu de tems,
Il s'éleve en tous lieux d'horribles hurlemens
De ceux que l'on égorge ou que le feu dévore;
O crimes! ô fureurs, que la nature abhorre!

Tels qu'on peint de l'enfer les tourmens & les feux,
Ce théatre d'horreur, ces gouffre ténébreux,

Où

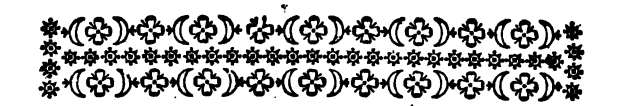
Où du plus faible espoir les sources sont taries,
Les malheureux humains en proie à des furies,
Aux supplices divers à jamais condamnés,
De flammes, de bourreaux, d'horreur environnés,
Tels & plus effrayans dans ces momens funestes,
Parurent, Magdebourg, tes déplorables restes,
Plus d'habitans, de murs, de temples ni d'abris,
La flamme dans les airs éclairait tes débris,

Et de cette Cité jadis si florissante,
Que les arts & la paix rendirent si brillante,
Après l'affreux malheur en cette nuit souffert,
De cette ville immense il restait un désert,
Où le soldat cruel fatigué du carnage,
S'applaudissait encor du meurtre & du pillage,
Et l'Elbe en s'enfuyant de ces lieux détestés
Couvrait de corps sanglans ses bords épouvantés.

Tilli fut-il heureux en prenant cette ville?
La flamme le priva d'une conquête utile;
Magdebourg n'était plus qu'un tombeau plein d'hor-
reur,
Qui mettant au grand jour l'excès de sa fureur,
En lui représentant tant d'images funestes,
Semblait le menacer des vengeances célestes.



L'ART



L'ART DE LA GUERRE.

CHANT CINQUIEME.

PALLAS qui vous appelle au champ de la victoire,
Qui par tous les chemins vous conduit à la gloire,
Qui forme des Héros pour toutes les saisons,
Vous marque par mes vers ses prudentes leçons,
Pour que dans vos quartiers à la fin des allarmes,
Vous sachiez conserver tout l'honneur de vos armes.

Lorsque le froid hiver aux cheveux blanchissans,
Des cavernes d'Eole a déchaîné les vents,
Que le fougueux Borée ennemi du Zéphire,
Sur Pomone & Cérès vient usurper l'empire,
Que les arbres couverts de glaçons, de frimats,
Des feuilles & des fruits ont perdu les appas,
Que les fleuves gelés demeurent immobiles,
Que les troupeaux nombreux quittent les prés stériles;
Lors enfin que les camps étendus sur les monts,
Ressentent les rigueurs des rudes aquilons,

Les

Les guerriers ſont contraints d'abandonner leurs tentes,
Ils ſuſpendent un tems leurs courſes triomphantes;
Malgré toute l'ardeur dont ils ſont animés,
Les chefs des deux partis par l'hiver déſarmés,
De l'abri des maiſons recherchent les aſyles,
Et leurs corps ſéparés s'enferment dans les villes.

Il faut que le ſoldat aux travaux conſacré,
Goûte pendant l'hiver un repos aſſuré,
La fatigue à la fin l'affaiblit & l'épuiſe,
L'art peut le garantir contre toute ſurpriſe.

Il faut que de gros corps tout prêts à s'ébranler
Contiennent l'ennemi qui voudrait vous troubler,
Que des poſtes divers la garde vigilante,
Couvre tout votre front d'une chaîne puiſſante,
Paſſages, défilés, bois, chemins importans,
Se garniſſent d'abord par des détachemens,
Sous les ordres d'un chef, un prudent Capitaine
Garde cette frontiere & préſide à la chaîne.
Les agiles Dragons, les rapides Huſſards
Obſervent l'ennemi, préviennent les hazards,
L'inquiétent ſans ceſſe & leurs avis fidele
De ſa moindre démarche apporte la nouvelle,
Par leurs ſoins répétés ſes deſſeins reconnus,
Sont ſoudain découverts & ſoudain prévenus.

Quand ſur tous les détails qu'exige la défenſe,
Vous aurez conſulté les loix de la prudence,
Quand vous aurez fini ces pénibles travaux,
Vous en verrez bientôt renaître de nouveaux;

Que

Que du froid Orion l'influence févere,
Procure aux combattans une paix paſſagere,
Leur chef judicieux loin de reſter oiſif,
Dans les bras du repos peut ſe montrer actif.

C'eſt peu dans vos quartiers d'aſſurer votre armée,
De la tenir en ordre, à la gloire animée;
Il vous faut remplacer ces ſoldats généreux
Que la mort a ravis à vos drapeaux heureux;
La victoire a coûté, ces ombres immortelles
Veulent des ſucceſſeurs & des cœurs dignes d'elles,
Dans de nouveaux ſoldats cherchez un prompt ſecours.

Le vulgaire imbécille à vil prix vend ſes jours,
Ainſi que le poiſſon de nourriture avide
Eſt pris par le Pêcheur à l'hameçon perfide,
De même par l'appas d'un métal ſuborneur,
On tire de ſon champ l'indigent Laboureur,
Du Roi qu'il va ſervir, il ignore l'outrage,
Mais bientôt de la troupe où ſon deſtin l'engage,
La fiere diſcipline & le courage altier
Font un brave ſoldat d'un payſan groſſier.

Souvent dans l'action le nombre ſeul décide,
Votre force peut rendre un ennemi timide,
Raſſemblez avec ſoin de rapides courſiers,
Il faut qu'ils ſoient choiſis ainſi que vos Guerriers,
Dans la fleur de leurs ans vigoureux & dociles.

Préparez avec ſoin tous ces amas utiles
Que Cérès à vos ſoins s'empreſſe à préſenter,
L'art de vaincre eſt perdu ſans l'art de ſubſiſter.

Ce

Ce camp, ce peuple entier à votre loi fidèle,
Par une maladie à la longue mortelle,
Se ſent deux fois par jour vivement aſſaillir,
S'il manque de ſecours, on le voit défaillir,
Les fils de Galien y perdraient leur ſcience,
Il faut pour les guérir maintenir l'abondance,
Où ſi vous négligez ces devoirs importans,
Vous verrez arriver au milieu de vos camps,
Du fond de ſes rochers & de ſon antre aride
Ce monſtre décharné, la faim pâle & livide,
Il amene avec lui les maux contagieux,
Le découragement, les cris ſéditieux,
La faibleſſe, la peur, la miſere effroyable,
Le ſombre déſeſpoir, la mort inexorable,
Et dans ce camp déſert peuplé par des mourans,
Combattrez-vous tout ſeul des ennemis puiſſans?

Prévenez ce malheur, préparez-vous d'avance,
Dans vos camps par vos ſoins amenez l'abondance,
Et préparez ainſi dans les bras du repos,
Pour vos futurs exploits des triomphes nouveaux.

Tandis que s'arrangeant pour la naiſſante armée
Le chef par ſes travaux regle ſa deſtinée,
L'Officier généreux tranquille en ſes quartiers,
Dans le ſein de la paix joint le myrthe aux lauriers,
Sa fidele moitié pleine d'impatience,
Oublie entre ſes bras les malheurs de l'abſence,
O jours! ô doux momens par la crainte achetés,
Après tant de ſoupirs que l'amour a coûtés,

Que

Quel plaisir de revoir à l'abri des allarmes,
L'époux qui fit couler & qui tarit ces larmes,
D'entendre ses exploits, de désarmer ses bras,
Les vengeurs de leur Roi, la gloire des combats,
D'attendrir ce grand cœur aux dangers insensible,
De baiser tendrement cette bouche terrible,
Qui hâtait des Soldats le redoutable effort,
Qui par ses fiers accens précipitait la mort!

Tandis que sur le sein de sa fidele amante,
Se panche du Héros la tête triomphante,
Bénissans ses exploits, joyeux de son retour,
On voit autour de lui les fruits de son amour,
L'un baise avec transport ses mains victorieuses,
Et brûle de remplir ces routes épineuses
Où les sages Guerriers se rendent immortels,
L'autre serre en ses bras les genoux paternels,
De ces faibles enfans les naïves caresses
A ce pere chéri prodiguent leurs tendresses,
Ils tiennent en jouant dans leurs débiles mains,
Ce fer trempé de sang, ce fer craint des humains
Son casque menaçant, sa terrible cuirasse,
Bientôt des pas du pere ils vont suivre la trace.

Le Dieu du tendre hymen donne à ces vrais amans
Ces biens purs & parfaits, ces doux ravissemens
Qui naissent de l'estime où le cœur participe,
Dont l'amour réciproque est le constant principe,
Agrémens inconnus dans la fleur de leurs jours,
A tous les partisans des frivoles amours,

De

De ces chaſtes liens écartant la moleſſe,
Ce généreux amant eſt tendre ſans faibleſſe,
Son cœur ne connaît point la molle volupté,
Et quand le devoir parle il eſt ſeul écouté.

Dans ces chaſtes plaiſirs, dans cette jouiſſance,
Compagne du devoir & de la tempérance,
Son corps robuſte & ſain n'eſt jamais abattu,
Son amour innocent anime ſa vertu,
On le verra bientôt plein d'une ardeur nouvelle,
Accourir dans ces champs où la gloire l'appelle.

Avant que les hivers finiſſent leurs rigueurs,
Avant le doux retour de la ſaiſon des fleurs,
Aux poſtes avancés les Généraux s'empreſſent,
Ils forment leurs projets, leurs camps ſe reconnaiſſent,
Les éleves d'Euclide arpentent les terreins,
Pour raſſembler les corps déſignent les chemins.
Le chef toujours actif veille ſur leur ouvrage,
Il en donne le plan, il en fait l'avantage,
S'il penſe à l'avenir, il n'eſt pas moins prudent
A pourvoir aux beſoins qu'exige le préſent,
La mere des ſuccès la ſage méfiance,
Dans ſes travaux divers ſoutient ſa vigilance,
Elle vient l'éveiller au moment qu'il s'endort,
A ſes ſens fatigués donne un nouvel eſſor,
Souvent elle lui dit, „ Craignez votre adverſaire,
„ Peſez tout ce qu'il fait & tout ce qu'il peut faire,
„ Ayez chez l'ennemi, dans ſes camps, en tous lieux,
„ Autour du Général, des oreilles, des yeux,

„ Qui l'obſervent par-tout, qui percent ſes myſteres,
„ Qui ſachent ſes deſſeins, ſes projets militaires,
„ Et n'épargnez jamais pour des avis certains,
„ Ce métal corrupteur qui ſéduit les humains;
„ Jugez en étranger de vos plans, de vous même,
„ A vos arrangemens donnez un ſoin extrême;
„ Croyez-vous vos quartiers en pleine ſûreté?
„ Sur ces monts fondez-vous votre ſécurité?
„ Croyez-vous que le corps qui tient cette riviere,
„ Qui défendant ſon bord garde votre frontiere,
„ N'eſt point dans le péril de ſe voir inſulter?
„ Sur vos poſitions n'allez point vous flatter;
„ Ces monts audacieux dont la terrible chaîne,
„ Servait de boulevard à la fierté Romaine,
„ Ces monts dont on craignait le paſſage fatal,
„ Ne purent arrêter les progrès d'Annibal,
„ Soldat laborieux, il vainquit ces obſtacles,
„ L'audace des Héros opere des miracles,
„ Il arrive, il deſcend par de nouveaux chemins,
„ Etonne, attaque & bat les Généraux Romains.

VENDOME s'aſſurait ſur l'appui des montagnes,
Qui bordent des Lombards les fertiles campagnes,
Quand ſuivant des chemins inconnus juſqu'alors,
EUGENE de l'Adige oſa franchir les bords,
Et non moins vigilant que hardi Capitaine,
Briſa le joug honteux qu'au Pô donna la Seine;
Remarquez ces torrens dans ces triſtes faiſons,
Le froid les a changés en des ponts de glaçons,
L'ennemi quelque jour plein d'une noble audace,

Pour

Pour forcer vos quartiers en franchira l'eſpace,
Alors ſurpris, confus, ſéparé, conſterné,
Malgré vous dans la fuite avec honte entraîné,
Un ſeul moment fatal à vous, à votre armée,
Ravira vos ſuccès & votre Renommée.

Rien de plus dangereux qu'un quartier enlevé,
Ce n'eſt point pour le mal qui vous eſt arrivé,
Mais votre troupe alors interdite & rebelle,
Perd ſon reſpect pour vous, ſa confiance en elle,
L'abattement ſuccede au deſir des combats,
Tout eſt découragé le Chef & les Soldats,
Cet'échec après ſoi traîne de longues ſuites,
Et l'ennemi vous perd s'il hâte ſes pourſuites

Bournonville battu, mais fier de ſes renforts,
Du Rhin majeſtueux paſſa les larges bords,
Devant lui les Français ſous les loix de Turenne,
Craignaient en reculant les monts de la Lorraine,
Sans conſulter ſon art, ſans craindre des revers,
Le Germain ſe ſépare avant les froids hivers,
Il diviſe ſon corps, il cantonne en Alſace,
Il hâte par ſes mains le ſort qui le menace;
Tandis qu'il eſt flatté par la ſécurité,
Que l'aigle des Céſars s'endort en ſûreté,
Turenne ſe raſſemble au revers des montagnes,
Il les paſſe, il paraît, il fond dans les campagnes,
Tombe ſur Bournonville, enleve ſes quartiers,
De ſes Soldats épars, il fait des priſonniers,

Et force le Germain par cette rude épreuve,
A passer en courant vers l'autre bord du fleuve.

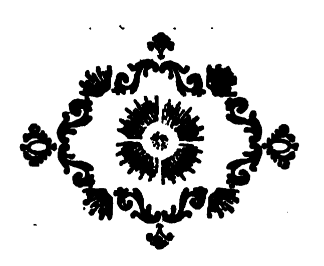
L'Hiver peut procurer de rapides succès,
La saison du repos peut hâter vos progrès;
Qu'assemblé par l'audace & par la vigilance,
Vers des corps séparés un corps nombreux s'avance,
Dès qu'il les a surpris, l'ennemi confondu
Le rend victorieux sans avoir combattu;
Que la rapidité se joigne à la conduite,
Dissipez l'ennemi, précipitez la fuite,
Nos fastes vous diront qu'en tous lieux, en tout tems
Le destin seconda les chefs entreprenans.

Tel parut aux Saxons le Conquérant rapide,
Qui couvrait STANISLAS de sa puissante égide,
Lorsque s'abandonnant à ses tendres desirs,
AUGUSTE de Vénus partageait les plaisirs
Avec le tendre cœur de sa jeune maîtresse,
Se couronnait de pampre & rempli d'allégresse;
Oubliait son devoir, la Pologne & son camp, (u)
L'Alexandre du Nord l'assaillit à l'instant,
Des fêtes de Bacchus il trouble les mysteres,
Les Bacchantes, l'amour, les Guerriers mercénaires,
Tout fuit devant ses pas, & le Saxon chassé
Consent qu'Abdalomine au trône soit placé.

Telle

(u) *Affaire de Pintchoff.*

Telle des régions où gronde le tonnerre,
Quand l'aigle dans son vol apperçoit sur la terre
Des montagnes, des bois, les jeunes habitans
Sans crainte des dangers dans la campagne errans,
Elle tombe sur eux, jette des cris de joie,
Et dans son nid sanglant elle emporte sa proie.



L'A R T
DE LA GUERRE.

CHANT SIXIEME.

LE DIEU de la victoire a daigné par ma voix,
Enseigner de son art les rigoureuses loix,
Du métier des Héros on a vu l'origine,
Le choix des campemens, l'ordre, la discipline,
Comment un Chef habile assure ses quartiers,
Et brise les remparts sous ses coups meurtriers;
Par de plus grands objets terminons cet ouvrage,
Des batailles traçons la redoutable image;
Montrons sur cette mer si prompte à s'irriter,
Les dangers, les écueils, l'art de les éviter,
Je vous guide au combat, troupe illustre & guerriere.

Voilà ce champ fameux, voilà cette carriere,
Où tant de Généraux ont trop tôt succombé,
Où GUILLAUME bronchait, où MARSIN est tombé,
Où d'autres essoufflés sans force & sans ressource
N'atteignirent jamais le terme de leur course.

Là s'abattit POMPE'E, ici finit PYRRHUS,
La périt ANNIBAL, MITHRIDATE, CRASSUS,

Des

Des vestiges sanglans de leurs funestes pertes,
De leurs tristes débris les plaines sont couvertes.

Mais dans ces mêmes champs courant avec plus d'art,
On a vu triompher ALEXANDRE, CE'SAR,
L'impétueux CONDE', le sublime TURENNE,
GUSTAVE, LUXEMBOURG, VILLARS, MAURICE, EUGENE.

O vous jeunes Guerriers touchés de leurs hauts faits,
Craignez de votre ardeur les transports indiscrets;
Dans le nombre d'amans qui courtisent la gloire,
Très-peu sont couronnés des mains de la victoire;
Tel à ses grands exploits en joignit de nouveaux,
Qui perdit en un jour le fruit de ses travaux.

Tel parut le vengeur de la funeste Troie,
Contre cent Rois ligués sa valeur se déploie,
Diomede est vaincu, les Grecs sont accablés,
Ajax fuit en courroux, ses vaisseaux sont brûlés,
Patrocle excite en vain son courage inutile,
Hector à ce Héros prend les armes d'Achille;
Mais le Troyen succombe après tant de bonheur,
Dans le fils de Pélée il trouve son vainqueur;
Du fier rival du Czar voyez la destinée,
Favorable neuf ans, neuf ans infortunée.

Si d'auſſi grands Héros dans les combats experts
Ont terni leurs exploits par de honteux revers,
S'ils ſont enfin tombés au fond des précipices,
Qu'oſez-vous eſpérer dans l'art de Mars novices,
Dans nos camps par Bellone à peine encor ſevrés,
Sur les devoirs d'un Chef faiblement éclairés?

Mais malgré mes conſeils, dans votre ardeur premiere,
Comme un courſier fougueux lâché dans la carriere,
Vous brûlez de courir & de vous ſignaler,
Craignez un fol orgueil qui peut vous aveugler,
Craignez votre amour propre & ſes douces amorces,
Eprouvez avant tout vos talens & vos forces,
Et ne prenez jamais des vœux ambitieux,
Pour l'effort du génie en vous victorieux.

En vain poſſédez vous la force d'un Athlete,
Qui dans Londres combat au bruit de la trompette;
Admiré par le peuple; applaudi par les ſots,
Et de ſes bras nerveux terraſſe ſes rivaux;
Quand vous reſſembleriez à ces fils de la terre,
A ces rivaux des Dieux qui leur firent la guerre,
Qui pour braver l'Olympe en leur rébellion,
Souleverent l'Oſſa ſur le mont Pélion;
Quand du Dieu des combats vous auriez le courage,
Ne vous attendez point à gagner mon ſuffrage;
Taille, force, valeur, tout eſt inſuffiſant,
Minerve exige plus d'un Général prudent

Il

Il faut que ſon eſprit guidé par la ſageſſe,
Soit vif ſans s'égarer, & prudent ſans faibleſſe,
Qu'il agiſſe à propos, que maître des ſoldats,
Il les faſſe mouvoir dans l'horreur des combats,
Au déſordre à l'inſtant qu'il porte un prompt remede
Et ranime le corps qui s'épuiſe ou qui cede;
Qu'en Guerrier prévoyant il prépare de loin
Tous les ſecours divers dont l'armée a beſoin;
Qu'en reſſources fécond, toujours infatigable,
Par ſa faute jamais le deſtin ne l'accable.

Formez-vous donc l'eſprit, ſur-tout le jugement,
Attendez tout de vous, rien de l'événement,
Soyez lent au Conſeil, c'eſt-là qu'on délibere,
Mais lorſqu'il faut agir paraiſſez téméraire,
Et n'engagez jamais ſans de fortes raiſons
Ces combats où la mort fait d'affreuſes moiſſons.

Les forces de l'Etat ſont en votre puiſſance,
Des ſoldats généreux vous guidez la vaillance;
Prompts pour exécuter l'ordre du Général,
Ils volent aux dangers dès le premier ſignal;
Dès que vous commandez, leur cohorte aguerrie
Fond ſur vos ennemis, comme un tigre en furie
Tombe ſur un lion, lui déchire le flanc,
Le terraſſe, l'abbat, s'abreuve de ſon ſang.

Le lendemain, grand Dieu! ſur ces champs de batailles,
Regardez ces mourans, ces triſtes funérailles,

Et parmi ces ruiſſeaux du ſang des ennemis,
Voyez couler le ſang de vos meilleurs amis.
Voyez dans le tombeau ces Guerriers magnanimes,
De votre ambition malheureuſes victimes,
Leurs parens éplorés, leurs épouſes en deuil,
Qui dans votre triomphe abhorrent votre orgueil.
Ah! plutôt que ſouiller vos mains de tant de crimes,
Plutôt que vous parer d'honneurs illégitimes,
Périſſent à jamais les cruels monumens,
Moins ſurs à vos exploits qu'à vos égaremens,
Qui voudrait à ce prix gagner la renommée?

En pere bienfaiſant conduiſez votre armée,
Dans vos moindres ſoldats croyez voir vos enfans,
Ils aiment leurs paſteurs & non pas leurs tyrans;
Leurs jours ſont à l'Etat, leur bonheur eſt le nôtre,
Avare de leur ſang ſacrifiez le vôtre.
Tant que Mars le permet, il faut les ménager,
Quand le bien de l'Etat les appelle au danger,
Lorſqu'entre vos drapeaux & ceux de l'adverſaire
Il faut ſavoir fixer le deſtin de la guerre,
Alors ſans balancer, ſans chercher de détours,
Diſpoſez, attaquez & prodiguez leurs jours;
C'eſt-là qu'ils feront voir leur ardeur valeureuſe,
Et qu'ils ſauront périr d'une mort généreuſe.

Un ſage Général dont Bellone eſt l'appui,
Combat quand il le faut & jamais malgré lui,
Rempli de prévoyance & ſûr de ſa cohorte,
Il pare tous les coups que l'ennemi lui porte;

S'il

S'il penſe en Général, il s'expoſe en ſoldat,
Loin de le recevoir, il donne le combat,
Le ſort des aſſaillans eſt toujours favorable.

L'effort du fier bélier par ſon choc redoutable,
S'ouvre un libre paſſage & renverſe les tours
D'où l'aſſiégé tremblant croit défendre ſes jours;
Le mur long-tems battu cede au poids qui l'enfonce.

Attaquez donc toujours, Bellone vous annonce
Des deſtins fortunés, des exploits éclatans,
Tandis que vos Guerriers feront les aſſaillans.
Si malgré tous vos ſoins la fortune légere
Paſſe de vos drapeaux à ceux de l'adverſaire,
Oppoſez aux revers un front toujours ſerein,
Par votre habileté corrigez le deſtin;
Des Guerriers abattus ranimez le courage,
Montrez vous ferme & grand tant que dure l'orage;
Comme une ſombre nuit par ſon obſcurité,
Des feux du firmament releve la clarté,
De même vos malheurs autant que la victoire,
Par votre fermeté vous couvriront de gloire;
Ne déſeſpérez point ſur des ſecours de l'art,
La ſageſſe toujours triomphe du hazard.

Si VILLARS fut forcé de ſe battre en retraite,
Denain de Malplaquet effaça la défaite;
Souvent un ſeul moment répare un long malheur,
De vaincu qu'il était VILLARS devint vainqueur.

On gagne les combats de diverſes manieres,
Ceux connus ſous le nom d'affaires régulieres,
Nous offrent des deux parts des efforts généraux.

Des poſtes retranchés, des hauteurs, des ruiſſeaux,
D'affaires de détail ſont les ſanglans théatres,
Le terrein bien choiſi les rend opiniâtres.

Voyez-vous dans ces champs en bon ordre avancer
Ces deux corps au combat tout prêts à s'élancer?
Leur front qui s'élargit, s'étend & ſe déploie,
L'un dans l'inſtant formé va fondre ſur ſa proie;
Ces eſcadrons ſerrés d'un cours impétueux,
Volent à l'ennemi qui s'enfuit devant eux,
Dans d'épais tourbillons de foudre & de pouſſiere,
On voit briller de loin la lame meurtriere,
Ils preſſent les fuyards par leurs coups diſſipés,
Du ſang des ennemis leurs glaives ſont trempés.

Ici l'Infanterie ayant perdu ſes ailes,
Redoute des vainqueurs les attaques cruelles,
Cent tonnerres d'airain élancent le trépas,
Les corps victorieux s'avancent à grands pas;
Sur leur front menaçant brille la bayonette,
L'ennemi conſterné médite ſa retraite,
Des bataillons altiers l'attaquent par le flanc,
Il craint, il cede, il fuit, la terre boit ſon ſang,
Des tubes meurtriers par la poudre enflammée,
Elancent le trépas ſur la troupe allarmée,

Qui

Qui s'enfuit dans les champs en pelotons épars,
Sans ordre, ſans conſeil, ſans chef, ſans étendards,
Loin de calmer la peur qu'aux vaincus il inſpire,
Loin de faire un pont d'or au chef qui ſe retire,
Le parti triomphant ſaiſit l'occaſion,
Il pourſuit chaudement le gain de l'action,
Il veut en ce jour même achever ſon ouvrage;
Ainſi le grand EUGENE à ce fameux village (x)
Où TALLARD & MARSIN s'étaient très-mal poſtés,
D'un effort général donna de tous côtés,
Il enfonça leur centre, il coupa leur armée,
Blentheim vit des Français l'audace déſarmée,
Quel nombre de captifs ſur ce ſanglant terrein!
L'ennemi des Céſars fuit juſqu'au bord du Rhin.

Ainſi près d'Almanſa quand les lys triompherent,
Que les lions Bretons à leurs efforts céderent,
Au trône de Caſtille, au trône d'Arragon,
BARWICK par ſes exploits plaça l'heureux BOURBON.

Voici d'autres combats, là ſur cette colline,
Dont le ſommet au loin ſur la plaine domine,
Voyez-vous étendus ces bataillons altiers?
La pouſſiere de loin s'éleve dans les airs,
L'ennemi marche, il vient, il ſe forme, il ſe range,
Il place ſur un front ſa puiſſante phalange,

Son

(x) *Hochſtet.*

Son terrein se refuse aux efforts des coursiers,
Derriere sa bataille il met ses cuirassiers,
Le chef s'avance seul, il doit tout reconnaître,
Il peut vaincre en un jour par un coup d'œil de maître,
S'il fait des lieux, des tems un choix prémédité,
S'il prend son ennemi par son faible côté;
De sa droite s'avance un corps d'infanterie,
Elle franchit les monts malgré l'artillerie,
Dans son poste attaqué, renversé, confondu,
L'ennemi se débande & s'enfuit éperdu,
Le désordre est par-tout, le vainqueur en profite,
Les cuirassiers oisifs volent à la poursuite.

Ainsi le grand CONDE' fut vainqueur à Fribourg,
Ainsi devant son Roi dans un aussi grand jour,
On vit près de Laufelt le valeureux MAURICE
En offrant à Pluton le sanglant sacrifice,
Des Bretons, des Germains, des Bataves fuyards,
Sur le haut de leurs monts placer ses étendards.

Tel est de nos combats, l'ingénieux systême,
Tous les camps retranchés sont attaqués de même,
Souvent leurs boulevarts sans prudence tracés,
Ont de faibles appuis ou de mauvais fossés,
La moitié des Soldats tient des lieux inutiles,
Cloués à leurs terreins ils restent immobiles,
Tandis que l'ennemi fait manœuvrer ses corps,
Et peut en liberté diriger ses efforts.

Rien

Rien n'arrête un Héros quand Bellone le guide;
Si dans un camp choisi son ennemi timide,
Des maux qu'il a souffert encore épouvanté,
Craint l'effort dangereux du bras qui l'a domté;
Et se fait du terrein un invincible asyle,
Ce Héros le contraint par sa manœuvre habile,
A donner ces combats qu'il avait évités,
Il marche avec dessein vers les grandes Cités,
Il donne à l'ennemi plus d'une jalousie,
Il se prépare, il feint, il tourne, il se replie,
Il paraît menacer trois villes à la fois,
Elles sont dans l'attente & craignent toutes trois;
Tandis qu'en tous les cœurs la terreur est semée,
De son triste adversaire il affame l'armée,
Des lieux qui l'ont nourrie il coupe les secours,
Et le force au combat pour prolonger ses jours;
Il faut vaincre ou périr, il n'est plus de retraite.

Le faon ne quitte point la biche qui l'allaite,
Un Chef risquera tout plutôt qu'abandonner
Ses dépôts abondans qu'il voit environner.

Lorsque pour se soustraire à votre diligence,
Votre ennemi d'un fleuve implore l'assistance,
Et croit vous arrêter par ses rapides flots,
Imitez d'Annibal le plan & les travaux;
Du Rhône les Romains occupaient le rivage,
Il feint, marche plus bas & se fraye un passage,
Il sait joindre la ruse avec l'activité,
Et trompe le Consul qui le croit arrêté.

Sou-

Soutien de mes Rivaux, digne appui de ta Reine,
CHARLES, d'un ennemi fourd aux cris de la haine,
Reçois l'éloge pur, l'hommage mérité,
Je le dois à ton nom comme à la vérité.

Ces flots majeftueux, cette riviere immenfe
Qui fépare à jamais l'Empire de la France,
Ces ennemis nombreux qui défendaient fes bords,
S'oppoferent en vain à tes nobles efforts;
Qu'attendez-vous Guerriers, d'un fage Capitaine?
Rhin, ennemi, dangers, rien n'arrête LORRAINE,
CHARLES en quatre corps fépare fes Soldats,
A l'endroit où Coigny ne s'y préparait pas;
Son pont conftruit foudain feconde fon audace,
Il furprend les Français, il pénetre en Alface.

Oublierai-je, LOUIS, le grand jour de Tholus,
Ces Bataves poftés, attaqués & vaincus,
Tes Guerriers dans le Rhin fous tes yeux à la nage,
Gagner en combattant l'autre bord du rivage?

C'eft à de tels exploits que Mars daigne applaudir,
Un noble enthoufiafme y peut feul réuffir.

Si votre cœur afpire à la fuprême gloire,
Sachez vaincre & fur-tout ufer de la victoire;
Le plus grand des Romains par fes fuccès divers,
Le jour qu'à fon pouvoir il foumit l'Univers,

Sau-

Sauva ses ennemis dans les champs de Pharsale.

Voyez à Fontenoy Louis dont l'ame égale,
Douce dans ses succès soulage les vaincus,
C'est un Dieu bienfaisant dont ils sont secourus;
Ils baisent en pleurant la main qui les désarme,
Sa valeur les soumit, sa clémence les charme;
Dans le sein des fureurs la bonté trouve lieu,
Si vaincre est d'un Héros, pardonner est d'un Dieu.

Suivez jeunes Guerriers, ces illustres modeles,
Alors la renommée en étendant ses ailes,
Mêlant à ces récits vos noms & vos combats,
Portera votre gloire aux plus lointains climats,

A ce bruit la vertu du haut de l'Empirée,
Retrouvant des Héros dignes du tems d'Astrée,
Retrouvant des Guerriers remplis d'humanité,
Viendra pour vous guider à l'immortalité.

Dans ce temple sacré bâti par l'Innocence,
Les vertus des mortels trouvent leur récompense,
Là sont tous les esprits dont les savans travaux
Enrichirent l'Etat trouvant des arts nouveaux;
Là sont tous les bons Rois les Magistrats augustes,
Très-peu de Conquérans, mais tous les Guerriers justes.

Si vous prenez un jour un vol ſi généreux,
Si vous vous élevez juſqu'au faîte des Cieux,
Souvenez-vous au moins qu'une Muſe guerriere
Vous ouvrant des Héros la fameuſe barriere,
Excitant vos travaux du geſte & de la voix,
Par l'appas des vertus à hâté vos exploits.



TABLE

ODES.

E'PITRES.

E'PI-

TABLE.

FIN.

